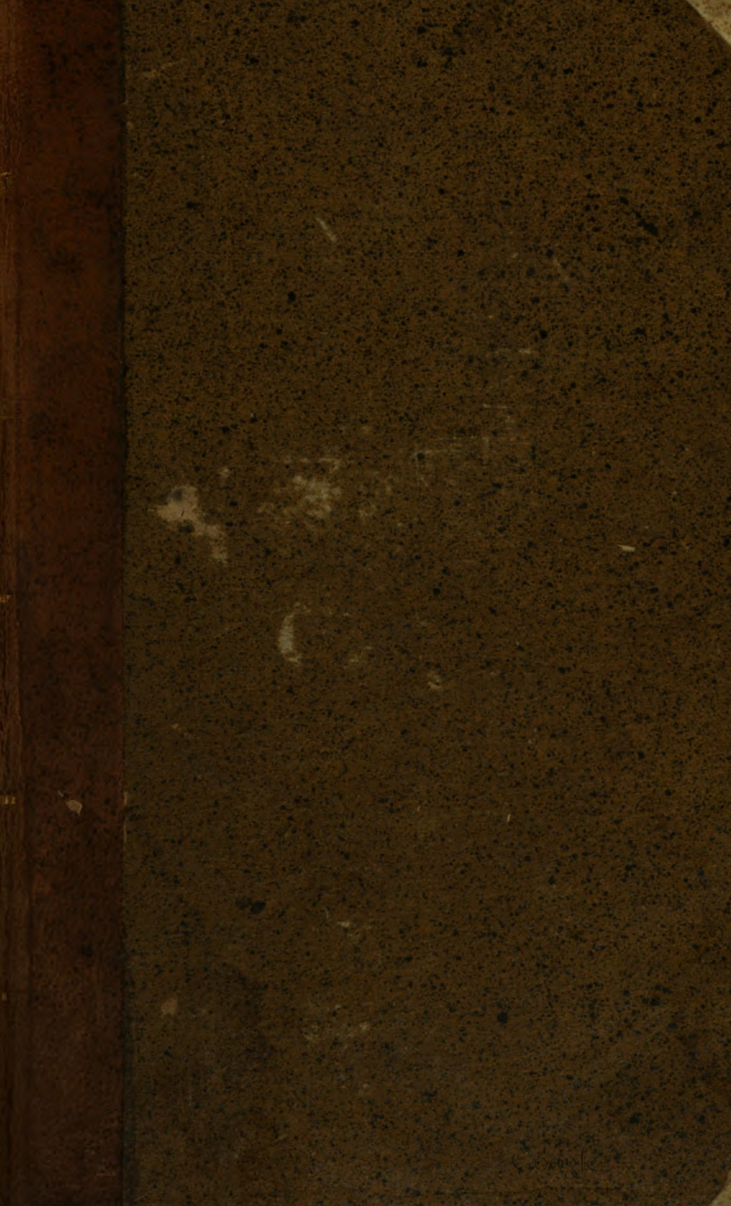
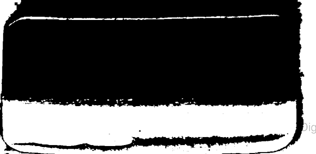




HISTOIRE

ABRÉGÉE

DES PHILOSOPHES.

HISTOIRE
ABRÉGÉE
DES PHILOSOPHES
ET
DES FEMMES CÉLEBRES.

PAR M. DE BURY.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MONORY, Libraire de S. A. S. Monſeigneur le Prince DE CONDÉ, rue & vis-à-vis la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



EPITRE AU ROI DE DANEMARCK.

SIRE,

Le motif qui m'a fait desirer l'honneur que VOTRE MAJESTÉ *a eu la bonté de m'accorder de lui dédier l'Ouvrage que je lui*

présente, a été la reconnoissance que je conserverai toute ma vie des bienfaits dont le feu Roi de glorieuse mémoire, FRÉDÉRIC V, votre auguste Pere, m'a honoré, & de ceux que j'ai reçus de VOTRE MAJESTÉ lors de son voyage en France.

Cet Ouvrage, qui est une Histoire abrégée des Philosophes & des Femmes célebres, peut tout au plus servir à délasser quelquefois VOTRE MAJESTÉ de ses occupations sérieuses; mais il n'est pas destiné à augmenter la belle éducation que vous avez reçue de vos sages Instituteurs, & que vous avez portée à sa plus grande perfection. VOTRE MAJESTÉ est parfaitement instruite de cette véritable Philo-

sophie qui apprend aux Rois à gouverner leurs Etats avec cette sagesse & cette justice qui rendent leurs Peuples heureux. Elle en a puisé la connoissance dans l'Histoire, & sur les exemples des Rois ses Prédécesseurs, auxquels, en la personne de FRÉDÉRIC III, *l'un des plus grands Rois qui ont regné avant vous, les Etats de Danemarck & de Norwege donnerent, en l'année 1660, la puissance souveraine, avec la succession à leur Couronne, en faveur de leurs Descendants mâles & femelles.*

Les vertus que VOTRE MAJESTÉ *possede,* SIRE, *promettent à vos Sujets une longue suite de prospérités semblables à celles dont leurs ancêtres ont joui*

ſous les regnes de FRÉDÉRIC *III & de ſes Succeſſeurs.*

C'eſt pour la continuation de ce bonheur que VOTRE MAJESTÉ *partage avec ſes Sujets, que j'adreſſe mes vœux au Dieu créateur de l'Univers, afin qu'il daigne continuer de répandre ſes bienfaits ſur* VOTRE MAJESTÉ. *Je la ſupplie en même temps très humblement de me permettre de joindre à mes vœux les aſſurances de mon parfait dévouement, & du très profond reſpect avec lequel je ſuis,*

SIRE,

DE *VOTRE MAJESTÉ,*

Le très humble & très obéiſſant ſerviteur

DE BURY.



PRÉFACE.

L'OUVRAGE que je présente au Public n'est pas destiné pour ces hommes savants qui ont passé toute leur vie dans l'étude des sciences qui conduisent à la connoissance de la vérité. Je l'offre à la jeunesse, qui, sortant de la premiere éducation, n'est pas encore assez instruite pour se garantir des pieges que lui tendent les nouveaux Philosophes. Ces hommes s'attachent, dans leurs Ecrits éloquents, agréables & séduisants, à détruire dans le cœur & l'esprit des jeunes gens, les principes de religion & de vertu que leurs premiers instituteurs y ont semés.

Comme c'eſt la licence des ſentiments qui conduit à la corruption des mœurs, nous devons faire tous nos efforts pour empêcher que la jeuneſſe ne ſe laiſſe ſéduire par les opinions que ces Philoſophes débitent avec tant de confiance.

Lorſque j'ai composé cet Ouvrage, mon deſſein n'a pas été de réfuter ces opinions, mais ſeulement de donner une Hiſtoire abrégée des Philoſophes & de la Philoſophie, qui, par le récit des faits choiſis, puiſſe faire connoître, que depuis le commencement du monde, la connoiſſance d'une Divinité ſupérieure, qui régit & gouverne tout l'univers, n'a jamais été éteinte dans le cœur des hommes;

que ſi elle a été prodigieuſement altérée par le mêlange qu'ils ont fait de leurs fauſſes Divinités avec la véritable, il eſt toujours reſté dans leurs eſprits une perſuaſion intime, qu'il devoit exiſter un Être tout-puiſſant, créateur & conſervateur du monde. J'ai toujours oui dire que la premiere inſtruction de la jeuneſſe devoit commencer par la connoiſſance des faits, parceque ſon génie n'étant pas entiérement développé, elle ſaiſit ceux qui ſont intéreſſants, vrais & inſtructifs, avec plus de promptitude & de plaiſir, que les raiſonnements ſérieux qui demandent des réflexions, que les jeunes gens ne ſont pas encore en état de faire. C'étoit le ſentiment de M. l'Abbé

Fleury, Auteur célebre de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & ce qui l'avoit engagé, comme je le lui ai oui dire, à compoſer ce beau Catéchiſme hiſtorique, dont j'ai vu des traductions dans toutes les langues de l'Europe.

Mon Ouvrage contiendra donc principalement des faits hiſtoriques, par leſquels je tâcherai de faire voir dans quels égarements tombe l'eſprit humain, lorſque n'étant pas éclairé par les lumieres de la vérité & de la raiſon, il veut pénétrer dans des ſecrets dont la Providence n'a pas voulu qu'il fût inſtruit.

Je commencerai mon Ouvrage dès la création du monde, afin de faire voir que la ſageſſe a brillé ſans interruption aux yeux de

ceux d'entre les hommes qui l'ont recherchée de bonne foi; qu'il n'y a que l'orgueil humain qui l'ait obſcurcie, par les nuages qu'il lui a oppoſés; qu'il y a toujours eu des Sages qui, conduits par la main de Dieu, ont enſeigné aux hommes le chemin de la vertu juſqu'à la venue du Meſſie, dont la miſſion, la vie & les miracles ont fait briller à leurs yeux cette éclatante lumiere qui devoit les conduire au ſouverain bonheur.

Je ne prétends pas parler de tous les Philoſophes. Je choiſirai ſimplement les principaux d'entre ceux qui ont eu la plus grande réputation; & je rapporterai en abrégé leurs opinions ſur les matieres les plus importantes. On

sera surpris de voir dans quelles erreurs sont tombés des hommes doués des plus beaux génies, qui avoient passé toute leur vie dans la méditation des sciences les plus abstraites, tels que Pythagore, Platon, Aristote, & plusieurs autres. Il est vrai qu'on verra en même temps dans leurs Ouvrages de belles leçons de vertu & une morale bien épurée, à laquelle il ne manquoit que la connoissance du vrai Dieu. Je parlerai aussi de quelques-uns de ces Philosophes extravagants, qui semblent n'être venus au monde que pour faire connoître jusqu'à quel excès se porte l'esprit humain, lorsqu'il se laisse conduire par ses foibles lumieres, tels qu'Epicure, Zénon, Diogene, &

autres, dont les ſentiments abſurdes & outrés ſont les principes du Matérialiſme, que les nouveaux Philoſophes voudroient établir parmi nous. Je parlerai très peu des différents ſyſtêmes de Phyſique imaginés par les Philoſophes anciens & modernes; ou ſi je parle de quelques-uns, c'eſt ſeulement de ceux qui, ayant été reconnus pour vrais, ont été utiles à l'humanité.

Je ne remonterai point à l'origine de l'ancienne Philoſophie, pour découvrir en quoi elle conſiſtoit chez les Scythes, les Ethiopiens, les Indiens, les Perſes, les Chaldéens, &c. Ces Nations ont eu certainement des Philoſophes, mais leurs hiſtoires nous ſont fort peu connues. Celles

qui nous ont été transmises, sont mêlées de fables inventées par ces Nations, pour donner plus de merveilleux à leurs origines. Celles que les Philosophes Egyptiens, le Peuple le plus éclairé du temps de Moïse, débitoient sur l'ancienneté de leur existence, sont si absurdes, qu'il n'est pas possible d'y ajouter aucune foi. D'ailleurs, comme il ne nous est parvenu qu'une très petite partie de leurs Ouvrages, il n'est pas facile de connoître en quoi consistoit leur Philosophie.

Lorsque j'ai composé cet Ouvrage, je n'ai pas prétendu faire des Philosophes de tous ceux qui le liront. Les connoissances que la Philosophie peut nous procurer, sont assez inutiles à la

plupart des hommes. Des quatre principales parties de cette ſcience, qui ſont la Morale, la Logique, la Phyſique & la Métaphyſique, la Morale eſt celle qui leur eſt la plus néceſſaire, parcequ'elle leur apprend à régler leurs mœurs : mais comme elle eſt portée à ſon plus haut degré de perfection dans l'Evangile, ce ſeul Livre doit être l'objet de nos méditations pendant toute notre vie. Il contient cette ſublime Philoſophie deſcendue du Ciel par la venue de Jéſus-Chriſt; & nous n'avons pas beſoin d'autres inſtructions que celles qu'il contient pour connoître la vérité.

Nous avons pluſieurs profeſſions auxquelles la Logique eſt

néceſſaire, parcequ'elle s'occupe à former le jugement, pour raiſonner juſte, & faire un diſcernement exact du vrai & du faux. Elle eſt utile aux Miniſtres de la Religion, deſtinés à nous inſtruire de nos devoirs. Elle eſt utile à ceux que les Princes choiſiſſent pour les aider dans les fonctions pénibles de la royauté, afin d'être à portée de leur donner des conſeils ſages & vrais pour bien gouverner. Enfin elle eſt utile à ceux qui ſont chargés de rendre la juſtice aux Peuples.

Pour ce qui eſt de la Phyſique, qui eſt la connoiſſance des choſes naturelles & ſenſibles, il y a peu de perſonnes auxquelles elle ſoit utile. Il faut donc la laiſſer cultiver par ceux qui ſe deſtinent à

passer toute leur vie dans la méditation de cette science, pour y faire de nouvelles découvertes utiles à l'humanité. Heureux si, ne donnant pas trop d'essor à leur imagination, ils savent se contenter des connoissances que Dieu a bien voulu leur permettre d'acquérir, sans vouloir pénétrer dans les secrets de sa Providence!

A l'égard de la Métaphysique, qui est la science des choses purement intellectuelles, il y a très peu de personnes capables de s'y attacher avec fruit. Il faut avoir un génie susceptible des plus profondes méditations. Je crois qu'on peut la regarder comme la plus abstraite des sciences philosophiques, & que nous pouvons facilement nous en passer.

J'ai joint à cet Ouvrage une Hiſtoire abrégée des Femmes célebres & philoſophes ; car je regarde comme telles celles qui ſe ſont diſtinguées par leurs vertus & leurs actions héroïques. J'ai peu parlé des femmes ſavantes, quoiqu'elles ſoient en grand nombre, parcequ'elles ſont aſſez connues par les beaux Ouvrages qu'elles nous ont laiſſés.

De tous les Ouvrages d'eſprit, il n'en eſt point de plus noble ni de plus digne d'un honnête homme, que l'Hiſtoire, parceque c'eſt elle qui fait la deſtinée des Grands de la terre pour leur réputation dans la poſtérité, & qui donne à ceux qui viennent après eux des leçons pour leur inſtruction, par les

exemples qu'elle leur met devant les yeux. C'eſt ce qui m'a engagé d'écrire l'Hiſtoire des femmes célebres, & en même temps j'ai voulu faire connoître qu'elles ſont auſſi capables que les hommes de faire des actions mémorables & utiles à l'humanité.

Il eſt parlé dans les Hiſtoires générales, de pluſieurs femmes illuſtres, dont les caracteres n'y ſont pas toujours développés autant qu'ils méritent de l'être, & s'y trouvent confondus dans une multitude de faits étrangers. J'ai formé, ſur chacune ſéparément, un tiſſu de leurs actions, pour tirer de l'obſcurité leurs vertus, & les mettre dans un plus beau jour.

Les Dames ont moins d'obli-

gations aux Hiſtoriens qu'aux Poëtes. Ceux-ci ſe ſont fait une gloire d'employer les plus beaux ornements de la Poéſie pour célébrer les grandes actions des femmes. Il faut voir dans Homere, ce Prince des Poëtes, les louanges qu'il donne à Andromaque, à Pénelope & à Penthéſilée, cette Reine des Amazones qui vint au ſecours des Troyens avec une armée de femmes, & fit les plus beaux exploits, qui retarderent la priſe de cette fameuſe ville. On ne peut lire dans Virgile, ſans admiration & ſans être touché, l'hiſtoire de Didon, & celle de Camille, Reine des Volſques. Les actions courageuſes de Bradamante & de Marphiſe, décrites

dans le Poëme de l'Arioste, en sont le plus bel ornement; ainsi que les prouesses de Clorinde, dans la Jerusalem délivrée, du Tasse, & les aventures d'Herminie, maîtresse de Tancrede. Quoique ces histoires soient fabuleuses, on doit cependant les regarder comme de beaux monuments élevés à l'honneur des Femmes célebres.

J'ai donc recueilli, avec le plus d'attention qu'il m'a été possible, les faits mémorables que j'ai trouvé répandus & souvent ensevelis dans l'Histoire. J'ai eu le chagrin de n'y pas trouver davantage de récits intéressants concernant les Femmes illustres, dont le peu que les Historiens nous en disent nous fait

connoître qu'ils ont négligé de rapporter plusieurs belles actions qu'elles doivent avoir faites.

On trouvera peut-être mon style trop simple & trop uni; mais j'ai pensé que ce devoit être celui de l'Histoire, qui doit éviter la pompe, l'affectation, les épigrammes & les bons-mots. Tout ce qui est grand cesse de l'être lorsqu'il n'est pas simple; & ce qui est simple & grand tout ensemble redouble de grandeur. On écrit toujours bien, lorsqu'on écrit des choses belles & véritables. Au surplus, je crois n'avoir rapporté que des faits dignes d'être lus: mes Lecteurs décideront si j'ai mérité leur approbation. C'est tout ce que je desire.

HISTOIRE



HISTOIRE ABRÉGÉE DES PHILOSOPHES.

La Philoſophie eſt l'amour de la ſageſſe, & l'étude de la vertu : les premiers hommes qui s'attacherent à cette ſcience furent nommés des Sages. Le nom de Philoſophe, moins faſtueux, ne leur fut donné que lorſque les ſciences & les arts, inconnus aux Grecs, commencerent à s'introduire chez eux. La Grece étoit plongée dans la plus grande ignorance, lorſque parurent des hommes qui ſont connus dans l'Hiſtoire par le nom des ſept Sages de la Grece. Ils ſont les auteurs de cette



Philosophie à laquelle les Grecs s'attacherent avec la plus grande ardeur, & qu'ils porterent au degré de perfection auquel pouvoient atteindre des hommes qui n'avoient aucune connoissance de la véritable Divinité, de la création du monde, & de cette Providence qui gouverne tout l'univers. Admirateurs de cet ordre qu'ils y voyoient regner, ils voulurent en pénétrer les causes. Quelques-uns des plus sages d'entre eux reconnurent la nécessité d'un Etre suprême; mais les autres, & ce fut le plus grand nombre, inventerent différents systêmes, presque tous contraires les uns aux autres, qui les jetterent dans les plus grandes erreurs.

Ceux qui se sont les premiers attachés à la Philosophie chez les Grecs ont divisé cette science en quatre parties, qu'ils ont nommées Logique, Morale, Physique, & Métaphysique.

La Logique est destinée à nous apprendre à raisonner juste, & faire un

diſcernement exact du vrai & du faux, afin de nous faire connoître la vérité, & ſentir la raiſon.

La Morale, qui eſt la plus néceſſaire & la plus utile, doit nous apprendre à régler nos mœurs, & diriger toutes nos actions à la pratique de la vertu, pour parvenir au ſouverain bien.

La Phyſique eſt la conſidération des choſes naturelles. Il n'y a point de ſcience qui doive tant humilier l'orgueil humain que l'étude de la Phyſique. C'eſt une ſcience profonde où l'on ne connoît preſque rien de certain, ſur-tout lorſqu'on veut pénétrer dans les ſecrets de la Nature, que Dieu n'a pas jugé à propos de nous découvrir.

Enfin, la quatrieme partie eſt la Métaphyſique, qui eſt la ſcience des choſes purement intellectuelles. On croit que c'eſt Ariſtote qui en eſt l'inventeur. Il eſt du moins celui qui en a parlé plus méthodiquement, & avec plus de raiſon que les autres Philoſophes. Ses diſ-

cours tendent plus à la démonstration du premier moteur, & à l'établissement de la Divinité & de ses attributs. Mais cette science paroît assez inutile pour ceux qui sont instruits des principes & des vérités de la Religion Chrétienne, qui ne nous laissent aucun doute sur l'existence de la Divinité.

Je crois que pour connoître la véritable origine de la Philosophie, ou plutôt de la sagesse humaine, il faut remonter à la création du monde, parceque ce fut alors que Dieu donna au premier homme les connoissances qui lui étoient nécessaires pour être le maître des autres créatures, & disposer de toute la terre avec justice & équité. *Sapientiâ tuâ constituisti hominem; ut dominaretur creaturæ, quæ a te facta est, ut disponat orbem terrarum in æquitate & justitia* (1). Nous pouvons donc croire que l'homme étant la créature la plus

(1) *Sap. cap. 9. verf. 2.*

parfaite qui ſoit ſortie de la main de Dieu, la ſeule qu'il ait douée d'une intelligence capable de le connoître, l'aimer & l'adorer, il lui avoit donné toutes les lumieres néceſſaires pour ſe conduire avec ſageſſe. Cette ſageſſe étoit, ſuivant l'expreſſion de l'Ecriture, une vapeur de la vertu de Dieu, & une certaine émanation de la lumiere du Dieu tout-puiſſant. *Vapor eſt enim virtutis Dei, & emanatio quædam eſt claritatis omnipotentis Dei ſincera* (1). Adam étoit donc ſans doute inſtruit de toutes les connoiſſances qui ſont l'objet de la Phyſique, du cours & du mouvement des aſtres, & des autres corps brillants, qui, pour me ſervir des termes de la Geneſe, ſont l'ornement du firmament. Il connoiſſoit auſſi l'uſage & la propriété des fruits que la terre produit, & les différentes natures des animaux de la terre, & des oiſeaux du ciel, Dieu, comme le dit la Geneſe,

(1) *Sap. cap. 7, verſ. 25.*

les ayant fait paſſer devant Adam pour leur donner les noms convenables à chacune de leurs eſpeces ; d'où l'on peut conclure qu'Adam a été le premier & le plus grand Philoſophe de l'univers. On ne ſauroit douter qu'Adam inſtruiſit ſes deſcendants des connoiſſances qu'il avoit reçues lors de ſa création. Il leur fit connoître l'auteur de leur exiſtence, & de celle de toute la nature. Il leur apprit à lui adreſſer leurs vœux & leurs hommages. Il leur apprit à cultiver la terre. Il leur enſeigna la maniere d'élever les animaux, & l'uſage qu'ils en pouvoient faire, tant pour tirer des uns leur nourriture & leurs vêtements, que pour employer les autres à des ſervices néceſſaires. Enfin il leur enſeigna ſans doute les différents arts, dont ils firent uſage pour leur utilité.

A meſure que les hommes ſe multiplierent ſur la terre, ils perfectionnerent ces arts. Henoch, fils de Caïn, fut le premier qui bâtit une ville, & en-

gagea les hommes à vivre en société. Jabel, fils de Lamech, fut le premier qui habita sous des tentes, & apprit aux hommes à nourrir des troupeaux. Son frere Jubal inventa les instruments de musique; Tubalcaïm l'art de forger le fer, de travailler les métaux, & de les rendre ductiles & malléables : & ainsi les arts utiles & agréables furent inventés, & avoient acquis leur perfection long-temps avant le déluge. C'est donc avec trop d'orgueil que les Grecs se sont vantés d'avoir inventé les arts. Il est vrai qu'ils en ont inventé quelques-uns d'utiles à la société ; mais ceux qui étoient vraiment nécessaires étoient connus long-temps avant qu'on parlât des Grecs. Ils sont les auteurs de l'éloquence, de la poésie, de la peinture, de la sculpture; mais ces arts, uniquement faits pour le plaisir & le luxe, n'ont servi qu'à corrompre l'esprit & les mœurs, & à donner aux peuples des idées fausses de la Divinité, comme je

le ferai connoître lorsque je parlerai des Philosophes Grecs.

Je regarde Noé comme le second Sage que nous connoissions avoir existé; c'est l'idée que nous en donne l'Ecriture: *Noé trouva grace devant Dieu; il fut un homme juste & parfait, & marcha dans les voies du Seigneur* (1). Aussi fut-il le seul avec ses trois enfants que Dieu préserva de la destruction générale des hommes, & qu'il conserva pour le rétablissement du genre humain. Quoique l'arche qu'il construisit sous les ordres de Dieu, & le déluge qui suivit, soient les plus grands miracles que nous connoissions avoir été opérés par la puissance de Dieu depuis la création, il n'est pas moins vrai qu'il falloit que Noé fût un homme bien parfait, & instruit de tous les arts qu'A-

---

(1) *Noe invenit gratiam coram Domino, vir justus atque perfectus fuit, cum Deo ambulavit.* Gen. cap. 7, verf. 8 & 9.

dam & ses descendants avoient inventés & perfectionnés, puisque Dieu le choisit pour être l'instrument qui devoit coopérer avec lui au rétablissement du genre humain.

Noé étant la tige & la racine de tous les peuples qui sont nés depuis le déluge, il est certain que c'est lui qui les a instruits, tant de l'existence d'un Dieu, créateur, conservateur, & régisseur du ciel & de la terre, que des devoirs de la religion naturelle. Lui & ses enfants apprirent aussi aux hommes tous les arts qui leur étoient nécessaires pour leur subsistance & leur utilité.

Lorsque je dis que Noé & ses enfants avoient donné à leurs descendants une parfaite connoissance de Dieu ; je crois pouvoir soutenir que cette croyance, quoique fort altérée dans l'esprit des hommes, n'a jamais été éteinte dans leurs cœurs, malgré l'éloignement prodigieux qui les a séparés de la tige de leur existence. Lorsque Dieu jetta par-

mi les descendants de Noé cette confusion des langues qui les força d'aller habiter d'autres contrées, ils avoient vécu dans le même pays pendant plus de cent années depuis le déluge. Les peres avoient eu soin d'instruire leurs enfants, & lorsqu'ils se séparerent, ils emporterent pour ainsi dire avec eux les instructions qu'ils avoient reçues. Comme ils étoient intimement persuadés de l'existence d'un Dieu, cette connoissance étoit si profondément gravée dans leurs cœurs, qu'elle ne put jamais en être entiérement effacée. Aussi pouvons nous dire avec certitude qu'il n'y a aucune nation dans le monde qui n'adore quelque Divinité. Il est vrai que les notions que plusieurs en ont sont bien fausses & bien extravagantes, mais du moins il n'y en a aucune qui soit athée. Les Rois & les Législateurs ont forgé à leur ressemblance des Dieux qu'ils ont fait adorer par les peuples. Ils ont fait des

Dieux bienfaisants; ils leur ont fait des offrandes & des prieres ; ils leur ont demandé des biens, des graces, des prospérités : ils en ont fait aussi de malfaisants, ils les ont multipliés à l'infini. Mais que conclure de là, sinon qu'il y a dans l'esprit des hommes une idée innée qu'il est un Etre supérieur & tout-puissant qui régit & gouverne l'univers ?

Il y a toute apparence que Noé continua de vivre en Arménie dans les lieux où l'arche s'étoit arrêtée, qu'il fut témoin de la confusion des langues, & de la séparation de ses descendants, puisqu'il vécut encore trois cents cinquante ans après le déluge. Il fut sans doute pénétré de douleur de ces événements ; mais il étoit trop juste pour n'être pas résigné à la volonté de Dieu. Aussi Dieu le combla-t-il de ses bénédictions. Il choisit dans la race de Noé, & dans la postérité de son fils Sem, le Patriarche Abraham, qu'il fit chef d'un

peuple favorisé, chez lequel la vraie religion se perpétua jusqu'à la venue du Messie.

Quatre cents vingt-six ans après le déluge, comme les peuples sortis de la race de Noé, dispersés dans la plus grande partie de la terre, avoient oublié celui qui les avoit créés, & s'étoient livrés à l'idolâtrie, Dieu, pour en arrêter le progrès, commença à se séparer un peuple élu. Abraham fut choisi pour être le pere de tous les Croyants. Il étoit le neuvieme descendant en ligne directe de Sem fils aîné de Noé. Dieu appella Abraham dans la terre de Chanaam où il vouloit établir son culte avec les enfants de ce Patriarche, qu'il lui promit de multiplier *comme les étoiles du ciel, & le sable de la mer*. Quoiqu'Abraham passédât des richesses considérables, qui égaloient celles des Rois de son temps, il conserva ses mœurs anciennes. Il mena toujours une vie simple & pastorale, qui

avoit sa magnificence, en exerçant la justice & l'hospitalité envers tout le monde, & soulageant les malheureux auxquels il faisoit part de ses biens. Avec trois cents hommes de ses domestiques il défait quatre Rois qui avoient pillé les villes de Sodome & de Gomorrhe, avoient enlevé son neveu Lot, sa famille & ses biens. Il les délivre, & refuse sa part du butin qu'on lui offre. On peut donc regarder Abraham, non seulement comme un Philosophe, mais comme un Roi sage, qualité bien au dessus de celle de Philosophe. Les Historiens Beroze & Joseph assurent qu'Abraham avoit un grand nombre de connoissances philosophiques, qu'il communiquoit libéralement dans ses voyages à ceux qui cherchoient à s'instruire. Nous savons d'ailleurs qu'il avoit eu des conférences avec les Prêtres Egyptiens, & qu'il leur avoit enseigné le dogme de l'immortalité de l'ame. Je pense donc qu'on peut donner à Abra-

ham la qualité de Philosophe, ou plutôt celle de Sage ; car on ne sauroit douter que cet homme, à qui Dieu se communiquoit si souvent, auquel il avoit fait quitter sa patrie pour venir dans une terre étrangere qu'il promettoit de donner à ses descendants, ne fût un homme très parfait, & très instruit de ce que nous appellerions aujourd'hui les hautes sciences.

Quoiqu'il y eût du temps d'Abraham plusieurs royaumes puissants, cependant comme nous n'avons aucune connoissance de la forme de leurs gouvernements, & de leurs loix, je n'en parlerai pas. Mais je crois qu'on me permettra de faire ici une digression sur les Egyptiens, qui étoient une nation dès-lors connue dans le monde beaucoup plus particuliérement que les autres, sur-tout par les relations qu'elle a eues avec les enfants d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, & chez laquelle a été, pour ainsi dire, le berceau de la Nation Israélite & du peuple de Dieu.

L'Egypte étoit un royaume florissant dès le temps d'Abraham, c'est-à-dire environ deux mille quatre-vingts ans après la création du monde, & dix-neuf cents vingt ans avant J. C. Les Egyptiens sont les premiers qui aient su les regles du bon gouvernement. Cette nation grave & sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode & les peuples heureux. Comme la vertu est le fondement de la société, les Egyptiens l'ont soigneusement cultivée : leurs Rois mêmes en donnoient l'exemple. La principale vertu des Egyptiens étoit la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissants de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient aussi les plus sociables. Leurs loix étoient simples, pleines d'équité, & propres à unir entre eux des citoyens. Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'Etat. La loi assignoit à chacun son emploi qui se perpétuoit

de pere en fils; on ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profession: mais aussi toutes les professions étoient honorées. Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte. L'exactitude qu'on avoit à maintenir les petites choses conservoit les grandes. Un des plus beaux artifices des Egyptiens pour conserver leurs anciennes maximes, étoit de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimoient dans les esprits. Les Egyptiens avoient l'esprit inventif, mais ils le tournoient aux choses utiles. Ils disoient que leurs Mercures, auxquels ils donnoient la gloire d'avoir policé la nation, & d'avoir rempli l'Egypte d'inventions merveilleuses, ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode & tranquille. Les Egyptiens avoient tellement perfectionné les arts connus avant le déluge, que leur gloire n'étoit guere moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs; il y

en a même de très importants dont on ne peut leur disputer l'invention. Comme leur pays est uni, & leur ciel toujours pur & sans nuages, ils ont été les premiers à observer les astres. Ils ont aussi les premiers réglé l'année, ce qui les a naturellement jettés dans l'arithmétique. Pour reconnoître leurs terres, couvertes toutes les années par le débordement des eaux du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, ce qui leur a bientôt appris la géométrie. On leur donne encore la gloire d'avoir inventé & perfectionné la médecine.

Les Prêtres de cette nation étoient les seuls qui cultivassent les hautes sciences qu'on met sous le nom de Philosophie. Je veux dire en premier lieu les mysteres de leur religion, dont ils ne montroient aux peuples que ce qui leur étoit nécessaire pour se conduire. 2°. Ils avoient composé l'histoire de l'Egypte de cette suite immense de siecles, qu'ils n'avoient remplie que de fables

& de généalogies de leurs Dieux, pour imprimer dans l'esprit des peuples l'antiquité & la noblesse de leur pays. 3°. Les Egyptiens n'avoient encore connu de grands édifices que la tour de Babel, à laquelle leurs premiers auteurs avoient peut-être travaillé lorsqu'ils imaginerent leurs pyramides, qui, par leur figure autant que par leur grandeur & leur solidité, ont triomphé du temps & des barbares. Le bon goût des Egyptiens leur fit aimer dès lors la régularité toute nue, & il n'a jamais été gâté par des nouveautés & des hardiesses frivoles ou bizarres. Les Egyptiens avoient porté les arts à leur plus haut degré de perfection; c'est d'eux que les Grecs & les autres nations les ont appris, soit par les colonies que les Egyptiens ont envoyées dans le monde, soit par les instructions que les hommes curieux de s'instruire sont venus prendre chez eux. Homere, Pythagore, Platon, Lycurgue même & Solon,

ces deux grands Légiſlateurs, & tant d'autres Philoſophes, avoient été conſulter les Prêtres Egyptiens ſur les principes de la Philoſophie. Dieu même a voulu que Moïſe, qu'il rendit ſi puiſſant *en paroles & en œuvres, fût inſtruit de toute la ſageſſe des Egyptiens :* car il ne veut pas que ceux qu'il inſpire négligent les moyens humains qui viennent auſſi de lui à leur maniere. Comme ils étoient très habiles en médecine, on ne doute pas qu'ils ne ſoient les inventeurs de la chymie. Moïſe l'avoit appriſe d'eux, puiſqu'il mit au feu le veau d'or des Iſraélites, le réduiſit en pouſſiere qu'il jetta dans l'eau qu'ils buvoient. On doit donc regarder les Egyptiens comme le premier peuple philoſophe dont nous ayons connoiſſance, celui qui a enſeigné aux autres nations les premiers principes de la ſageſſe, & leur a donné la premiere connoiſſance des arts.

Ceux qui ont étudié l'hiſtoire & le

caractere de la Nation Egyptienne ont reconnu qu'elle n'étoit pas belliqueuse. Elle aimoit la paix, & n'avoit des soldats que pour sa défense. Contente de son pays où tout abondoit, elle ne pensoit point à faire des conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre maniere, en envoyant ses colonies par toute la terre, & avec elles la politesse & les loix. Il sembloit que les autres nations respectassent sa sagesse, & la solidité de sa constitution; car elle avoit subsisté en paix pendant environ treize cents ans lorsqu'elle produisit Sezostris, son premier guerrier, lequel fit la conquête de la plus grande partie de l'Asie.

Cependant l'Egypte ne se soutint pas dans l'état brillant où les conquêtes de ce Prince l'avoient élevée; il sembloit qu'il fût hors de son caractere. Les richesses immenses que Sezostris avoit pillées sur les nations vaincues, entre autres les trésors du temple de Jérusa-

lem transportés en Egypte, corrompirent ses mœurs. La couronne de Sezostris ne passa pas à sa quatrieme génération. Cet ancien royaume souffrit plusieurs changements, & éprouva plusieurs révolutions, dont la derniere l'a soumis à l'empire des Turcs.

Comme je me suis attaché principalement à faire connoître la sagesse du gouvernement des Egyptiens, je n'ai point parlé de leur religion; j'aurois craint d'ennuyer mes Lecteurs par le récit des fables absurdes qu'ils débitoient sur l'origine & l'existence de leurs différentes Divinités, dans lesquelles ils comprenoient, outre ceux qu'ils regardoient comme leurs premiers Législateurs, les animaux domestiques & utiles. Je n'ai point parlé non plus des cérémonies superstitieuses & ridicules qu'ils faisoient observer aux peuples dans leurs actes de religion, dans lesquels (qui le pourroit dire sans déplorer l'aveuglement de l'esprit hu-

main?) ils adoroient jusqu'à des crocodiles.

C'étoient cependant ces mêmes Prêtres qui dirigeoient l'exécution de ces belles loix qui faisoient le bonheur de toute l'Egypte; ils étoient dans la plus grande considération. On les regardoit comme des oracles & comme des sages. L'Ecriture nous apprend que lorsque le Roi Pharaon voulut faire expliquer les deux songes qu'il avoit vus, il fit venir tous les Sages & tous les Devins de l'Egypte, qu'il leur raconta ses songes, & qu'aucuns ne purent les interpréter (1). Mais Pharaon trouva un homme plus sage qu'eux, ou plutôt un homme conduit par la main de Dieu. Ce fut Joseph qui en donna l'interprétation avec tant de sagesse que Pharaon le nomma son premier Ministre.

---

(1) *Misit ad omnes conjectores Ægypti, cunctosque sapientes, & accersitis narravit somnium, nec erat qui interpretaretur.* Gen. cap. 12, vers. 8.

Les Prêtres Egyptiens étoient diſtingués par leur état des autres citoyens, ils vivoient dans la retraite & dans une grande union. Débarraſſés du ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance, ils étoient uniquement occupés des cérémonies de la religion, & de l'explication des loix. Ils poſſédoient des terres qui étoient exemptes de tous ſubſides.

Je penſe donc que l'on peut regarder les Prêtres Egyptiens comme les premiers Philoſophes connus depuis Noé, parcequ'il eſt certain que ce furent eux qui, par les ſages inſtructions qu'ils donnerent aux Rois & aux Peuples, conſerverent l'Egypte dans une ſi grande tranquillité pendant treize cents ans.

Le Patriarche Joſeph doit tenir un rang bien diſtingué dans l'hiſtoire des Philoſophes qui ont paru dans le monde : lorſqu'on réfléchit ſur la conduite qu'il a tenue dès ſes premieres années, on y reconnoît une ſageſſe qui

ne peut avoir été dirigée que par l'Etre ſuprême qui vouloit ſe ſervir de lui pour l'accompliſſement des promeſſes qu'il avoit faites à Abraham.

Joſeph eſt réduit à l'eſclavage par la jalouſie de ſes freres. Des Marchands Iſmaélites le tranſportent en Egypte & le vendent à Putiphar, l'un des principaux Officiers du Roi Pharaon. Putiphar confie à Joſeph la conduite de ſa maiſon & de ſes biens. Diſpenſateur de toutes les richeſſes de ſon maître, Joſeph ne connoiſſoit, dit l'Ecriture, que le pain dont il ſe nourriſſoit, *nec quidquam aliud noverat niſi panem quo veſcebatur.* (1) La femme de Putiphar jette ſur Joſeph un œil de concupiſcence. Outrée de ſe voir mépriſée, elle l'accuſe de l'avoir voulu ſéduire. Putiphar, trop crédule, ajoute foi à l'accuſation de ſa femme : il fait mettre Joſeph en priſon, & il y eſt détenu pen-

(1) *Gen. cap. 39, verſ. 6.*

dant

dant trois années. Il donne à deux Officiers de Pharaon, prisonniers avec lui, l'explication de leurs songes, dont l'événement confirme la vérité. Enfin il explique au Roi d'Egypte les deux songes qu'il avoit faits. Il donne à ce Prince des conseils si sages sur les sept années d'abondance & les sept années de stérilité qu'il lui prédit, que Pharaon lui donne l'administration de tout le royaume d'Egypte. *Je suis Pharaon*, dit-il à Joseph; *personne dans toute l'Egypte ne remuera sa main ou son pied sans votre ordre :* & Joseph gouverne pendant toute sa vie le royaume d'Egypte avec une sagesse & une prudence qui font l'admiration de tous les peuples. Heureux les Rois auxquels Dieu veut bien donner de pareils Philosophes pour Ministres!

Ce fut pendant son administration que Joseph, conduit par la Providence, introduisit ses freres, enfants de Jacob, avec leurs familles en Egypte,

avec la permission de Pharaon qui leur donna des terres. Ils y multiplierent si prodigieusement pendant les quatre cents trente années qu'ils y habiterent, que les Egyptiens en prirent de la jalousie. Il y avoit déja long-temps qu'ils avoient réduit les Israélites dans une espece d'esclavage. Ils les occupoient aux travaux publics, & ils les avoient forcés de bâtir plusieurs villes.

Environ trois cents quatre-vingt-dix ans après la mort de Joseph, Ramessès Miamun, qui n'étoit pas instruit des obligations que le royaume d'Egypte avoit au Ministre Joseph, monta sur le trône. Il fit tous ses efforts pour arrêter la population des Israélites. Il les fit surcharger de nouveaux travaux. Il ordonna aux sages-femmes de faire périr les enfants mâles des femmes Israélites lorsqu'ils naîtroient : comme elles ne lui obéirent point, il fit publier un édit qui proscrivoit tous les enfants mâles des Israélites, & ordonnoit sous

peine de punition de les jetter dans le fleuve du Nil. Dans le même temps une femme de la Tribu de Lévi ayant mis au monde un enfant mâle, elle le trouva ſi beau qu'elle le garda pendant trois mois; mais n'oſant le cacher plus long-temps, elle fit une corbeille d'oſier, l'enduiſit de bitume, mit l'enfant dedans & l'expoſa ſur le bord du fleuve, la ſœur de l'enfant ſe tenant à une certaine diſtance pour voir ce qu'il deviendroit. Dieu voulut que dans le même temps la fille de Pharaon vînt ſe baigner dans le Nil: elle voit cette corbeille, elle l'envoie prendre par une de ſes compagnes, elle l'ouvre; & voyant un enfant qui jettoit des cris, c'eſt, dit-elle, un enfant des Hébreux; elle en a pitié. Dans l'inſtant la ſœur de l'enfant s'approche & dit à la Princeſſe que ſi elle veut elle ira chercher une femme Iſraélite pour le nourrir: la Princeſſe le lui ordonne, & la jeune fille amene ſa mere. La fille de Pharaon

lui dit : Prenez cet enfant & le nourrissez pour moi, je vous donnerai votre récompense. Lorsque l'enfant fut dans l'âge de puberté, sa mere le présenta à la fille de Pharaon qui l'adopta pour son fils : elle lui donna le nom de Moïse qui en langage Egyptien veut dire sauvé des eaux ; elle le confia ensuite aux Prêtres Egyptiens qui lui procurerent la même éducation qu'ils étoient en possession de donner aux enfants des Rois, & ils l'instruisirent de toutes les sciences des Philosophes.

Moïse joignit à ces connoissances, celles qui lui furent données par les anciens de sa nation. Ils lui apprirent l'histoire de tout ce qui s'étoit passé depuis la création, qui s'étoit conservée par tradition parmi les enfants de Noé, d'Abraham, d'Isaac & de Jacob ; en sorte qu'il devint l'homme le plus savant & le plus éclairé de l'univers. Ce fut alors que Dieu se servit de lui pour l'accomplissement des des-

ſeins qu'il avoit ſur le Peuple d'Iſraël, afin de le délivrer de la ſervitude des Egyptiens, de lui enſeigner les cérémonies qu'il devoit obſerver pour honorer ſa Divinité, & lui donner des loix qui devoient lui ſervir de regle de ſa conduite, & d'inſtruction pour les autres peuples.

Lorſque Dieu envoie Moïſe à Pharaon pour lui demander la liberté des enfants d'Iſraël, il lui dit : *Je vous ai conſtitué le Dieu de Pharaon, & votre frere Aaron ſera votre Prophete.* Dieu arme Moïſe d'une partie de ſa puiſſance avec laquelle il fait les miracles dont nous avons la deſcription dans les livres ſacrés.

D'après les faits que je viens de rapporter, & qu'on ne ſauroit révoquer en doute, concernant les hommes ſages dont j'ai parlé, je crois que l'on peut conclure que Dieu qui eſt la ſageſſe même, & qui par une ſuite de deſſeins dans la profondeur deſquels

il ne nous est pas permis de pénétrer, a jugé à propos de créer l'univers, n'a pas voulu que cette portion de sagesse qu'il avoit communiquée au premier homme, s'éteignît entiérement dans les cœurs de ses descendants. Il a suscité successivement des hommes sages auxquels il s'est communiqué : ce sont eux seuls, tels que Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, dans lesquels nous voyons une continuation de sagesse qui n'est point interrompue. Ce sont eux seuls que nous devons regarder comme des Sages & de véritables Philosophes.

Dieu n'emploie pas toujours subitement en faveur de ceux qu'il inspire, & qu'il destine à l'accomplissement de ses grands desseins, tous les efforts de sa puissance ; il se sert de moyens humains qui paroissent arriver naturellement, mais que l'on reconnoît ensuite, lorsqu'on y réfléchit sérieusement, pour n'être que l'effet des projets que sa sagesse avoit formés.

Que Joſeph par la jalouſie de ſes freres ſoit vendu comme eſclave à Putiphar ; qu'il ſe conduiſe ſi ſagement, que ſon maître lui confie le gouvernement de ſa maiſon & de tous ſes biens ; que la femme de Putiphar, mépriſée par Joſeph, l'accuſe de l'avoir voulu corrompre ; qu'il ſoit jetté dans une priſon, qu'il explique à deux hommes qui s'y trouvent avec lui les ſonges qu'ils ont faits ; que l'explication réuſſiſſe & procure à Joſeph l'occaſion d'interpréter enſuite les ſonges du Roi Pharaon ; que ce Prince, ſatisfait de l'interprétation que Joſeph a faite, & des ſages conſeils qu'il lui donne, Pharaon le mette à la tête du gouvernement de ſon Etat : tout cela paroît naturel. Je ne crois pas que le Roi, ſes Miniſtres, ni aucun des Egyptiens, aient reconnu le doigt de Dieu dans ce grand événement ; ils l'auront regardé comme une aventure extraordinaire &

utile à l'Etat, parceque Joseph étoit plus sage que tous les autres.

Il en est de même de Moïse : lorsque la fille de Pharaon lui sauve la vie, lorsqu'elle l'adopte & qu'elle le fait instruire de toute la sagesse des Egyptiens, elle ne pensoit surement pas qu'elle faisoit élever un homme dont Dieu se serviroit un jour pour enlever aux Rois d'Egypte une portion considérable de leurs sujets, & faire périr ensuite un de ces Rois avec toute son armée dans les flots de la Mer Rouge.

Mais ceux qui étoient instruits de tout ce qui s'étoit passé depuis la création, qui en avoient conservé la tradition, ainsi que des promesses que Dieu avoit faites à Abraham, Isaac & Jacob, & des prophéties de Jacob & de Joseph, reconnoissoient dans ces événements que Dieu les avoit préparés pour sa gloire, & pour donner à son peuple ainsi qu'aux autres nations,

des connoissances plus parfaites de sa Divinité qui étoit presque oubliée dans le monde.

Mais pour revenir à l'histoire des Philosophes, je dirai que s'il étoit possible de supposer pour un moment que les livres de Moïse ne lui ont pas été inspirés, mais que c'est un homme ordinaire, un Philosophe, si l'on veut, conduit par ses seules lumieres qui les a écrits; cet homme, quel qu'il seroit, devroit toujours être regardé comme le plus grand Philosophe qui ait jamais existé. On reconnoît par les récits que Moïse fait dans les livres du Pentateuque, une vérité, une noblesse d'expression, & en même temps une simplicité de style qu'on ne trouve dans aucun des livres des autres Philosophes: on y voit un homme persuadé qu'il y avoit un Dieu tout-puissant qui avoit créé le monde. Enfin les profondes méditations qu'il avoit faites sur ce qui se passe dans tout l'univers, l'a-

voient convaincu qu'il n'y avoit que cet Etre qui pût entretenir l'ordre invariable & l'harmonie qu'on y voit regner.

Lorſqu'on examine avec attention les loix des Iſraélites, on admire la ſageſſe & la prudence du Législateur, quel qu'il ſoit, qui les a dictées. Après leur avoir fait connoître qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu qui les a créés, il leur a dit : Vous l'adorerez, vous l'aimerez de toutes vos forces par reconnoiſſance de l'exiſtence qu'il vous a donnée. Et comme il vous a créés pour vivre en ſociété les uns avec les autres, & pour y être heureux, il leur a dit : Vous ne ſerez point adulteres; vous ne ſerez point homicides; vous ne prendrez point le bien de votre prochain, &c.

Tous ces préceptes ſont conformes à la loi naturelle : il n'y a aucune religion dans le monde qui prêche le contraire; & lorſque les nations s'en ſont écartées, elles ſont tombées dans le

désordre; & de là sont venues les guerres qui ont ravagé la terre.

Si l'on regarde Moïse comme un simple Philosophe, & si on le compare avec ceux qui sont venus après lui; si l'on examine ses livres avec un esprit dépouillé de prévention & qui cherche de bonne foi la vérité, on sera forcé de convenir qu'il est infiniment au-dessus d'eux, qu'il a seul connu la véritable essence de la Divinité, & en quoi consistoit la perfection de la morale.

Je dis donc que quel que soit l'Auteur qui a écrit le Pentateuque, & à quelque homme qu'on veuille l'attribuer, cet homme doit être regardé comme le plus grand Philosophe qui ait jamais existé. Quoique Moïse eût appris des Philosophes Egyptiens tous les secrets de la Physique, & qu'il fût très habile en cette science, il ne paroît pas qu'il en ait donné aucune connoissance aux Israélites : il l'a regardée comme très inutile à un peuple qui

avoit vécu pendant plus de quatre cents ans dans la plus grande ignorance. Il ne s'est attaché qu'à leur faire connoître le vrai Dieu, & à les instruire de cette morale qui devoit leur inspirer l'amour de la vertu & les rendre heureux ; effectivement les Israélites, que je nommerai dorénavant les Juifs (1), eussent été le peuple de la terre le plus heureux, sans le penchant presque invincible qu'ils avoient pour l'idolâtrie, & qui n'a été entiérement détruit parmi eux qu'après plusieurs siecles, & depuis la Captivité de Babylone.

Après la mort de Moïse, & pendant les dix-sept années que Josué a conduit cette nation, elle ne se livra point à l'idolâtrie ; mais après sa mort elle s'y abandonna presque continuellement : il

(1) Ce nom leur fut donné après la mort de Josué, lorsqu'ayant consulté Dieu pour savoir qui les conduiroit contre les Chananéens, Dieu leur répondit : Juda sera votre chef. *Judic. cap. 1. vers. 2.*

est vrai que ce n'étoit que par intervalles. Alors Dieu livroit les Juifs aux peuples voisins qui les réduisoient dans une dure servitude.

Mais lorsque les Juifs reconnoissoient leurs fautes & en témoignoient du repentir, Dieu leur suscitoit des hommes sages qui les délivroient de l'oppression : ces hommes, qu'on nommoit des Juges, n'avoient d'autre pouvoir sur eux que de terminer à l'amiable leur différents. Après leur mort leurs enfants ne leur succédoient pas. Ils ont eu jusqu'à des femmes pour Juges. La Prophéteſſe Debbora, femme de Lapidolk, les a jugés pendant près de quarante ans : *assise sous un palmier, les enfants d'Israël venoient en jugement devant elle.* Leur gouvernement étoit une véritable *Théocratie*, conduit par Dieu même : aussi lorsqu'ils demanderent un Roi au Prophete Samuel qui étoit alors leur Juge, Dieu consulté

lui répondit : *non enim te abjecerunt, sed me, ne regnem super eos :* ce n'est pas vous qu'ils ont rejetté, mais moi, afin que je ne regne pas sur eux.

Le Prophete Samuel est encore un de ces sages que ce Dieu bienfaisant avoit donnés aux Juifs : il l'avoit choisi dès l'âge de douze ans pour être Juge de son Peuple, fonction que Samuel a exercée jusqu'à l'élection que les Juifs firent de Saül pour leur Roi ; aussi rendirent-ils à Samuel la justice qui lui étoit due, lorsqu'ils lui dirent en présence du nouveau Roi & de tout le Peuple par la voix de leurs Anciens : *Vous ne nous avez jamais calomniés ni opprimés, & vous n'avez rien ôté des mains de qui que ce soit.* Témoignage bien satisfaisant de la sagesse & de la vertu de Samuel. Je joindrai à ce Prophete ceux que Dieu avoit remplis de son esprit, tels que sont Elie, Elisée, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel & les autres

qui ont existé parmi les Juifs depuis Salomon. Dieu les envoyoit pour reprocher aux Juifs leur idolâtrie & les autres crimes qu'ils commettoient, & les menacer des punitions qu'il exerceroit contre eux. Ils soutenoient en même temps ceux qui fideles à la loi de Dieu, ne se laissoient point emporter au torrent de la corruption presque générale qui regnoit parmi les Juifs, laquelle fut cause de la ruine du Temple, & de leur captivité. Dieu suscitoit aussi des Rois sages & pieux, qui s'attachoient à rendre la justice, proscrire l'idolâtrie, observer eux-mêmes & faire observer la loi de Moïse, tels que Josaphat, Ezéchias, Josias & autres, en faveur desquels Dieu fit plusieurs miracles pour conserver son culte dans la race de Juda, de laquelle devoit sortir le Messie, le Rédempteur du genre humain, promis dès le temps de la chûte d'Adam.

Après Samuel paroît le Roi David,

cet admirable Berger que Dieu avoit choisi pour commander à son Peuple : Dieu ne le place pas sur le trône aussitôt qu'il le lui a promis, il veut qu'il s'en rende digne ; il faut qu'il soit auparavant éprouvé par l'adversité. Saül, au lieu de récompenser les belles actions que David avoit faites, & les victoires qu'il avoit remportées, en devient jaloux jusqu'à l'excès ; il le veut faire périr. Il est errant pendant plusieurs années. Il ne veut pas monter par un crime au trône que Dieu lui a promis. Il conserve même au Roi Saül, son persécuteur, la vie qu'il est le maître de lui ôter ; il attend que Dieu en dispose, & que le peuple d'Israël vienne lui offrir la couronne d'un consentement unanime. Dieu confirme l'élection de David par les bienfaits qu'il répand sur lui. Il le fait triompher de tous ses ennemis. Enfin il porte la gloire du peuple d'Israël à un degré qu'elle n'avoit pas atteint depuis la sortie de l'E-

gypte. Cependant ce Roi si favorisé de Dieu, oublie pendant quelque temps les graces qu'il en a reçues. Il commet les deux plus grands crimes qu'on puisse faire contre la société, l'adultere & l'homicide ; & lorsque le Prophete Natan lui en fait connoître l'atrocité, il dit avec humilité, *Peccavi Domino*, j'ai péché contre le Seigneur. Il écoute avec résignation les menaces que lui fait le Prophete de la punition de ces crimes ; il en fait tout le reste de sa vie une pénitence, dont les Pseaumes qu'il nous a laissés sont une preuve évidente ; & Dieu qui connoissoit la droiture du cœur de David, lui pardonne.

Si la sagesse de David paroît avec éclat dans la conduite qu'il a tenue pour gouverner ses peuples & les rendre heureux, & dans les victoires qu'il a remportées, celle de Salomon son fils, plus pacifique, paroît dans les lumieres dont elle a éclairé les peuples de l'Orient.

Salomon avoit acquis dans sa jeu-

nesse par l'étude des livres de Moïse que les Prêtres expliquoient aux enfants des Rois, la connoissance de la création, & de l'histoire des événements relatifs à la religion, arrivés dans le monde depuis la chûte d'Adam jusqu'à l'établissement de la royauté parmi les Juifs. Né avec un génie supérieur, son cœur se trouvoit disposé, lorsqu'il parvint au trône, à recevoir les lumieres dont sa jeunesse encore sans expérience avoit besoin.

Salomon, à l'âge de vingt ans & la troisieme année de son regne, ayant fait sur l'autel de Gabaon un sacrifice dans lequel il avoit offert à Dieu mille hosties en holocauste, Dieu lui apparut la nuit en songe, & lui dit : Demandez ce que vous voulez que je vous accorde. Salomon lui répondit » : Seigneur, vous » avez placé votre serviteur sur le trô» ne de mon pere. Je suis un jeune en» fant, j'ignore comment je dois me » conduire. Je suis au milieu d'un peu-

» ple que vous avez choisi, & qui est
» innombrable à cause de sa multitude.
» Je vous supplie donc de donner à
» votre serviteur un cœur docile, afin
» qu'il puisse discerner le bien d'avec
» le mal » Dieu répondit à Salomon:
» Parceque vous n'avez pas demandé
» de longues années, des richesses, ou
» la perte de vos ennemis, mais que
» vous avez demandé la sagesse pour
» juger équitablement votre peuple,
» je vous ai accordé ce que vous avez
» demandé. Je vous ai donné encore
» ce que vous n'avez pas demandé, sa-
» voir la gloire & les richesses; en sorte
» qu'aucun Roi ne vous aura jamais
» égalé dans les siecles passés »: Salomon reconnut bientôt l'accomplissement de cette promesse par le jugement équitable qu'il rendit ensuite entre deux courtisannes; en sorte que le peuple d'Israël fut pénétré de crainte & d'admiration, voyant que la sagesse de Dieu conduisoit leur Roi pour leur rendre la

juſtice. L'Ecriture dit que la ſageſſe de Salomon ſurpaſſoit celle de tous les peuples orientaux & des Egyptiens, & qu'il étoit le plus ſage de tous ceux qui étoient alors en réputation de ſageſſe. Salomon compoſa trois mille paraboles, & cinq mille cantiques. Un interprete de l'Ecriture remarque qu'il eſt bien dit que Salomon les prononça, *locutus eſt*, mais non qu'il les écrivit, & qu'ainſi il ſemble que les ſages Conſeillers qui étoient toujours en ſa préſence, les ayant entendus de ſa bouche, les avoient recueillis & mis par écrit. On prétend que ces paraboles & ces cantiques furent perdus dans les différentes captivités du Peuple Juif, à l'exception de ce qui a été conſervé dans les livres qu'on appelle Sapientiaux.

Salomon étoit encore un très grand Phyſicien, puiſqu'il avoit traité de tous les arbres & de toutes les plantes, depuis les cedres du Liban juſqu'à l'hyſope qui ſort de la muraille. Il traita

aussi des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles, & des poissons. Il venoit des hommes de tous les pays du monde pour entendre la sagesse de Salomon, & tous les Rois de la terre envoyoient vers lui pour être instruits. Comme il étoit persuadé que la sagesse & les connoissances que Dieu lui avoit données devoient être employées à éclairer le genre humain, il en faisoit part à tous ceux qui le desiroient. La Reine de Saba (1) vint à Jérusalem avec une nombreuse suite pour entendre la sagesse de Salomon. Elle lui découvrit ce qu'elle avoit de plus secret dans son cœur pour s'éclaircir de plusieurs difficultés qu'elle avoit à lui proposer, soit sur la philosophie, soit sur la politique, soit sur la morale, & sans doute même sur la connoissance du vrai Dieu. Salomon répondit à toutes les

(1) Elle étoit Reine d'une partie de l'Ethiopie & de l'Egypte.

questions que cette Reine lui proposa ; & il lui en donna la solution sans lui laisser rien à desirer.

La conduite de la Reine de Saba qui venoit des confins de l'Arabie Heureuse pour entendre Salomon, & ces Rois qui, sur la renommée de sa sagesse, envoyoient le consulter, nous prouvent que toutes les nations de l'Orient du temps de Salomon n'étoient pas plongées dans une ignorance absolue ; & qu'il ne leur manquoit peut-être que la véritable connoissance de la Divinité. Je ne parlerai point du temple que Salomon avoit fait construire en l'honneur de Dieu, des richesses qui en faisoient l'ornement, des sacrifices qu'on y offroit ; tout y étoit digne de la Divinité qu'on y adoroit ; il suffit de lire ce que l'Ecriture en rapporte dans le troisieme livre des Rois : je dirai seulement que cet édifice étoit le plus superbe monument qui soit jamais sorti de la main des hommes, & qu'il étoit infini-

ment au dessus de ces merveilles que les Prêtres & les Historiens Grecs ont célébrées avec tant de pompe. Si nous avions les histoires que les Egyptiens, les Chaldéens, les Perses, & les autres nations contemporaines de Salomon avoient écrites de la sagesse de ce Prince, elles confirmeroient ce que l'Ecriture en rapporte. Je dirai donc simplement que je crois que l'on doit regarder Salomon comme un des plus grands Philosophes qui aient existé.

Mais ce qui doit bien rabattre l'orgueil de l'esprit humain & de tous les Philosophes, & leur faire connoître combien ils sont petits aux yeux de l'Etre suprême, c'est de voir que Salomon, cet homme plus sage que tous les hommes de son temps, comblé des bienfaits de la Divinité, l'oublie, qu'il se livre avec la plus grande ardeur à l'amour des femmes étrangeres, dont Dieu avoit le plus étroitement défendu la communication à son peuple,

parceque *certainement*, leur avoit-il dit, *elles détourneront de moi vos cœurs, & vous feront adorer leurs Dieux* (1). Je suis porté à croire que Salomon n'abandonna pas entiérement le culte de son Dieu ; mais il fit un grand crime de le partager avec les idoles que ces femmes étrangeres adoroient, puisqu'il leur fit bâtir des temples. Cependant nous pouvons penser que Salomon étoit trop sage pour ne pas reconnoître à la fin son erreur, & en faire pénitence. Nous en pourrions trouver la preuve dans l'Ecclésiaste, lorsqu'il dit ; » Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout » ce qu'ils ont desiré ; j'ai permis à » mon cœur de jouir de toutes sortes » de plaisirs, & de prendre ses délices » dans tout ce que j'avois préparé. Mais » j'ai reconnu que toutes ces choses

(1) *Certissimè enim avertent corda vestra ut sequamini Deos earum.* Reg. 3, cap. 2, vers. 2.

n'étoient

» n'étoient que vanité & affliction » d'esprit (1) ». L'on peut donc croire que Dieu, dont la bonté est infinie, a pardonné à un Roi qu'il avoit jugé digne des grandes faveurs dont il l'avoit comblé.

Les Juifs avoient encore chez eux une race de Philosophes bien utile & bien estimable. C'étoient leurs Prêtres, qui composoient une famille particuliere descendue de Lévi, fils de Jacob, que Dieu avoit choisie particuliérement pour exercer seule les fonctions de la religion. Débarrassés du soin de leur subsistance, ne cultivant aucunes terres, ils vivoient des décimes, & d'une partie des victimes offertes en sacrifice. Ils fasoient observer les loix & les préceptes de Moïse. *Sur leurs levres*, dit le Prophete Malachie (2), *doit toujours*

(1) *Omnia quæ desideraverunt oculi mei non negavi eis, nec prohibui cor meum quin omni voluptate frueretur.* Eccles. cap. 2, vers. 10.

(2) *Malach. cap.* 2, *vers.* 7.

réſider la ſcience, & il faut qu'ils révelent aux peuples les myſteres du Très-Haut. Le temple étoit leur école, leur ſalle d'aſſemblée. Les uns y prêchoient, y parloient fortement contre l'idolâtrie, & contre les autres vices. Les autres y jugoient les procès, & appaiſoient les diſſentions que les particuliers avoient entre eux. Chacun pouvoit les interroger ſur ſes doutes, ſur le ſens de la loi. Ils répondoient également à tous avec un air de douceur mêlé de dignité. On ne pouvoit les entretenir, remarque Philon, Hiſtorien & Philoſophe Juif, qu'on ne fût pénétré de l'amour de la vertu. C'étoit parmi ces Prêtres que Dieu avoit choiſi ſes Prophetes. Samuel, Iſaïe, Jérémie, Ezéchiel, & la plupart des autres étoient de race ſacerdotale.

Ce que j'ai rapporté de l'hiſtoire des premiers Philoſophes, ou plutôt des premiers Sages, car le nom de Philoſophe n'étoit pas encore connu dans ces

temps-là, me conduit naturellement à parler des Grecs, dont la philosophie mêlée avec leur religion a fait un si grand bruit dans le monde. Pour en donner une connoissance certaine, il faut remonter à la prise de Troye, arrivée l'an du monde deux mille huit cent vingt, & onze cents quatre-vingt-quatre avant Jesus-Christ (1). Cette époque est considérable, tant à cause de l'importance d'un si grand événement célebré par les deux plus grands Poëtes de la Grece & de l'Italie, qu'à cause qu'on peut rapporter à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps fabuleux & héroïques; fabuleux, à cause des fables dont les histoires de ces temps sont enveloppées; héroïques, à cause de ceux que les Poëtes ont appellés les enfants des Dieux & des Héros. De là sont venues

(1) J'ai suivi la chronologie de l'Histoire Universelle de M. de Meaux.

toutes ces Divinités que les Grecs ont inventées, Jupiter, Junon, Neptune, Pluton, Minerve, Mercure, & toutes celles dont parle leur histoire poétique, auxquelles ils ont élevé des temples & offert des sacrifices.

A peu-près dans le même temps, les principales villes du Péloponnese furent érigées en royaumes ou formées en républiques. Codrus, Roi d'Athenes, se dévoua à la mort pour le salut de son peuple, & lui donna la victoire : ses enfants, Médon & Nilée, disputerent entre eux le royaume ; à cette occasion les Athéniens abolirent la royauté & déclarerent Jupiter seul Roi du Peuple d'Athenes. Devenus très puissants, ils répandirent leurs colonies dans l'Asie Mineure, & la peuplerent de villes Grecques. Les autres villes de la Grece avoient aussi envoyé des colonies du côté de l'Italie, où elles avoient fondé Syracuse en Sicile, Crotone, Tarente, & d'autres villes

qui avoient donné à cette partie de l'Italie le nom de grande Grece. Ces événements se passoient à-peu-près dans le temps que Salomon regnoit sur le royaume d'Israël, & pendant les regnes de ses premiers successeurs. Quoique la la sagesse de ce Prince eût répandu beaucoup de lumieres sur la connoissance du vrai Dieu parmi les peuples de la Haute Asie, cependant elles furent bientôt éteintes par le mêlange qu'ils en firent avec les Divinités qu'ils avoient inventées.

Quoique la Grece fût florissante dès le temps dont je parle, cependant elle ne s'étoit point encore rendu puissante par les armes & par les conquêtes : elle brilloit seulement par le commerce & par l'union qui y regnoit entre elle & les colonies qu'elle avoit fondées. Les Grecs, nés avec beaucoup d'esprit & un goût décidé pour les sciences & les arts, les cultiverent avec soin, les perfectionnerent, & se donnerent la gloire

de les avoir inventés : il est vrai qu'il y en eut plusieurs dont ils furent les auteurs, tels que la poésie, la sculpture la peinture ; mais ces arts ne firent que les éloigner de la véritable connoissance de la Divinité. Homere fut le premier & le plus grand des Poëtes. Il parut à-peu-près dans le temps de Roboam, fils de Salomon. Jamais Ecrivain n'a été plus admiré & n'a reçu plus d'éloges & de louanges distinguées qu'Homere ; les Philosophes sur-tout l'ont regardé comme le premier d'entre eux. Les Stoïciens ne parloient de lui que comme d'un Sectateur rigide de leurs maximes. Les Epicuriens au contraire en parloient comme d'un voluptueux qui, charmé d'une vie tranquille où l'on se possede tout entier, ne cherchoit rien de plus. Les Sectateurs de Platon le regardoient comme le premier auteur de l'art de douter, tandis que parmi les Disciples d'Aristote il passoit pour le plus zélé des Dogmatiques. Enfin chaque Secte

de Philosophie lui rapportoit son origine. Il y a eu même des Auteurs Chrétiens qui n'ont pas hésité de faire un parallele odieux de son Poëme avec les Ecritures. Malgré la multitude des Dieux dont l'Iliade est remplie, ils n'ont pas eu honte de dire qu'Homere avoit eu en vue d'établir l'unité de Dieu. Il faut convenir que les hommes, même les plus spirituels, tombent dans de furieux égaremens lorsqu'ils embrassent des opinions qui ne sont pas appuyées sur des principes certains & incontestables. Homere a donc été regardé comme un des premiers Philosophes.

On doit l'établissement du nom de Philosophe à Pythagore : avant lui on appelloit Sages tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de la Théologie & des choses naturelles : dans la suite ce nom parut trop orgueilleux : on en choisit un plus modeste & plus digne de ceux qui aiment la sagesse & la vérité

pour elles-mêmes. Cicéron (1) nous apprend que Pythagore, se trouvant par hasard à la Cour d'un Roi d'Asie, quoiqu'il n'eût rien de distingué dans ses habits & qu'il parlât peu, s'y fit cependant bientôt remarquer. Un jour ce Roi lui demanda quelle étoit sa profession, & il répondit simplement qu'il n'en avoit point d'autre que celle de Philosophe. Qu'est-ce qu'un Philosophe, ajouta le Prince surpris? quel est son emploi? Le Philosophe, répondit Pythagore, est simple spectateur de tout ce qui se passe dans le monde : docile au joug de la raison, il ne se passionne, il ne s'emporte jamais; il plaint encore plus ceux qui s'égarent & se courbent sous le poids de leurs passions, qu'il ne les blâme; & il est le seul en un mot qui puisse se féliciter d'être véritablement homme.

Les Philosophes qui sont venus de-

---

(1) *Quæst. Tuscul. lit. 5.*

puis ne nous ont offert que des opinions douteuses & incertaines qu'ils avoient acquises par leur propre travail ou qu'ils tenoient de main en main sans en connoître la véritable source. Quelque mérite qu'on leur suppose, ils ne pouvoient rien décider sur les matieres qui étoient hors de leur portée, telles que la connoissance du vrai Dieu, la création du monde, la naissance du genre humain, le déluge, &c. Il n'y avoit sur tous ces points qu'une autorité divine qui pût réunir les sentiments; mais elle n'étoit donnée pleine & entiere qu'aux seuls Hébreux : c'est ce que Théodoret (1) a très bien ex-

(1) Théodoret étoit Evêque de Cyr en Syrie au cinquieme siecle, & l'un des plus savants Peres de l'Eglise. Il avoit été disciple de Saint Jean Chrysostome. La gloire de Théodoret fut quelque temps obscurcie par l'attachement qu'il eut pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit contre Saint Cyrille, mais avec lequel il se réconcilia par la suite en écrivant contre

primé en traçant le caractere des Philosophes Païens. » Ils me paroissoient » excusables, dit-il, d'avoir avancé » tant de propositions obscures, plus » excusables encore de n'avoir point » compris le vrai sens des choses spiri» tuelles & divines. Comme ils n'é» toient point éclairés par nos écri» tures, quel autre guide pouvoient» ils suivre que la Nature, en qui l'er» reur & l'impiété avoient détruit in» sensiblement les heureux traits que » Dieu y avoit imprimés : si cependant » ils en ont apperçu, ce n'étoit que par » rapport à l'ordre général & à la sym» métrie de l'univers, dont sont frappés » les yeux attentifs & qui ne se refu» sent point exprès à la lumiere «.

Comme c'est de l'Histoire de ces Philosophes Païens que je me suis pro-

---

Nestorius. Il nous reste d'excellents ouvrages de ce Docteur, & entre autres l'Histoire Monastique des fameux Anachoretes de son temps.

poſé de donner un abrégé, car je ne prétends pas parler de tous ceux qui ſe ſont érigés en Philoſophes, mais ſeulement de ceux qui méritent quelque conſidération, je commencerai par les ſept Sages de la Grece, auxquels, comme je l'ai dit, on n'avoit pas encore donné le nom de Philoſophes, mais que l'on regarde comme les précurſeurs de ceux qui ſe ſont diſtingués par leurs écrits philoſophiques. Ces ſept hommes ſont Thalès, Pittacus, Bias, Solon, Cléobule, Myſon & Chilon. On croit communément que ces Sages ont été contemporains, qu'ils ſe ſont connus & ſe ſont communiqué les uns aux autres leurs ſentimens & leurs maximes philoſophiques.

Lorſque les ſept Sages parurent dans le monde, la Grece avoit déja commencé à ſortir de la barbarie dans laquelle elle avoit été long-temps plongée. Elle en avoit l'obligation à la Poéſie, & ſur tout aux ouvra-

ges d'Homere : l'élégance de sa diction, le brillant de ses descriptions, la noblesse de son style & la simplicité de ses sentiments, avoient enchanté tous les esprits ; c'est pourquoi on avoit décoré sa Poésie du nom de Théologie. La vérité étoit encore dans le nuage, & l'on avoit besoin, pour commencer à l'éclaircir, d'hommes aussi sages que ceux que j'ai nommés.

THALÈS.

Thalès naquit à Milet, ville d'Ionie, environ six cents quarante ans avant Jésus-Christ, d'une famille très illustre, plus encore par la sagesse de ses sentiments que par l'éclat de son origine : elle avoit quitté de grands établissements qu'elle avoit dans la Phénicie, parceque sa patrie étoit opprimée par des Tyrans. Thalès voyagea dans l'Egypte pour s'instruire des connoissances que possédoient les Prêtres

Egyptiens, qui étoient alors regardés comme les plus savants de l'univers, mais qui s'appliquoient principalement aux sciences utiles & de pratique, sans entrer dans des théories curieuses & inutiles. Thalès apprit d'eux les mathématiques qu'on connoissoit peu dans la Grece: il profita de leurs leçons en génie supérieur, & il les instruisit à son tour. Ils trouverent très ingénieuse la maniere dont il se servit pour mesurer la hauteur des pyramides en comparant l'ombre qu'elles jettent à midi avec l'ombre d'un corps exactement connu & mesuré. Il fut le premier qui donna des raisons physiques des éclipses du soleil & de la lune, qu'il apprit aux hommes à regarder comme un effet naturel & périodique qui devoit arriver de temps en temps.

Thalès soutenoit que Dieu voyoit les plus secretes pensées du cœur de l'homme: il disoit que la plus difficile chose du monde étoit de se connoître

soi-même, la plus facile de conseiller autrui, la plus douce l'accomplissement de ses desirs ; que pour bien vivre il faut s'abstenir des choses que l'on reprend dans les autres ; que la félicité du corps consiste dans la santé, & celle de l'esprit dans le savoir. Selon lui, ce qu'il y a de plus ancien, c'est Dieu, car il est incréé ; de plus grand, le lieu ; de plus vîte, l'esprit ; de plus fort, la nécessité ; de plus sage, le temps.

La grande réputation que Thalès avoit acquise dans l'Ionie, lui attira un grand nombre de Disciples & d'Amis, entre lesquels fut Périclès, un des plus grands Capitaines de son siecle, qui étoit à la tête du gouvernement de la ville d'Athenes ; & la fameuse Aspasie, aussi célebre par sa beauté que par son esprit & ses connoissances philosophiques. Mais le Disciple qui a fait le plus d'honneur à Thalès, est le Philosophe Pythagore dont je parlerai ci-après. Thalès mourut âgé de près de quatre-

vingt-dix ans. Anaximandre, qui étoit son ami, recueillit sa succession & se trouva à la tête de l'Ecole de Milet. Comme Thalès avoit absorbé dans ses voyages la meilleure partie de son patrimoine, & qu'il dépensoit encore chaque jour en négligences, ses amis l'en reprirent une fois avec amertume, & il leur répondit : Le Sage est toujours assez riche, & le Riche n'est pas ordinairement & ne peut être fort sage.

PITTACUS.

Pittacus, le deuxieme d'entre les sept Sages, étoit de Mitylene, ville de l'isle de Lesbos. Il se distingua pendant tout le cours de sa vie par une conduite également soutenue. Il tua le Tyran qui opprimoit sa patrie ; & ce meurtre, jugé nécessaire par les circonstances, lui fit donner le commandement de la flotte que ceux de Mitylene envoyoient contre les Athéniens. Aussi courageux

& prudent que sage, Pittacus offrit le combat singulier à Phrynon, Général des ennemis, qui avoit souvent remporté le prix aux jeux olympiques. Pittacus le prit dans un filet qu'il avoit caché dans son bouclier & le vainquit. Ayant terminé cette guerre avantageusement pour ses citoyens, ils lui offrirent la souveraineté de leur ville. Il les gouverna pendant dix années, après lesquelles il se retira & reprit son premier état de simple citoyen. Parmi les préceptes que Pittacus proposoit à ceux qui vouloient marcher dans le chemin de la sagesse, le principal étoit de fuir toutes les grandes affaires & d'abandonner les plaisirs trop bruyants. Revenez, leur disoit-il, à la compagnie qui intéresse. Il mourut cinq cents quatre-vingt-dix-neuf ans avant Jésus-Christ.

BIAS.

Bias, troisieme Sage, étoit d'une

famille illustre dans l'Ionie, de la ville de Prienne, & vivoit environ six cents huit ans avant Jésus-Christ. Il reçut une éducation digne de sa naissance. Il perfectionna le talent naturel qu'il avoit pour la parole, & devint un grand Orateur. Aussi fit-il toute sa vie un noble usage de l'éloquence dans laquelle il excelloit, tant pour le service de ses amis & défendre l'innocence opprimée, que pour attaquer le vice heureux & trop souvent impuni (1): son nom devint par ce moyen célebre dans la Grece, & l'on disoit des Avocats judicieux, qu'ils plaidoient à la maniere de Bias. Une chose cependant pouvoit le décréditer auprès d'un certain ordre de personnes; c'est l'idée

(1) Dans les Gouvernements républicains, & sur-tout chez les Grecs & les Romains, il étoit permis à tout citoyen d'accuser & de mettre en justice ceux qui avoient commis des crimes ou des mauvaises actions, soit contre l'Etat, soit contre les particuliers.

qu'il avoit de l'amitié, ce bien si charmant, si doux, si nécessaire, mais si rare. *Regardez vos meilleurs amis comme s'ils pouvoient devenir vos ennemis les plus durs & les plus cruels.* Il est vrai que cela arrive souvent dans le commerce ordinaire de la vie : pour moi je ne voudrois jamais avoir aucun ami s'il falloit toujours être dans une pareille défiance, elle me priveroit de tout le plaisir de l'amitié. La ville de Prienne, patrie de Bias, ayant été prise par les ennemis, & quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il se retiroit de la ville sans rien emporter, il lui répondit, *je porte tout avec moi*, faisant entendre que la science & la vertu sont des biens qu'on ne sauroit nous ravir.

SOLON.

Solon, quatrieme Sage de la Grece, naquit à Athenes environ six cents quarante ans avant Jésus-Christ, d'un pere

qui s'étoit ruiné par ses dépenses folles & excessives : mais lui, plus industrieux, rétablit sa fortune par le commerce. Lorsque Solon commença à paroître sur le théâtre des affaires de la république, il trouva les esprits de ses citoyens dans la plus grande agitation ; mais par des procédés doux, sages & conduits par la justice, & par un certain art de se plier aux circonstances, il se concilia l'estime de tous les partis, & on l'éleva unanimement à la dignité d'Archonte. Alors les belles qualités de Solon parurent dans tout leur éclat, par sa sagesse à ne proposer que des loix équitables, & sa fermeté à les faire exécuter. Il abolit en même temps celles qui étoient trop rigoureuses, telles que celles de Dracon, qu'on appelloit des loix de sang, qui étoient trop séveres, les fautes les plus légeres étant punies de mort. Il fit sur-tout ses efforts pour tenir la balance égale entre la no-

blesse & le peuple, tous deux jaloux de leurs droits.

Malgré la sagesse de sa conduite, & sa modération dans le gouvernement, il éprouva tant de traverses & de contradictions qu'il se vit obligé de quitter sa patrie. Il alla en Egypte pour s'instruire de la Philosophie. Après plusieurs voyages, étant revenu à Athenes, il trouva que toute l'autorité étoit entre les mains de Pisistrates qui s'étoit érigé en tyran. Quoiqu'il fût de ses proches parents, & qu'il lui offrît sous main de l'associer à la souveraine puissance, Solon ne daigna pas seulement aller voir le Tyran; & même dans toutes les occasions qui se présentoient, il ne cessoit d'exciter les Athéniens à lui ôter la couronne; mais tous ses efforts furent inutiles. Après avoir vainement tenté de regagner Solon, Pisistrates, outré de sa persévérance, le fit enfin menacer d'en venir avec lui aux dernieres

extrémités; mais Solon répondit à ceux qui lui en parlerent ; » Le Tyran croit-» il m'épouvanter ? Je suis trop vieux » pour craindre quelque chose de si-» nistre ». Je ne doute pas qu'en prononçant ces paroles, sa bouche ne fût d'intelligence avec son cœur.

Pendant les voyages que Solon fit pour s'instruire de la Philosophie, il se trouva un jour à la Cour de Crésus, Roi de Lydie, dont les richesses ont passé en proverbe. Ce Prince, en les lui faisant voir avec un air de satisfaction, lui dit : Que pensez-vous du bonheur dont je jouis ? Solon lui répondit : Il ne faut jamais donner à personne le nom d'heureux avant sa mort. Crésus auroit été bien surpris si quelque Philosophe ou quelque Devin lui avoit prédit alors, que cette belle parole lui conserveroit un jour la vie. Il auroit eu de la peine à le croire : cependant la chose arriva ; car Crésus, par imprudence ou par témérité, ayant osé résister à la puissance

de Cyrus, ce Prince, après avoir mis en déroute l'armée de Crésus, s'être emparé de la Lydie, & avoir fait Crésus prisonnier, le condamna à être brûlé. Comme on conduisoit Crésus au supplice, il s'écria : O Solon! Solon! Cyrus ayant demandé ce que signifioient ces paroles, Crésus lui rapporta la conversation qu'il avoit eue avec Solon; & Cyrus en fut si pénétré, qu'il révoqua l'ordre qu'il avoit donné, accorda la vie à Crésus & lui rendit une partie de ses Etats. Bel effet de la Philosophie dans le cœur d'un Prince Philosophe; car je ne doute pas que Cyrus ne le fût, sur-tout ayant reçu la belle éducation qu'on donnoit chez les Perses aux enfants des Rois, dont il avoit admirablement profité, ainsi qu'on le peut voir dans l'histoire de sa vie, qui en parle comme d'un des plus grands Rois & des plus sages qui aient existé.

CLÉOBULE.

Cléobule, le cinquieme Sage de la Grece, n'est connu dans l'histoire par aucun événement remarquable. Il naquit à Linde, ville d'Asie, environ cinq cents ans avant Jésus-Christ. Il se distingua par sa bravoure & par ses talents. Il aimoit les sciences & il étoit très savant. Il regardoit comme de très grands vices, l'infidélité & l'ingratitude. Il conseilloit de faire du bien à ses amis pour se les conserver, & à ses ennemis pour se les acquérir. On a remarqué qu'il fut heureux en femmes, en enfants, en amis, & en domestiques. Il croyoit que de toutes les choses de la vie, les deux plus difficiles étoient de savoir commander & de savoir obéir : l'obéissance, d'ordinaire, se tournant en aversion, & le commandement en tyrannie. Quoiqu'il fût très attentif sur lui-même, Cléobule ne laissoit pas quelquefois de se porter

à des excès de colere qui auroient pu avoir des suites fâcheuses ; mais sa fille, qui étoit aussi spirituelle que vertueuse, le ramenoit à la raison & calmoit ses emportements. Quoi de plus agréable que de trouver dans sa propre famille un secours toujours présent contre ses passions, un secours qui corrige & instruit d'autant mieux qu'il est conduit par la sagesse & l'amitié ?

MYSON.

Nous n'avons d'autre connoissance de Myson, sinon qu'il est nommé dans l'histoire comme l'un des sept Sages de la Grece ; qu'il renonça de bonne heure aux droits de sa naissance, & aux distinctions flatteuses que son pere, qui étoit Tyran de Chenes, lui avoit procurées. Libre de tout engagement, il se retira dans des lieux solitaires où il passa la plus grande partie de sa vie dans de profondes méditations sur la Philosophie,

Philosophie, & à cultiver un médiocre terrein pour fournir à sa subsistance. Apparemment qu'il sortoit quelquefois de sa solitude pour conférer avec les personnes éclairées de son temps, & avec les Sages dont j'ai parlé, qui étoient ses contemporains, puisque l'on est tombé d'accord de lui donner le nom de Sage, & que sa réputation est venue jusqu'à nous.

CHILON.

Le septieme de ceux à qui l'on a donné le nom de Sage, est Chilon : il étoit de Lacédémone & vivoit environ cinq cents cinquante ans avant Jésus-Christ. Personne n'ignore que les Lacédémoniens exprimoient leurs sentiments en très peu de paroles, d'où est venu le proverbe du style laconique. Chilon parloit peu, & seulement lorsque la vérité avoit besoin d'être annoncée, ou d'être soutenue en public. Il parvint

dès sa jeunesse à la dignité d'Ephore (1) de Lacédémone, sans brigues & sans aucune autre recommandation que son propre mérite. C'est par la conduite prudente qu'il a tenue toute sa vie dans l'exercice de cette dignité, qu'il a mérité, outre l'amour de ses citoyens, le nom de Sage que toute la Grece lui a unanimement donné. Etant au lit de la mort, le seul lieu, peut-être, où l'on juge bien de toutes ses actions passées, Chilon se vanta de n'en avoir fait qu'une dont il pût se repentir; c'étoit d'avoir, pendant le cours de sa magistrature, sauvé la vie à un coupable, mais un coupable son meilleur ami. C'est être bien sûr de son innocence, de n'avoir qu'une pareille faute à se reprocher.

(1) Les Ephores étoient à Lacédémone un Sénat établi pour contre-balancer la puissance des Rois, & décider les affaires civiles & politiques de la république. Les Rois n'ayant d'autre autorité & d'autres fonctions que celles de commander les armées. Ils étoient soumis au jugement de ce Sénat.

PÉRIANDRE.

Tous les Historiens Grecs ont mis au rang des Sages dont je viens de parler, Périandre, Souverain de Corinthe. Les Corinthiens le regardoient comme un Tyran : c'étoit un nom que les Grecs donnoient ordinairement à ceux qui, dans les républiques, s'emparoient de l'autorité. C'est sans doute le caractere de Périandre, mêlé de bonnes & de mauvaises qualités, & l'accueil qu'il faisoit aux Sages de son temps, qui lui ont mérité ce nom. L'histoire de ce Sage a quelque chose de si singulier, que je crois qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici un extrait. Il traitoit ses sujets avec beaucoup de dureté, & méritoit bien le nom de Tyran. Un jour il fit vœu que s'il remportoit le prix aux jeux olympiques, il feroit ériger une statue d'or à Jupiter (1). Ayant été déclaré victorieux,

(1) Il ne faut pas croire que les Princes allassent

mais n'ayant point d'argent pour accomplir son vœu, il fit ôter à toutes les Dames de Corinthe les ornements dont elles s'étoient parées pour assister à une fête qu'il leur donna, & se procura par ce moyen de quoi satisfaire à sa promesse. Périandre avoit épousé Mélisse, fille de Proclée, Prince d'Epidaure, femme de beaucoup de mérite, que Périandre aima toujours éperdument. Il en avoit eu trois enfants, dont deux garçons, nommés Cypselle & Lycophron, & une fille. Mais quelques femmes de sa cour lui ayant inspiré de l'ombrage sur la conduite de Mélisse qui étoit enceinte, il en conçut une furieuse jalousie. L'ayant rencontrée sur un escalier qu'elle montoit,

---

en personne disputer des prix aux jeux olympiques. Ils y envoyoient en leurs noms des hommes experts dans les exercices qu'on y faisoit; & s'ils remportoient des prix, l'honneur en étoit attribué à ceux qui les avoient envoyés.

il lui donna un si violent coup de pied, qu'il la jetta du haut en bas & tua la mere & l'enfant qu'elle portoit. Lorsque Proclée eut appris la mort de sa fille, & ce qui l'avoit occasionnée, il fit venir chez lui ses deux petits-fils. Il les garda assez long-temps, tant pour se consoler que pour leur procurer de l'éducation; & lorsqu'il les renvoya à leur pere, il leur dit d'un certain ton en les embrassant : *Mes enfants, vous connoissez le meurtrier de votre mere.* Cypselle qui étoit l'aîné, mais d'un génie médiocre, ne fit pas beaucoup d'attention à ces paroles; mais Lycophron en fut touché si vivement, que, lorsqu'il fut de retour à Corinthe, il ne voulut jamais parler à son pere ni répondre à ce qu'il lui demandoit. Périandre, indigné de la rancune de son fils, le chassa de son palais. Lycophron trouva quelques amis qui eurent compassion de son sort : ils le reçurent chez eux au hasard de déplaire à son pere.

Périandre fit publier quelque temps après, que quiconque recevroit son fils, ou lui parleroit seulement, seroit puni de mort. La crainte épouvanta tous les Corinthiens, & personne n'osa plus avoir de relation avec Lycophron. Il passoit les nuits à découvert sous les portiques des temples ou des maisons : tout le monde le fuyoit sans presque oser lui donner quelque nourriture. Quatre jours après la défense, Périandre, qui le rencontra presque mourant de faim & de misere, fut touché de compassion, & lui dit : » Lycophron, quel sort » est le plus souhaitable, ou de mener » une vie malheureuse comme tu fais, ou » de disposer de ma puissance & des tré- » sors que je possede ? Tu es mon fils, & » maître de la puissante ville de Corin- » the. S'il m'est arrivé des malheurs, » j'en ai des ressentimens d'autant plus » douloureux que j'en suis moi-même » la cause : pour toi, tu t'es attiré ces » disgraces, en irritant celui que tu

» devrois respecter : mais je veux bien » te pardonner, & je te permets de re- » venir dans mon palais «. Lycophron, insensible aux discours de son pere, lui répondit froidement : *Vous méritez vous même la mort dont vous avez menacé les autres, puisque vous me parlez.* Lorsque Périandre vit qu'il ne pouvoit vaincre la dureté de son fils, il prit le parti de l'éloigner de sa cour : il le relégua à Corcyre, ville de sa dépendance. Quelque temps après, Périandre, qui commençoit à devenir vieux, envoya à Corcyre chercher Lycophron pour se démettre en sa faveur de la royauté, au préjudice de son aîné qui étoit peu propre à la conduite d'un Etat. Lycophron ne daigna pas répondre un seul mot à celui que Périandre lui avoit envoyé. Comme il aimoit tendrement ce fils, il lui renvoya jusqu'à trois messagers. Le dernier lui dit, de la part de Périandre, qu'il pouvoit, quand il voudroit, venir se mettre en possession du

royaume de Corinthe ; & que pour lui, il étoit résolu d'aller finir ses jours à Corcyre. Les Corcyréens en étant avertis, ils tuerent Lycophron, dans la crainte que Périandre, que tous ses sujets déteſtoient, ne vînt demeurer chez eux. Périandre fit tous ses efforts pour venger sur les Corcyréens la mort de son fils ; & n'en ayant pu venir à bout, il en conçut un si violent chagrin, qu'il résolut de ne pas vivre davantage : mais comme il ne vouloit pas que personne connût le lieu de sa sépulture, dans la crainte où il étoit que les Corinthiens n'outrageassent son corps après sa mort, il se servit d'une cruelle & singuliere invention pour sortir de la vie. Il prit deux hommes robustes & bien armés, qu'il posta dans un chemin détourné : il leur ordonna de s'y promener, de tuer le premier homme qui se présenteroit à eux, & de l'enterrer sur-le-champ : ensuite il envoya dans ce même chemin un troi-

sieme homme qui fut tué & enterré par les deux premiers : après cela, il en envoya quatre autres auxquels il ordonna de tuer les deux premiers & de les enterrer : lorsque cela fut fait, il en envoya un plus grand nombre qui assassinerent les quatre derniers ; & enfin Périandre se rendit, avec des habits communs & la tête couverte, au même lieu, où il fut tué & enterré par la derniere troupe, en sorte que personne ne sut ce qu'il étoit devenu. Cependant les Corinthiens voyant qu'il ne paroissoit plus, lui éleverent un mausolée sur lequel ils graverent une inscription pour honorer sa mémoire.

Lorsque les Historiens ont mis Périandre au rang des Sages dont j'ai parlé, ils y ont été sans doute engagés par l'accueil gracieux qu'il avoit coutume de faire à ceux qui faisoient alors profession de sagesse : il les invitoit même souvent à venir à sa cour pour en conférer avec eux : il les recevoit agréa-

blement, & il avoit pour eux tous les égards qu'ils méritoient. S'il eut des défauts, il eut aussi des vertus. Il se repentit ouvertement toute sa vie de l'emportement qui avoit été cause de la mort de sa femme; & c'est de sa part un grand acte de modération de n'avoir pas puni son fils qui la lui avoit reprochée si durement. Il engagea un jour les sept Sages, qui vivoient de son temps, à se rendre ensemble à sa cour où il les traita magnifiquement pendant plusieurs jours, en s'entretenant avec eux des plus solides maximes de la sagesse & de la vertu. Cette assemblée fut appellée le banquet des sept Sages: c'est de ce banquet dont Plutarque, cet Historien Philosophe, nous a donné une si belle description qui passe pour le plus beau, le plus sage & le plus savant de ses Traités philosophiques. Je croirois volontiers que c'est une espece de roman moral dans lequel il a voulu insérer les plus belles

maximes de l'ancienne philosophie : c'est un ouvrage très agréable & très instructif qui mérite d'être étudié par les personnes qui desirent s'instruire de la véritable philosophie ; mais il faut, pour l'entendre, connoître les mœurs & les usages des hommes de ce temps-là.

Telle est en abrégé l'histoire des sept Sages de la Grece que l'on a tant vantés ; mais leur morale étoit encore bien imparfaite : elle ne contenoit que des maximes détachées, sans ordre & peu étendues, de la science des mœurs dont ils n'avoient pas de systême complet. Quoiqu'ils ne nous aient laissé aucuns écrits, il faut convenir cependant qu'ils étoient très savants, qu'ils avoient acquis beaucoup de connoissances par la communication qu'ils eurent avec les Egyptiens & les autres Savants du monde, & que c'est à eux que les Grecs ont l'obligation d'être sortis de l'ignorance où ils étoient.

Il est vrai que les Philosophes qui les

ont suivis de près & qui leur donnoient pour ainsi dire la main, profitant, par la supériorité de leur génie, des instructions que ces Sages avoient répandues, ont porté la science de la philosophie au plus haut degré de perfection auquel elle pouvoit atteindre.

Le premier auquel ils en ont l'obligation est sans difficulté Pythagore, & je crois qu'on peut le regarder comme celui qui a mis le premier les Grecs dans la véritable route de la philosophie.

PYTHAGORE.

Il passe pour constant, quoique tous les Historiens n'en soient pas absolument d'accord, que Pythagore avoit pris naissance dans l'isle de Samos, environ cinq cents quarante ans avant Jésus-Christ. Ses pére & mere ayant négligé son éducation pendant sa jeunesse, un de ses oncles, qui aimoit les sciences, fut touché de ses réparties

spirituelles, & l'envoya à Thalès, & à Phérécide son disciple, qui florissoient alors dans l'Asie Mineure. Il profita avec tant de rapidité des instructions de Thalès, que celui-ci, surpris des talents extraordinaires de son éleve, lui conseilla d'aller en Egypte, & de s'attacher principalement aux Prêtres de Memphis, qui passoient alors pour les hommes les plus sages. Après s'être instruit de leurs sciences, il voyagea dans la Grece, en Phénicie, dans la Chaldée, & dans plusieurs autres pays où il conversa avec les Savants les plus distingués. Lorsqu'il eut acquis les connoissances qu'il crut lui être les plus nécessaires, il revint dans sa patrie; mais la trouvant réduite sous l'autorité de Policrate, tyran de Samos, il s'en exila volontairement. Il parcourut le Péloponnese, & fit part à toutes les villes de la Grece des sciences qu'il avoit apprises dans ses voyages. Sa modestie, son désintéressement, un air recueilli &

circonspect lui acquirent l'estime & l'amitié de tout le monde. Ensuite il se retira dans cette partie de l'Italie que l'on nommoit la grande Grece, d'où sa secte prit le nom d'Italique. Il fit sa demeure ordinaire alternativement à Crotone, à Métaponte, à Tarente, & dans les villes voisines. Il s'y rendit très illustre par sa science & par sa vertu, & y travailla utilement à instruire les peuples & réformer les mœurs. Son éloquence étoit si persuasive qu'il engagea par ses discours les habitants de Crotone, ville considérable plongée dans le luxe & la débauche, à vivre suivant les regles de la vertu. L'un de ses principaux soins fut de corriger les abus qui se commettoient dans les mariages. Il vouloit que non seulement les maris renonçassent au concubinage, mais aussi qu'ils observassent les loix de la pudeur & de la chasteté envers leurs épouses. Son affection pour le bien public lui fit porter ses instructions jusques dans les

palais des grands, où il eut le bonheur & la gloire de réussir auprès de beaucoup d'entre eux. Il mit la police dans presque toutes les villes d'Italie, pacifia les guerres & les séditions intestines, & eut beaucoup de part au gouvernement de Crotone, de Métaponte, de Tarente, & des autres grandes villes, dont les Magistrats suivoient souvent ses conseils. Il disoit qu'il ne falloit faire la guerre qu'à cinq ennemis, *aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, & à la discorde des familles. Tels sont les ennemis*, s'écrioit-il, *qu'il faut combattre de toutes ses forces, même avec le fer & le feu.* Il est constant que Pythagore procura de très grands biens par ses maximes & ses instructions politiques, & qu'il eut la gloire de former des disciples qui devinrent d'excellents Législateurs. De plus, Pythagore étoit très habile en astronomie, en géométrie, en arithmétique, & en

toutes les autres sciences qui tiennent aux mathématiques. Il s'étoit privé de l'usage de la chair des animaux ; & l'avoit défendu à ses disciples. Cette défense étoit une suite de son systême sur la métempsycose, doctrine qu'il avoit apprise des Egyptiens. Je ne puis croire ce que l'on a débité, qu'il disoit se ressouvenir dans quels corps il avoit été avant d'être Pythagore ; qu'il avoit été d'abord Cétalde, fils putatif de Mercure, puis Euphorbe, blessé par Ménélas au siege de Troye, & plusieurs autres. Il est étonnant que cet homme si savant ait pu croire un systême aussi chimérique que celui de la métempsycose, sur-tout ayant une idée aussi noble qu'il l'avoit de la Divinité.

Si nous croyons ce qu'en ont rapporté ses disciples, il enseignoit qu'il » n'y a qu'un Dieu auteur de toutes cho» ses ; que Dieu est un entendement, » un esprit infini, & que de son action » sont sortis les éléments, les figures,

» les nombres, le monde visible, &
» tout ce qu'il renferme; que Dieu est
» une nature impassible, qui ne tombe
» point sous les sens, qui ne peut être
» représentée par aucune image, & qui
» ne peut être apperçue que par l'en-
» tendement ».

Sa morale n'étoit pas moins admirable : il vouloit que le but de toutes nos actions & de toutes nos études fût de nous rendre semblables à Dieu; que la connoissance de la vérité étoit l'unique moyen de parvenir à cette ressemblance; & que pour connoître la vérité il falloit la chercher avec une ame purifiée de toutes les passions. Les plus beaux présents, disoit-il, que le ciel ait faits à l'humanité, sont de dire la vérité, & de rendre de bons offices aux hommes; car ces deux choses sont les œuvres de Dieu.

Thalès & Pythagore furent, à proprement parler, les deux premiers fondateurs de la philosophie ancienne, l'un

dans la Grece, & l'autre dans l'Italie. Il parut dans l'école de Pythagore quelque chose de plus réglé & de mieux établi que dans celle de Thalès. Comme on faisoit mystere de tout dans la doctrine de Pythagore, la soumission en étoit le principal caractere. Ce silence religieux qu'il faisoit observer avec tant de rigueur à ses disciples étoit encore un art pour se faire écouter avec plus de respect. La vie de ce Philosophe est encore aujourd'hui un grand sujet de controverse, aussi-bien que sa doctrine. A la vérité ce fut un homme d'une grande capacité, d'une grande pénétration, & d'une application infatigable. Sa méthode ordinaire pour enseigner étoit la géométrie & les nombres; & toute cette science des nombres qui lui étoit si familiere, est encore aujourd'hui une espece de mystere dont on ne connoît pas bien le secret. Sa morale n'a rien de réglé, ce sont de belles maximes sans principes. Après

tout, Pythagore eut un ſi extraordinaire génie pour la philoſophie, que les autres Philoſophes ſe ſont fait un honneur de s'attacher à ſes ſentiments. Socrate & Platon n'ont preſque rien de beau qui ne ſoit de lui ; on trouve même, quand on y regarde de près, que dans toutes les autres ſectes il regne quelque choſe de l'eſprit de Pythagore. L'idée qu'on avoit dans tout les pays du monde de ſa vertu & de ſa ſcience étoit ſi grande, que ſes diſciples & ſes ſectateurs ont cru l'augmenter encore en débitant ſur ſon compte un grand nombre de prodiges imaginaires. On a été juſqu'à dire qu'il parut un jour aux jeux olympiques avec une cuiſſe d'or, & qu'il étoit expert en l'art magique. Ses diſciples regardoient comme un crime de mettre en doute la vérité de ſes opinions ; & quand on leur en demandoit les raiſons, ils donnoient pour toutes réponſes, *Il l'a dit*, vou-

lant faire entendre qu'il falloit croire Pythagore sur sa parole.

Pythagore, ainsi que je l'ai remarqué, après avoir fini ses courses pénibles & savantes, se retira dans la grande Grece, où il fixa son séjour le plus ordinaire. On observe qu'il désapprouvoit tous les sacrifices pompeux & ensanglantés par le meurtre des animaux. Il répétoit souvent ce que Démosthene a depuis exprimé en si beaux termes dans son Discours contre Aristogiton, » Que les Dieux ne demandent point » d'autres temples que notre cœur, » ni d'autres sacrifices que la modestie, » l'équité, l'amour des hommes, & » l'observance des loix «.

Après la mort de Pythagore, on enseigna publiquement sa doctrine dans toutes les villes de la grande Grece; & il sortoit de ces écoles, non seulement des Philosophes d'une vie retirée & studieuse, mais encore des Législateurs, des Guerriers, des Citoyens,

qui se dévouoient à toutes sortes de travaux pour le bien & l'utilité publique. Il est vrai que Pythagore veilloit avec un soin extrême au choix de ses disciples. Il n'en recevoit aucun à moins qu'il n'eût une physionomie agréable & modeste, & des dehors qui répondissent en quelque maniere de la beauté de l'ame. Il disoit d'un ton ironique à ce sujet, & pour se moquer des Divinités qu'on adoroit, que toutes sortes de matieres n'étoient pas propres à faire un Apollon ou un Mercure. A son exemple on fut toujours très sévere dans les écoles Pythagoriciennes. Les éleves y passoient par des rigoureuses épreuves qui se nommoient les différentes purgations de l'ame. La plus rude de ces épreuves étoit un silence austere qu'il falloit observer plusieurs années de suite; mais il y en avoit qui le rompoient plutôt ou plus tard, selon leur sagesse & la maturité de leur esprit.

Outre les diverses écoles que fré-

quentoit la jeunesse avide de s'instruire, les Pythagoriciens avoient encore des maisons de retraite où ceux qui étoient parvenus à un certain âge pouvoient se retirer & jouir en commun des agréments d'une société unie par des besoins réciproques & entretenue par une estime fondée sur la vertu. Ces maisons de retraite offroient un plan de vie simple & tracé par la nature elle-même. On n'y voyoit rien de commandé avec hauteur, ni d'exécuté avec contrainte, rien d'impérieux dans l'autorité, ni de bas dans l'obéissance. C'étoient des amis qui vivoient ensemble; & qui se prévenoient les uns les autres, en adoucissant les devoirs & en facilitant les moyens de les remplir. Quoique cette vie fût très agréable, que tout le nécessaire auquel chacun contribuoit s'y trouvât porté jusqu'au commode, celui qui s'en lassoit, ou par caprice, ou par affoiblissement de goût, pouvoit se retirer.

Le nombre des Pythagoriciens s'étant beaucoup augmenté après la mort de leur instituteur, ils se partagerent en plusieurs branches, qui inventerent des systêmes particuliers; mais ils s'accorderent tous en trois points principaux de la doctrine de leur maître.

Ils croyoient 1°. que la matiere a toujours existé, & que jamais elle ne s'anéantira; 2°. que le soleil est fixe & immobile au centre de l'univers, & que la terre tourne autour de lui, comme la lune tourne autour de la terre; 3°. que toutes les planetes sont des mondes peuplés d'habitants. Dieu n'ayant pas jugé à propos de nous découvrir les secrets de sa providence, je regarderai ces opinions comme des systêmes qui ne sont pas physiquement prouvés; quand je dis physiquement, j'entends avec la certitude la plus évidente. Je dirai seulement, sans vouloir faire le Philosophe, & prenant la Genese pour regle de ma croyance, que

je pense que c'est le soleil qui tourne autour de la terre. Il y a même aujourd'hui des Philosophes qui sont du même sentiment. Suivant la Genese, Dieu créa la terre avant le soleil. La terre avoit acquis sa perfection lorsque Dieu lui avoit ordonné de produire tous les fruits & toutes les plantes, & qu'il l'avoit environnée des mers; il l'avoit mise au centre de l'univers: tout cela étoit accompli le troisieme jour. Ce ne fut que le quatrieme jour qu'il créa deux grands luminaires, qui sont le soleil & la lune, pour séparer le jour d'avec la nuit, & éclairer l'univers; d'où je conclus que le soleil ayant été créé après la terre & pour l'éclairer, il tourne autour d'elle. Je pourrois peut-être même avancer, sans craindre de faire une hérésie, que je crois que la terre étant un être plus parfait que le soleil, c'est lui qui doit tourner autour d'elle. Au surplus, ce que j'avance n'est qu'une opinion qui a subsisté dans le monde

depuis

depuis sa création, & ce n'est que long-temps après qu'on a avancé le contraire.

La philosophie avoit fait de grands progrès dans la Grece & dans l'Italie par les lumieres que Thalès & Pythagore y avoient répandues; mais elle n'avoit pas encore acquis la perfection que lui donnerent depuis Socrate, Platon, Aristote, & d'autres Philosophes qui les suivirent. Les principes de sagesse que les deux premiers avoient enseignés, étoient de belles maximes fondées sur la vérité, la raison, la justice & la prudence. Elles n'avoient pas été écrites ni rédigées en corps de philosophie; ou si elles l'avoient été, leurs écrits n'avoient pas encore paru: ce que l'on en savoit avoit été transmis par ceux qui les avoient entendus & ceux qui les avoient recueillis, & nous pouvons présumer que Socrate, Platon, & Aristote, qui suivirent de si près Thalès & Pythagore, établirent leur philosophie sur ce qu'ils avoient

appris des disciples de ces deux Philosophes.

SOCRATE.

Socrate a été l'un des plus sages Philosophes qui aient paru dans le monde. Il étoit Athénien de la tribu Alopécide, & fils de Sophronisque, Sculpteur. Il naquit quatre cents soixante-neuf ans avant J. C. De tous les Philosophes qui ont eu de la réputation, Socrate est le seul qui ait été à la guerre. Il fit deux campagnes; & dans toutes les deux, quoique malheureuses pour son parti, il paya de sa personne, & se montra homme de courage. Dans l'une il sauva la vie à Xénophon, qui blessé, étant tombé de cheval, auroit été tué, si Socrate, le chargeant sur ses épaules, ne l'eût tiré de la mêlée. Dans l'autre les Athéniens ayant été entiérement défaits & mis en fuite, Socrate fut le dernier à faire la retraite,

& montra si bonne contenance, que ceux qui poursuivoient les fuyards, le voyant prêt à tous moments à leur faire tête, n'eurent pas la hardiesse de l'attaquer. C'est le témoignage que lui rendent Strabon & Athénée, Historiens du temps. Socrate auroit pu par ses talents & par ses vertus s'élever aux premieres charges de la république d'Athenes ; mais il renonça volontairement aux dignités & aux honneurs pour s'appliquer uniquement à la philosophie, & sur-tout à la morale qu'il cultiva avec le plus grand soin, & qu'il porta à un degré de perfection auquel ceux qui le suivirent n'atteignirent jamais. Les Philosophes qui l'avoient précédé étudioient la nature. Socrate s'étudioit lui-même par les soins qu'il prenoit de cultiver encore davantage son ame & sa raison, & de former ses mœurs plus que son esprit. Il avoit une disposition admirable à la

vertu ; car avec une profonde capacité, il avoit une modeſtie & une ſimplicité qui le rendoient aimable à tout le monde. Enfin la doctrine de Socrate fut une perpétuelle leçon de la vertu dont la plupart des autres Philoſophes ne parloient que par oſtentation ou par politique. Une de ſes plus belles maximes étoit de dire que l'on doit faire des actions vertueuſes, ſans rechercher l'approbation des hommes, & ſans eſpoir d'autre récompenſe que celle qu'on doit attendre de la Divinité. La maniere de philoſopher de Socrate étoit, qu'il vouloit qu'on abandonnât toutes les opinions & les préjugés qu'on avoit pris de l'éducation, & qu'on cherchât avant toutes choſes à ſe connoître ſoi-même. Toute la vie, diſoit-il, ſe conſume dans des occupations frivoles & inutiles ; elle ſe diſſipe ſans qu'on s'en apperçoive ; elle nous manque avant que nous ayons

pensé à en jouir. C'est peut être ce qui fit dire à Cicéron (1) » que sous Tha-
» lès & Pythagore la philosophie étoit
» errante & vagabonde ; qu'elle se
» plaisoit parmi les planetes & les étoi-
» les fixes ; qu'elle cherchoit à connoî-
» tre la grandeur du ciel & sa distance
» de la terre ; mais que Socrate, plus
» heureux & plus simple dans ses vues,
» la fit en quelque maniere descendre
» du ciel, l'introduisit dans les villes,
» l'obligea de se familiariser avec les
» hommes, la rendit maîtresse de
» leurs sentiments & de leurs cœurs
» en leur inspirant l'amour de la
» vertu ». Malgré les préjugés que l'école de Pythagore, qui s'étoit attachée avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la physique, auroit dû inspirer à Socrate, il n'en faisoit pour cela pas plus d'estime de cette science. Il plaignoit même ceux qui consacroient

(1) *Tuscul. Quæst. lib. 5.*

toute leur vie à cette étude, & qui s'efforçoient, avec des soins pénibles, à connoître ce qu'ils ne peuvent jamais espérer de savoir avec une entiere certitude. » De là, concluoit Socrate, » tant de querelles, tant de disputes, » qui, loin de nous rendre plus ver- » tueux, nous font perdre jusqu'au » goût de la vérité. Quoi de plus triste, » par exemple, disoit-il, que de voir » les hommes se partager si bizarre- » ment sur l'idée d'un Dieu? Les uns » ne veulent point en admettre; les » autres adorent du bois, des pierres, » & les choses les plus viles. Il y en a qui » déifient les principales parties de l'u- » nivers, telles que le soleil & les astres, » & qui veulent qu'il y ait une semence » de Divinité répandue par-tout. Quant » à ce qui regarde la connoissance de » la nature, & la formation de l'uni- » vers, combien ne trouve-t-on pas de » systêmes contradictoires, & d'opi- » nions qui s'entre-choquent! com-

» bien d'erreurs érigées en vérités im-
» portantes ! combien de bagatelles
» reçues avec respect ! Une secte en-
» tiere soutient hautement ce que l'au-
» tre nie sans aucune réserve, & il n'y
» point de titres offensants que ces deux
» sectes, animées d'une jalousie secrete,
» ne se donnent réciproquement ».
Tout cela rendoit Socrate encore plus attentif & plus circonspect. Jamais il ne prit ce ton décisif, qui est une marque d'ignorance. Dans les occasions où il n'étoit pas sûr de lui-même, il ménageoit ses expressions avec tant d'adresse qu'on ne pouvoit pénétrer le fond de son cœur. Il ne soutenoit ni le pour ni le contre; il n'approuvoit ni ne condamnoit, persuadé qu'on ne doit faire connoître sa pensée que lorsque les hommes sont assez raisonnables pour en profiter, ou assez indulgents pour ne nous point haïr lorsque nous envisageons les choses autrement qu'eux.

Quoique Socrate fût extrêmement modéré, & qu'il poussât même la modération jusqu'à tomber d'accord que chacun doit suivre la religion du pays où il est né (ce qui étoit aussi le sentiment de tous les prétendus Sages du Paganisme.), il trouva des ennemis qui l'accuserent d'impiété. Aristophane, Poëte satyrique, commença à décrier Socrate dans la Comédie intitulée *les Nuées*. Socrate, qui alloit rarement aux spectacles, parceque la pudeur & l'honnêteté en étoient bannies, eut assez de courage pour aller voir la comédie d'Aristophane, & pour rire le premier des satyres qu'on répandoit contre lui. Pendant ce temps-là, on ne cessoit de le décréditer par des bruits sourds qui nuisent souvent plus que des actions d'éclat. Enfin trois accusateurs s'éleverent du milieu du peuple & dénoncerent Socrate à l'Aréopage. Quoique cette accusation fût accompagnée de circonstances humiliantes, elle ne

l'effraya point, & ne lui fit rien perdre de sa tranquillité ordinaire. Quand ses amis le presserent de penser à sa défense, » Qu'ai-je fait autre chose, leur » répondit-il, que de me défendre » toute ma vie ? Je l'ai passée à étudier » ce qui est juste & ce qui ne l'est pas. » Je me suis fait une loi d'être utile » à ma patrie, & de la servir de tous » mes talents. Que pouvois-je faire de » mieux pour ma justification « ? Ainsi parloient les premiers Chrétiens. Ils ne cessoient de répéter d'une voix ferme à leurs persécuteurs : Sommes-nous ou meurtriers, ou parjures, ou incendiaires ? Ne payons-nous pas le tribut à César ? Etes-vous en droit de punir des hommes qui vivent comme les autres, quoiqu'ils pensent différemment ?

Cependant le procès de Socrate s'instruisoit dans les formes, il fut obligé de comparoître devant ses Juges. » Là, » observe Cicéron (1), ce généreux

---

(1) *Tuscul. Quæst. lib.* 1.

» vieillard ne se démentit point : il n'eut
» recours ni aux larmes ni aux prieres ;
» il ne demanda point sa grace : il té-
» moigna toujours une constance hé-
» roïque, constance qui ne partoit
» point d'un orgueil secret, mais de la
» fermeté de son esprit & de la con-
» fiance qu'il avoit en la régularité de
» ses mœurs «. Quoi qu'il pût dire cependant pour prouver son innocence ; quoiqu'il rappellât toute la suite de sa vie passée au milieu d'Athénes, les Juges gagnés ou prévenus le condamnerent à la mort. Il écouta son jugement sans pâlir, ni reprocher à ses ennemis leur cruauté. Cependant ils la pousserent jusqu'à prolonger cet instant fatal pendant trente jours. Il les passa jusqu'au dernier moment avec ses amis, qui eurent la liberté de le voir dans la prison, à discourir avec eux sur l'immortalité de l'ame. Comme il étoit persuadé de la vérité de cette opinion, il s'en entretenoit avec tout le sang

froid & l'intrépidité qu'inspirent à un homme vertueux son innocence & ses belles actions, dont il espere la récompense dans une éternité heureuse. On trouve dans le *Phédon* de Platon, une relation circonstanciée de la mort de Socrate, qu'on ne peut lire sans attendrissement, comme il arrivoit à Cicéron, qui nous dit qu'il ne pouvoit s'empêcher de verser des larmes en lisant l'ouvrage de Platon (1).

Les Athéniens ne furent pas longtemps à se repentir de cet inique jugement : les personnes raisonnables leur en firent tant de reproches, que voulant abolir pour jamais un jugement qui les déshonoroit, ils le révoquerent & décernerent à Socrate une statue qui fut placée dans un de leurs temples. Le crime de Socrate, dit Plutarque, ne

(1) *Quid dicam de Socrate? cujus morti illacrymari soleo Platonem legens.* Cic. de Nat. Deor. lib. 3.

fut qu'un effet de ſa piété. Il ne devint ſuſpect d'irréligion que parcequ'il voulut rendre la philoſophie de Pythagore plus pure en retranchant les fables & les ſuperſtitions qui s'y étoient gliſſées, & qui la rendoient ridicule à ſes diſciples, pour ne lui laiſſer que ce qu'il y a de raiſonnable.

Socrate étant fils de Sculpteur, il s'étoit occupé de cet art pendant une partie de ſa vie. Comme il mépriſoit le genre de vie des Athéniens, qui n'étoient continuellement occupés que de ſpectacles, de jeux, de fêtes, de diſcours éloquents, de nouvelles, de frivolités; il vouloit que chaque citoyen eût une occupation honnête, & qu'on cultivât les arts utiles à la ſociété. Socrate étoit lui même un aſſez bon Sculpteur. Pauſanias, Auteur Grec, dont nous avons une deſcription des antiquités de la Grece, nous apprend qu'on voyoit à l'entrée de la citadelle d'Athenes, un grouppe de marbre fait par

Socrate, représentant les trois Graces. Cet ouvrage étoit remarquable en ce qu'elles étoient habillées, les Peintres & les Sculpteurs les ayant jusqu'alors représenté nues.

Les Philosophes ont beaucoup raisonné sur le génie ou démon familier par lequel on a prétendu que Socrate étoit conduit dans toutes les actions de sa vie. Platon croyoit que c'étoit une espece de génie invisible qui le guidoit; Tertullien & Lactance, que c'étoit un véritable démon; Maxime de Tyr, que c'étoit un instinct secret de sa conscience qui le portoit au bien & l'éloignoit du mal. Pomponace estimé que ce n'étoit que l'astre qui avoit présidé à sa naissance; & Montagne veut que ce fût un mouvement imprévu de sa volonté, & une espece d'inspiration qui servoit de prévoyance à ce Philosophe dans les surprises, d'avertissement dans les doutes, & de guide dans les dangers. Mais sans y chercher tant de façons, il y a apparence que ce gé-

nie prétendu de Socrate, qui lui servoit de conducteur dans ses actions, n'étoit autre chose que la prudence qu'il avoit acquise par l'expérience, & par les réflexions qu'il faisoit sur les événements, en quoi il se trompoit peu; de sorte qu'on a cru de lui ce qu'Homere a voulu faire croire des grands hommes dont il parle dans ses Poëmes, auxquels il donne des divinités pour guides dans les périls où leur vertu les exposoit (1). Ce démon de Socrate ne pouvoit donc être qu'une raison éclairée par une sagesse supérieure & constante, qu'un art de prévoir l'avenir par de justes réflexions sur le passé & sur le présent. Il y a dans les affaires du monde un certain fil qui les enchaîne les unes aux autres; & quand on peut le saisir adroitement, on n'est point éloigné de percer dans l'avenir. Brantome, parlant d'un Officier général qu'on soupçonnoit ainsi d'avoir un démon officieux,

(1) Telle étoit la Déesse Minerve lorsqu'elle conduisoit Télémaque sous la figure de Mentor.

avoue » que son gentil esprit, & un
» grand entendement, son savoir, sa
» vigilance, sa promptitude, sa sa-
» gesse, son bon cœur, ont été son seul
» vrai démon & esprit familier, &
» qu'il n'en eut jamais d'autre. J'en ai
» oui dire de même, ajoute Bran-
» tome, de Monsieur l'Amiral, & de
» plusieurs autres grands Capitaines
» qui ont fait des choses par-dessus
» l'ordinaire de l'humanité «. On a
dit de nos jours du fameux Maréchal
de Luxembourg, l'un des plus grands
Généraux que la France ait portés, qu'il
avoit eu aussi un démon familier qui le
conduisoit dans ses actions : mais ce
démon n'étoit autre chose qu'un génie
supérieur, une sagesse, une prudence,
une expérience consommée dans l'art
militaire, qui ont dirigé toutes les bel-
les & grandes actions qu'il a faites ; à
quoi il joignoit l'amour & la confiance
qu'il avoit méritée de la part des Offi-
ciers & des Soldats, par sa bienfai-

sance, son affabilité & son désintéressement, & par les autres vertus militaires & civiles qui le rendoient si cher à la France, & si estimable dans la société. Il seroit à souhaiter que tous ceux qui exercent de grands emplois eussent à leur disposition de pareils démons pour les conduire.

Socrate eut un grand nombre de disciples qui étoient tous devenus ses confidents & ses amis, & qui pourvurent généreusement à ses besoins; car comme il étoit très désintéressé, il ne pensa jamais à acquérir des richesses. Sa succession philosophique fut pour ainsi dire partagée entre ses disciples; mais comme il n'écrivit jamais rien, se contentant de les instruire de vive voix, chacun s'en appropria ce qu'il avoit entendu, suivant ce qui convenoit le mieux à son génie & à sa façon de penser. La mort de Socrate ayant effarouché tous ses disciples, ils se réfugierent dans les différentes villes de la Grece.

PHÉDON.

Le premier d'entre eux, nommé Phédon, & celui qui avoit le plus d'obligation à Socrate, se retira dans le lieu de sa naissance où il fonda la secte d'Elide, du nom de sa patrie. L'occasion qui le mit sous la discipline de Socrate, mérite d'être rapportée. Jeune encore & faisant les délices de sa famille, Phédon fut dérobé par des Corsaires & vendu à un Marchand d'Esclaves qui le conduisit à Athenes. Un jour qu'il étoit assis sur le seuil de la porte de son maître, rêvant à son malheureux sort, Socrate le regarda avec attention; & appercevant dans sa physionomie quelque chose d'intéressant & de spirituel, il communiqua ses sentiments à ceux de ses disciples qui l'accompagnoient. Comme il les avoit préparés, par ses instructions, à faire des actions nobles & vertueuses, Cébès, l'un d'eux, se détacha & alla sur-le-

champ racheter le jeune esclave & lui donna la liberté. Rendu à son premier état, Phédon s'attacha d'abord à Socrate par reconnoissance, & quand il l'eut observé de plus près, il s'y attacha par goût. Aussi rien ne fut-il assez puissant & assez fort pour l'en séparer. Il assista son maître & son libérateur dans sa prison, & il eut la douleur de le voir expirer entre ses bras. Phédon, après la mort de Socrate, se retira à Elide où il ouvrit une école de philosophie qu'il gouverna quelque temps, & dont il laissa ensuite le soin à Plistane qui étoit le confident de toutes ses méditations philosophiques. Plistane eut pour successeur Ménédeme qui transporta l'école d'Elide à Erétrie, dans l'isle d'Eubée, où elle n'eut jamais un grand éclat; & elle s'éteignit insensiblement par la vie douce & voluptueuse de ses habitants, qui n'avoient aucune émulation pour la vertu, ni aucun amour de la gloire.

EUCLIDE.

Euclide, aussi disciple de Socrate, étoit natif de Mégare. Ses parents, riches & accrédités, n'avoient rien épargné pour son éducation. Il fit ses premieres études de philosophie sous Parmenide; mais bientôt la grande réputation de Socrate l'engagea de venir à Athenes pour écouter ce grand Philosophe. Pendant qu'il s'y occupoit avec ardeur, les Athéniens se brouillerent avec ceux de Mégare, auxquels ils défendirent sous peine de la vie l'entrée de toutes les villes de l'Attique. Le jeune Euclide fut obligé de se retirer; mais l'ardeur qu'il avoit de s'instruire, lui fit prendre des mesures pour la satisfaire. Tous les soirs il s'habilloit en femme, & entroit secrètement dans Athenes, où il se renfermoit avec Socrate, & employoit la plus grande partie de la nuit à des conférences savantes, & le lendemain du grand matin il

en fortoit caché fous le même déguifement. Après la mort de Socrate, Euclide fe retira à Mégare fa patrie. Il y établit une fecte diftinguée, que par modeftie il fe contenta d'appeller la Secte Mégarique. Elle eut encore dans la fuite les noms de *contentieufe* & de *difputante*, à caufe de la dialectique dont elle s'occupoit principalement. Euclide avoit un établiffement confidérable à Mégare. La mort de Socrate ayant épouvanté les Philofophes qui craignoient un pareil fort, plufieurs fe retirerent d'Athenes, & fe réfugierent chez Euclide qui leur procura des logements convenables : il les admettoit à fa table avec les autres illuftres malheureux, & fourniffoit à leurs befoins.

L'attachement d'Euclide pour la dialectique lui fit tort, & lui infpira un certain goût de difpute qui eft toujours odieux & rebutant.

En effet, les hommes qui penfent,

converſent volontiers les uns avec les autres. Ils ſe propoſent leurs doutes, les éclairciſſent ſans paſſion, cedent à la vérité quand elle leur eſt démontrée, & ne s'en eſtiment pas moins pour être de ſentiments différents. Tout au contraſte, ceux en qui la pédanterie eſt un vice d'eſprit encore plus que de profeſſion, diſputent continuellement, toujours avec aigreur, & ne ſe rendent jamais à la raiſon. Un autre défaut que contracta Euclide, ce fut de ſe croire aſſez ſavant pour réſoudre ſur-le-champ toutes les difficultés qu'on pourroit lui propoſer, ou du moins pour les éluder au moyen de ſa dialectique. Malgré ces petits écarts, il enſeigna toujours une morale très ſévere, très noble & très ſenſée, telle qu'il l'avoit appriſe dans ſes entretiens familiers avec Socrate.

ARISTIPPE.

Ariſtippe avoit auſſi été un des diſ-

ciples de Socrate. Il étoit de Cyrene, ville d'Afrique, & vivoit environ quatre cents ans avant Jésus-Christ Ses parents, gens riches, se soucierent peu de lui procurer une bonne éducation: mais il est souvent des hasards heureux qui fournissent des occasions favorables pour découvrir les talents cachés qu'on ignoroit soi-même. Aristippe se trouvant un jour aux jeux olympiques, il entendit parler de Socrate avec de grands éloges: & comme s'il eût été éclairé d'une lumiere soudaine, il alla trouver ce Philosophe, qui le reçut avec sa bonté & son affabilité ordinaires, & le mit au rang de ses disciples; mais il évita toujours de lui marquer trop de confiance. En effet Aristippe avoit plus de défauts que de vertus. Né dans le sein de l'opulence, il avoit commencé de bonne heure à goûter les plaisirs: il voulut en faire un mêlange avec la sagesse, mais il mit la dose plus forte du côté de la volupté.

Après avoir demeuré un certain temps à Athenes, & mis à profit, ſelon ſon goût, les leçons de Socrate, Ariſtippe ſe répandit dans les autres villes de la Grece. Un génie ſouple, adroit, inſinuant, lui attira par-tout des amis & des admirateurs, & par-tout il ſut également porter, comme l'avoue Platon, & le manteau de Philoſophe, & l'habit de Courtiſan. Quelqu'un lui demandant un jour d'un air dédaigneux ce qu'il avoit appris dans l'école de Socrate : *A vivre*, répondit-il, *avec les hommes, à ménager ceux qui ne cherchent pas l'exacte vérité, à me ſervir de paroles entrelacées de ſoie, quand les Princes & les Rois m'interrogent.* Ce n'eſt pas qu'Ariſtippe ſe riſquât beaucoup dans la converſation, & qu'il aimât à décider avec hauteur; au contraire il tomboit ſouvent d'accord qu'il y a une infinité de choſes qu'un honnête homme peut avouer ſans honte qu'il ne ſait point & qu'il ne ſaura ja-

mais. Las d'errer dans la Grece, Ariſtippe ſe retira à Cyrene. Il propoſa à ſes citoyens d'y établir des conférences ſavantes à la maniere des Grecs, & d'inſtruire la jeuneſſe de Cyrene dépourvue de tout ſecours ; mais ſon zele, qui parut d'abord noble & pur, dégénéra bientôt en intérêt. Ariſtippe mit ſes leçons à prix, & exigea de ſes diſciples des récompenſes proportionnées aux ſoins qu'il prenoit de leur éducation ; ce qui étonna d'autant plus le monde, que juſques-là les Philoſophes avoient enſeigné gratuitement, parcequ'ils regardoient les richeſſes & la pauvreté comme deux obſtacles qui fermoient également le chemin de la vertu : & d'ailleurs ceux qui n'étoient pas favoriſés des biens de la fortune trouvoient chez les honnêtes gens des ſecours qui les empêchoient de tomber dans l'indigence. Au reſte, ſi Ariſtippe eut tort de taxer ſes inſtructions, les parents eurent encore plus de tort de ſe cou-

vrir

vrir d'un tel prétexte pour refuser ces mêmes instructions à leurs enfants. Un pere ayant présenté son fils à Aristippe, le pria de lui dire à quel prix il vouloit se charger de son éducation. Aristippe lui demanda mille drachmes. *Vous me ruinez*, s'écria le pere : *j'aurois pour cette somme un esclave. Vous en auriez même deux*, répliqua le Philosophe ; *celui que vous acheteriez, & votre fils, qui, abandonné à lui-même ne feroit voir que des inclinations basses & serviles.*

Aristippe conseilloit à ses disciples de se borner à l'étude tranquille de la morale : & cette étude, selon lui, consistoit en trois choses : 1°. à démêler ce qui est bon ou mauvais, utile ou nuisible ; 2°. ce qui est favorable ou importun ; 3°. à bien éclaircir les idées de la vertu & du vice, en saisissant avec justesse le point qui sépare les hommes vertueux d'avec les méchants. La morale d'Aristippe portoit à la volupté, & en cela s'accordoit avec la

morale d'Epicure. Il y avoit cependant entre eux cette différence, en ce que le premier regardoit comme une obligation indiſpenſable de ſe mêler des affaires publiques, de s'aſſujettir dès ſa jeuneſſe à la ſociété en poſſédant des charges & des emplois, & en rempliſſant tous les devoirs de la vie civile; & que le ſecond, livré à la volupté, conſeilloit de fuir le grand monde, de préférer à l'éclat qui importune, cette douce obſcurité qui ſatisfait; de chercher enfin dans la ſolitude un ſort indépendant des caprices de la fortune, & des bizarreries de l'uſage.

Les conférences qu'Ariſtippe avoit établies à Cyrene eurent tout le ſuccès qu'il en pouvoit attendre. Les principaux de la ville y aſſiſtoient réguliérement: les femmes même oſoient s'y montrer, & c'étoit la jeune Arete, fille d'Ariſtippe, qui leur en donnoit l'exemple. On la cite comme un prodige d'eſprit, de beauté & de vertu. Elle ſe ſervoit

de ces heureuses qualités pour inspirer l'amour de la sagesse à ceux & à celles qui l'écoutoient & qui vouloient lui plaire. On distinguoit dans la ville ses écolieres par leur mérite particulier. Les disciples d'Aristippe ne firent pas grand bruit dans le monde : on croit qu'ils se confondirent par la suite dans la secte d'Epicure, qui devint fameuse par le grand nombre de sectateurs qu'il eut, conduits par l'attrait de la volupté que chacun expliqua suivant son inclination & son caractere. On pourroit même regarder Aristippe comme le vrai fondateur de cette secte, ayant toujours fait un mêlange singulier de vertus & de voluptés. Aristippe passa une partie de sa vie à la cour de Denys, tyran de Syracuse, où il étoit regardé comme l'oracle de la bonne chere ; & si ce que Lucien dit est vrai, les Cuisiniers du Prince venoient le consulter. Il est vrai qu'il aimoit les morceaux délicats. Il y avoit autrefois chez les

Grecs un usage bien contraire à nos mœurs, c'étoient les hommes qui alloient eux-mêmes à la provision. Un jour Aristippe, ayant acheté du gibier, fut rencontré par un particulier qui lui demanda le prix de ce qu'il portoit. Aristippe le lui ayant dit, l'autre lui répondit: N'es-tu pas honteux, pour un Philosophe, d'employer tant d'argent pour satisfaire ta gourmandise? Tu n'en ferois pas autant, dit Aristippe. Non certainement, repartit l'autre. C'est, dit Aristippe, que tu es un avare qui aimerois mieux te laisser mourir de faim que de faire un bon usage de ton argent.

Une autre fois ayant besoin d'argent, Aristippe demanda à Denys une certaine somme. Mais, lui dit Denys, ne t'ai-je pas oui dire souvent dans tes discours philosophiques, que l'homme sage, l'homme vertueux, ne manquoit jamais de rien? *Cela est vrai, Seigneur*, lui répondit Aristippe; *mais je vous*

ſupplie de m'accorder ce que je vous demande. Denys le lui ayant fait donner : *Eh bien! Seigneur*, lui dit Ariſtippe ; *n'avois-je pas raiſon ? vous voyez que l'homme ſage ne manque jamais de rien.*

Des Cyniques.

Je ne ſais ſi je dois mettre au rang des Philoſophes, ces hommes auxquels on a donné le nom de Cyniques, dont les vertus, s'ils en ont eu de véritables, n'avoient rien que d'outré & d'extravagant. Le nom de Cynique eſt la traduction exacte du mot grec κυνικὸς, qui veut dire *impudent comme un chien*, nom ſingulier pour des Philoſophes, mais qu'ils avoient mérité par leur effronterie.

Leur inſtituteur fut Antiſthene, qui vivoit environ quatre cents vingt ans avant Jéſus-Chriſt. Antiſthene étoit déja ſuivi d'un certain nombre de diſciples, lorſqu'un jour ayant entendu

Socrate parler de la sagesse, il leur dit : Allez chercher un autre maître, pour moi j'en ai trouvé un. Aussi s'attacha-t-il dès cet instant entiérement à Socrate. Il fut même, pour ainsi dire, un des principaux vengeurs de la mort de ce grand Philosophe, par les violents reproches qu'il faisoit dans toutes les occasions aux Athéniens, de leur injustice, de leur cruauté, de leur ignorance, & de la corruption de leurs mœurs. Il fut cause du rétablissement de sa mémoire, du bannissement d'Anyte, Rhéteur d'Athenes, & de la mort de Mélyte, aussi chétif Orateur que mauvais Poëte, tous deux ennemis déclarés de Socrate, & ses principaux accusateurs.

Antisthene eût été un des plus estimables Philosophes de la Grece, si par un fanatisme revêtu de couleurs spécieuses, il n'eût pas donné dans des écarts & des bizarreries qui lui acquirent, & à ses sectateurs, une aversion presque générale.

Le fonds de la morale d'Antisthene nous fait connoître qu'il avoit profité des leçons d'un maître si sage. Il avoit outré cette morale au point qu'elle ne servit qu'à le jetter dans l'extravagance. Cependant Socrate, qui avoit reconnu le caractere de son disciple, avoit fait tous ses efforts pour lui faire prendre des sentiments plus raisonnables. Il lui avoit souvent reproché son affectation à ne paroître en public qu'avec un habit déchiré, des cheveux épars, une barbe longue & touffue, des manieres dures & choquantes. » Vous vous » trompez, lui disoit-il, si vous pen- » sez que cet extérieur annonce la ver- » tu : tout au plus annonce-t-il l'or- » gueil qui vous dévore, & qui trans- » pire malgré vous au travers des lam- » beaux de votre habillement. ». Effectivement toutes ces singularités supposent dans l'esprit quelques travers, & peut-être quelque désordre dans le cœur. Il semble qu'on veuille offenser

les autres hommes en affectant de vivre autrement qu'eux. Les Sectateurs d'Antiſthene n'eurent jamais d'école fixe & arrêtée. Ils ſe promenoient dans les principales villes de la Grece où ils ſe donnoient en ſpectacle, aboyant continuellement, pour ainſi dire, contre les vices & les déréglements. Leur chef les avoit imbus d'une morale qui les rendoit abſolument inutiles à la ſociété. Il leur avoit perſuadé que la vertu, ou du moins ce qu'ils honoroient de ce nom, conſiſte à mépriſer, à fuir, à braver ce que les autres hommes eſtiment & recherchent. On ne peut, diſoit-il, ni répondre de ſon eſprit, ni être aſſuré de ſes ſentiments, à moins qu'on ne ſoit parvenu à cet état d'indifférence qui fait regarder de même œil les louanges & les injures, l'approbation & la critique. Les Cyniques ſe moquoient de toutes les bienſéances, ils bleſſoient tous les égards qui ſont dus à l'ordre public ; mais

aussi vivoient-ils dans l'indépendance, dans une sécurité parfaite, & savoient-ils se passer, se mettre au-dessus de tout ce que les autres hommes recherchent avec tant d'ardeur & de soins : ni la douleur, ni les disgraces, ni les injures, ni les rebuts, rien en un mot ne pouvoit altérer ni troubler leur tranquillité. Un Cynique étoit un homme isolé, indifférent, qui ne tenoit à rien, & que rien ne pouvoit faire sortir de son caractere.

La doctrine des Cyniques étoit fondée sur deux points absolument faux; l'un, que l'on ne devoit éviter & qu'on ne devoit fuir que le vice, encore le vice reconnu pour tel. De là les Cyniques prenoient droit de se soustraire à toutes les bienséances, & d'en violer les usages les plus raisonnables & les mieux établis. L'autre point est ce qu'ils avançoient touchant l'origine des loix & l'obéissance qu'elles exigent. Selon eux, cette origine étoit arbitraire : les

hommes ayant établi les loix par caprice pouvoient les diſſoudre auſſi par caprice, & en établir de nouvelles : » par » conſéquent, diſoient-ils, on ne leur » doit qu'une obéiſſance extérieure & » de police : on eſt autoriſé à les enfrein- » dre toutes les fois qu'on le juge à » propos, ou qu'on y trouve quelque » avantage ». Il n'y a rien de ſi abſurde que cette morale : on peut juger par ce que je viens de rapporter, ſi les Cyniques pouvoient paſſer pour de bons citoyens, & ſi la patrie pouvoit compter ſur eux.

DIOGENE.

Le diſciple d'Antiſthene qui a fait le plus de bruit dans le monde eſt le fameux Diogene. Il parut ſur le théâtre d'Athenes & des autres villes de la Grece dans le temps qu'elles étoient dans l'état le plus floriſſant, ſoit pour la puiſſance, ſoit pour la perfection des arts. Il étoit contemporain de ces

hommes illuſtres qui ſe diſtinguoient dans toutes les profeſſions, & qui étoient les premiers de l'univers, guerriers, philoſophes, orateurs, poëtes, artiſtes. Je n'avancerai pas qu'il fut eſtimé de tous ces grands hommes; mais je crois pouvoir dire qu'il fut admiré par la ſingularité de ſa conduite & ſa façon de penſer.

Diogene étoit fils d'Icéſius, Banquier à Sinope dans le Pont. Ayant été banni avec ſon pere pour avoir fait de la fauſſe monnoie, il ſe retira à Athenes, où il étudia la philoſophie ſous le Cynique Antiſthene. On ne ſait par quelle aventure il fut enlevé par des pirates, & vendu à un riche citoyen de Corinthe, appellé Xéniades, qui lui confia l'éducation de ſes enfants, & lui donna l'intendance de toute ſa maiſon. Les amis de Diogene ayant voulu le racheter, il leur dit: Vous êtes des fous: les lions ne ſont pas les eſclaves

de ceux qui les nourrissent; mais ceux-ci sont les valets des lions. Aussi dit-il fermement à Xéniades qu'il falloit qu'il lui obéît comme on obéit aux Gouverneurs & aux Médecins. Il y a toute apparence que Xéniades, pour récompense des services que Diogene lui avoit rendus, lui ayant donné la liberté, celui-ci embrassa la profession de Cynique qu'il exerça beaucoup plus austérement que son maître Antisthene. Il logeoit dans un tonneau, & n'avoit pour tous meubles qu'une besace, un bâton & une écuelle de bois; encore la jetta-t-il lorsqu'il eut vu un jeune garçon qui buvoit dans le creux de sa main. Mais Diogene n'en étoit pas moins orgueilleux. Il traitoit tous les hommes avec un souverain mépris, se croyant supérieur en mérite à tous les autres Philosophes. S'il voyoit des personnes qui se livroient à une douce joie, il se mettoit aussi-tôt à répandre des pleurs. En voyoit-il d'affectées de

tristesse & de chagrin, il se mettoit à rire & à plaisanter. Mais ses insultes & ses railleries redoubloient quand le hasard lui offroit de ces gens prévenus en leur faveur, qui croyoient posséder toutes les vertus & toutes les perfections parcequ'ils étoient riches ou élevés à quelques dignités brillantes. L'extrême singularité de la vie & de la conduite de Diogene lui avoit acquis une espece de considération. Lorsqu'il avoit besoin de manger, il entroit hardiment avec sa besace, son bâton, & les haillons dont il étoit couvert, chez les personnes qu'il connoissoit, & se mettoit à table sans cérémonie. On le recevoit sans oser le refuser, les uns pour entendre ses discours philosophiques, les autres pour rire de ses disparates, & d'autres dans la crainte de s'exposer à ses invectives & à ses reproches. On sait que Platon, le sage Platon, qui étoit fort riche, vivoit splendidement. Un jour qu'il donnoit

un repas à plusieurs de ses amis, Diogene entra tout crotté, & voyant le plancher de la salle couvert de beaux tapis, après avoir fait quelques pas, *Je foule aux pieds*, dit-il, *l'orgueil de Platon. Oui*, lui répondit Platon, *mais c'est avec un plus grand orgueil de ta part.* Un autre jour un citoyen d'Athenes rencontra sur la place Diogene qui tendoit la main à une statue comme s'il lui demandoit l'aumône. » Ne vois-» tu pas, lui dit ce citoyen, que cette » statue ne peut rien te donner? Je le » sais, lui répondit Diogene; mais je » le fais pour m'accoutumer à être re-» fusé. Tu fais là, lui repartit le ci-» toyen, un métier bien bas pour un » Philosophe. Pourquoi faut-il que tu » nous importunes pendant que tu » devrois être utile à la société par ton » travail, en exerçant quelque profes-» sion honnête qui te procureroit de » quoi subsister, & te feroit estimer » par tes citoyens, au lieu de leur être

» à charge » ? Cet avertissement assez bien placé devoit un peu mortifier l'orgueil du Philosophe ; mais il étoit insensible au mépris.

Tout le monde sait ce que dit Alexandre à ses courtisans lorsque Diogene lui avoit demandé pour toute grace de le laisser jouir de la faveur du soleil dont ce Prince le privoit par sa présence. *Si je n'étois pas Alexandre*, dit-il, *je voudrois être Diogene.* Je ne sais pas comment pensoit Alexandre lorsqu'il s'exprimoit ainsi. J'ai de la peine à croire que son Précepteur Aristote lui eût enseigné une pareille morale. Car enfin Alexandre ne pouvoit pas ignorer ce que toute la Grece ou du moins les personnes les plus sages pensoient de Diogene, qu'elles regardoient comme un véritable fanfaron de philosophie, dont la conduite bizarre & les maximes fausses ne pouvoient être d'aucune utilité à la société.

La secte des Cyniques eût été sans

doute plus estimée si cette pauvreté volontaire, & ce détachement universel de toutes les commodités de la vie, eussent eu des principes plus vertueux, plus sages, moins outrés, moins indécents, & moins extravagants. La philosophie de Socrate étoit bien plus raisonnable. Ce grand homme, content du simple nécessaire, méprisoit les richesses, & n'en voulut jamais acquérir. Citoyen d'une ville dans laquelle on voyoit briller continuellement l'éloquence, la poésie, les spectacles, les jeux, les fêtes, enfin tous les plaisirs qui peuvent satisfaire l'esprit & les sens, il les regardoit avec la plus grande indifférence, sans affectation & sans orgueil. Il mettoit toute sa satisfaction à exciter ses concitoyens, par ses discours & par son exemple, à la pratique des véritables vertus.

La secte des Cyniques a subsisté jusques dans les premiers siecles de l'établissement du Christianisme avec une

espece d'admiration. Elle a même reçu des éloges de la part des premiers Peres de l'Eglise, parcequ'ils avoient trouvé les Cyniques moins rebelles que les autres Philosophes à l'esprit de l'évangile, tant par la sévérité de leurs mœurs que par leur souverain mépris pour les richesses. *Quoi de plus surprenant*, dit S. Augustin (1) en parlant des Cyniques, *quoi de plus extraordinaire que cette conduite? quoi de plus opposé à tous les penchants de la nature?* L'Empereur Julien l'Apostat, le plus singulier Philosophe qui ait peut-être paru, croyoit avilir les solitaires de la Thébaïde qui fleurissoient de son temps, en les appellant *des Cyniques chrétiens*. Il est aisé de voir qu'il ne les connoissoit pas. C'étoit une secte, si je puis me servir de cette qualification, qui peut entrer en comparaison avec les hommes les plus parfaits qui aient

(1) Livre 9 de la Cité de Dieu.

existé. Ces solitaires, après avoir donné aux pauvres tous leurs biens, se retiroient au désert dans des cavernes, où, continuellement occupés de la méditation des saintes écritures, ils travailloient pour vivre sans être à charge au public. Ils faisoient des corbeilles & des nattes de jonc, & autres ouvrages peu fatigants pour des hommes qui ne vivoient que de pain & d'eau dans un pays chaud. Des personnes préposées venoient de temps en temps prendre leurs ouvrages pour les vendre, leur apportoient ce qui leur étoit nécessaire pour leur subsistance, & le surplus du prix étoit distribué aux pauvres. Il faut voir dans l'Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé Fleuri (1) le bel éloge qu'il en fait, il n'y a rien de plus admirable. Je ne ferai donc aucune difficulté de mettre ces illustres Solitaires au rang des plus vertueux & plus sages Philosophes.

---

(1) Histoire Ecc. de M. Fleuri, liv. 24.

PLATON.

De tous les diſciples de Socrate, & de tous les Philoſophes qui ont paru depuis, celui dont la réputation a été la plus brillante, eſt, ſans contredit, Platon, dont la mémoire n'a pas ceſſé d'être en vénération juſqu'à nous. Il naquit à Athenes environ quatre cents trente ans avant J. C. dans le temps que cette ville ſurpaſſoit toutes celles de la Grece par ſa magnificence, par ſa politeſſe & par ſon goût pour les beaux arts. Platon étoit d'une illuſtre naiſſance du côté de ſon pere ; il comptoit des Rois parmi ſes ancêtres : & du côté de ſa mere il diſcendoit de Solon, ce ſage Légiſlateur dont j'ai parlé. Il joignit à ces avantages de grandes richeſſes, qui furent employées à lui procurer la plus belle éducation en toutes ſortes de genres. Il réuſſit d'abord dans les choſes qui demandent plus de feu que de ſolidité d'eſprit. Il devint con-

noisseur dans presque tous les beaux arts. Il s'appliqua quelque temps à la peinture, ensuite il s'attacha à la poésie: il composa des odes & des tragédies; mais il brûla toutes ces productions lorsqu'il en eut fait la comparaison avec les poésies d'Homere. On a cependant encore de lui des épigrammes qui respirent un grand air de volupté; mais il quitta tous ces vains amusements pour s'attacher à la philosophie sous la discipline de Socrate, qui le distingua toujours de ses autres disciples d'une maniere particuliere.

Après la mort de Socrate, Platon se retira à Mégare pour conférer avec Euclide. De là il fut à Cyrene pour se perfectionner dans les mathématiques sous Théodore. Ensuite il fit le voyage d'Egypte, où il séjourna long-temps pour écouter les Prêtres & les Docteurs Egyptiens qui passoient pour les Philosophes les plus éclairés. A son retour d'Egypte, il augmenta les connoissances

qu'il y avoit acquises par les entretiens qu'il eut avec les Philosophes de la secte de Pythagore; en sorte qu'il devint l'homme le plus savant de son siecle. Poésie, belles-lettres, physique, astronomie, mathématiques, mœurs & usages des nations, il avoit tout vu, tout approfondi. Platon s'attacha encore à l'éloquence, cet art enchanteur, mais dangereux, qui se rend maître de notre esprit, s'empare de notre ame, enchaîne notre volonté au point que nous sommes forcés de céder à sa douce violence. Platon ne fit cependant pas usage de cet art pour briller dans les affaires publiques, comme Démosthene & les autres Orateurs; mais il l'employa dans ses ouvrages philosophiques pour persuader à ses auditeurs les grandes vérités qu'il vouloit leur annoncer; & il y réussit si admirablement, que ses ouvrages ont fait l'admiration de tous ceux qui se sont appliqués à la

philosophie. Cicéron le nommoit l'Homere des Philosophes.

Cependant Aristote reprochoit souvent à Platon que son style étoit trop poétique, & qu'il affectoit de se servir de termes trop recherchés & difficiles à entendre, prétendant que les matieres graves qu'il traitoit devoient être écrites d'un style plus modeste & plus simple. Comme Socrate n'avoit rien écrit, c'est lui que Platon fait parler lorsqu'il expose les maximes & les vérités qui sont répandues dans ses ouvrages. Il semble que par modestie il ne veuille paroître que le secrétaire & l'interprete de Socrate. Le lieu où Platon enseignoit étoit une espece de parc ou jardin, lequel avoit appartenu à un homme appellé Academus, très affectionné au bien public, qui l'avoit consacré à la sépulture des hommes qui mouroient pour la patrie. Ce lieu fut ensuite orné de fontaines & d'allées

d'arbres qui formoient une agréable promenade. Platon l'ayant acheté y rassembla ses disciples & ses amis, & lui donna le nom d'Académie, d'où ses Sectateurs ont pris celui d'Académiciens. Après sa mort ses disciples se mirent en possession de ce beau lieu qu'il leur avoit légué par son testament. Platon mourut à l'âge de 81 ans, trois cents vingt-neuf ans avant J. C. Sa secte subsista non seulement jusqu'à l'établissement du Christianisme, mais encore long-temps après. Je ne parlerai point ici des sentiments de ce Philosophe, & je ne donnerai point d'extraits de ses ouvrages; je ne suis pas assez éclairé, ni assez savant : ce que j'en dirai ne sera qu'historiquement, ayant principalement en vûe de rapporter des faits qui puissent faire connoître ce Philosophe.

En commençant donc par les reproches qu'on lui fait, je dirai qu'outre les attachements licencieux de sa jeunesse,

on l'accuse 1°. d'avoir manqué de reconnoissance pour ses maîtres; 2°. de n'avoir pas été fort délicat sur le chapitre des louanges, quelque maladroite que fût la langue qui les lui donnoit; 3°. d'avoir marqué trop de penchant pour la bonne chere, & qu'afin de la satisfaire, il avoit entrepris trois voyages en Sicile, où il avoit été exposé aux railleries des deux Denys. A ces reproches on en peut ajouter un autre plus humiliant pour un Philosophe; c'est la lâcheté avec laquelle il déguisoit ses sentiments. Il croyoit un Dieu dans le particulier, mais il en admettoit plusieurs lorsqu'il parloit en public (1). Lui-même il l'avoue dans sa seconde lettre à Denys. « [illegible] ne vous entretien-
» drai, lui écrit-il, que d'un style ob-
» scur & enigmatique, afin que si cette
» lettre venoit à être interceptée, on

(1) Voyez Joseph contre App. liv. 2, & Clément d'Alex. liv. 4.

» ne

» ne puisse deviner ce qu'elle con-
» tient ». La crainte d'éprouver le sort de Socrate, qui avoit donné courageusement sa vie pour avoir soutenu qu'il n'y a qu'un Dieu, fit prendre à Platon le parti de se faire Pythagoricien, & de soutenir la pluralité des Dieux. Il aima mieux rester à Athenes pour y jouir agréablement de ses richesses, que de s'exiler dans un autre pays où il auroit eû la liberté d'exposer ses véritables sentiments. Cicéron, que je puis mettre au rang des Philosophes, se moquoit hautement des Divinités de la fable ; mais au lieu de conclure, comme il l'auroit dû, & comme il pensoit, qu'il n'y a qu'un Dieu, il conclut honteusement, par déférence pour l'erreur dominante, qu'il y en a plusieurs.

Malgré les défauts que l'on a reprochés à Platon, on lui doit la justice de convenir que sa morale est la plus parfaite de celles qui nous ont été données

par les autres Philosophes. Ce fut lui qui enseigna le premier que la vraie philosophie consistoit dans la fidélité, dans la constance, dans la justice, dans la sincérité, dans l'amour de son devoir. La morale de ce Philosophe est pleine d'instructions qui vont toujours à autoriser la vertu, & à décréditer le vice. Ce fut Platon qui rectifia le premier l'opinion de l'immortalité de l'ame, que Socrate avoit apprise de Pythagore, que Pythagore avoit apprise des Egyptiens, & que les Egyptiens apprirent des Hébreux par Abraham dans ses voyages en Egypte. Platon en fit aussi le plus important principe de la morale païenne, pour obliger les hommes à être vertueux, par l'espérance d'une récompense, & la crainte d'une punition. Platon croyoit un Dieu créateur & conservateur de l'univers. Mais lorsqu'il veut entrer dans le détail de la création, il tombe dans les plus grandes absurdités, sur-tout lorsqu'il

dit que Dieu, après avoir créé le ciel & les astres, créa les anges, les démons, ou génies auxquels, suivant que le dit Platon, Dieu ordonna de créer les hommes & les autres êtres sublunaires. Ensuite il tombe dans la métempsycose que Pythagore avoit inventée. Bayle (1) dit, en parlant de la doctrine de Platon sur la Divinité, » qu'elle » est très variable & très chancelante. » Ce Philosophe, dit-il, n'est point » d'accord avec lui-même : il entasse » suppositions sur suppositions : il est si » obscur & si figuré, qu'on ne peut ab- » solument deviner sa pensée ; & c'est » à cause de cela que l'Orateur Ro- » main, qui d'ailleurs faisoit tant de » cas de Platon, ne daigna pas exami- » ner son hypothese sur la nature di- » vine ».

Cependant si malgré la grande quantité de défauts dont les ouvrages de

(1) Tome 4 de ses pensées sur la Comete.

Platon sont remplis, il a joui longtemps de la plus brillante réputation, il en a eu l'obligation aux charmes séduisants de son style; car c'est le plus beau parleur de l'antiquité. Il prend plaisir à se faire écouter, sans se soucier qu'on le croie. Il a de l'esprit, de l'imagination, & beaucoup de génie, mais peu de suite & de méthode. Par l'envie qu'il a d'être agréable, il donne dans le merveilleux. Ce sont des fables, des métaphores, des allégories perpétuelles que la plupart de ses discours. La réputation dont Platon a si longtemps joui après sa mort, eut beaucoup d'obligation à l'obscurité dans laquelle étoient ensevelis les écrits d'Aristote. Comme celui-ci est le plus habile raisonneur & le plus grand Logicien qui ait jamais paru, la comparaison qu'on eût faite de ses ouvrages avec ceux de Platon, eût détruit tous les sophismes qui sont dans ses écrits, malgré l'éloquence dont ils sont enveloppés.

C'est un grand problême parmi les Savants qui sont venus depuis Platon, de savoir s'il a eu connoissance des livres de Moïse. Je ne le résoudrai certainement pas, je ne suis pas assez savant. Je dirai seulement que je pense que les Egyptiens, nation qui a toujours cultivé les sciences, devoient en avoir des notions inconnues aux autres peuples. Elle avoit sans doute conservé dans ses annales ces événements miraculeux, opérés par Moïse, lorsqu'il fit sortir les Israélites de l'Egypte. Ils avoient tellement effrayé les Prêtres & les Magiciens de Pharaon qu'ils avoient été forcés de convenir que c'étoit la main de Dieu qui agissoit dans les miracles que faisoit Moïse. Salomon avoit épousé une fille du Roi d'Egypte, ce qui avoit introduit entre les deux nations une communication qui les mettoit à portée de s'instruire l'une & l'autre de leurs mœurs & de leurs religions.

Salomon, dans le temps de sa gloire, faisoit part à tous ceux qui venoient le consulter, de la sagesse que Dieu lui avoit si libéralement accordée, & leur faisoit connoître ce Dieu créateur & conservateur de l'univers. Enfin lorsque Salmanazar transporta chez les Assyriens les dix tribus d'Israël, elles emporterent sans doute avec elles les livres de Moïse; car on sait que les Juifs, jusqu'aux Rois, étoient obligés de les écrire, au moins une fois en leur vie. Qui auroit empêché le peuple de ces dix tribus qui avoit abandonné sa religion, en sorte qu'il n'en étoit resté aucunes traces chez lui, de communiquer ses livres aux autres nations, & sur-tout aux Egyptiens qui pouvoient en avoir fait des traductions? Je croirois volontiers que les Egyptiens avoient ensuite fait un mêlange de leurs fables avec la vérité des écritures, & qu'ils en avoient forgé un systême de religion

qu'ils expliquoient à leur mode, mais qui avoit toujours pour principe l'essence de la divinité : & c'étoit chez eux & dans leurs livres que Platon avoit puisé ce qu'il a dit de bon & de vrai.

La secte de Platon a subsisté dans le plus brillant éclat tant devant l'établissement du Christianisme que depuis, c'est-à-dire pendant près de 680 ans. Mais lorsque les persécutions furent cessées, & que l'Eglise eut triomphé de ses ennemis, elle s'appliqua par la voie de la douceur, de la raison, & de la persuasion, à convertir les Philosophes païens. Ceux-ci opposerent la morale de Platon à celle de l'Evangile. Les Chrétiens étudierent les ouvrages de ce Philosophe ; mais quelques-uns des premiers Docteurs de l'Eglise se laisserent séduire par son éloquence. Ce fut elle qui fit tomber dans l'erreur Tertullien & Origene, deux des plus savants Docteurs chrétiens de leur temps,

& plusieurs autres. La morale de Platon fut encore la base & l'origine de plusieurs héréſies qui s'éleverent dans les premiers ſiecles de l'Egliſe. Enfin lorſqu'on s'attacha à la lecture des ouvrages d'Ariſtote, on ouvrit les yeux ſur le danger qu'il y avoit d'étudier ceux de Platon : ils furent proſcrits parmi les Chrétiens, & l'on n'en entendit preſque plus parler ; & ce ne fut que lors du renouvellement des ſciences en Europe au quatorzieme ſiecle, que Platon reprit une nouvelle faveur.

Platon & Ariſtote doivent être regardés, ſans contredit, après Socrate, comme les plus grands Philoſophes qui ont exiſté ; on en peut juger par les écrits qu'ils nous ont laiſſés. Ils paſſent parmi les Savants pour les peres & les inſtituteurs de l'ancienne philoſophie. C'eſt de leurs écoles que ſont ſorties les ſectes qui ont paru dans le monde après eux ; & qui ont eu quelque réputation. Je crois

cependant qu'on pourroit préférer Aristote à Platon. Ce fut Aristote qui rassembla le premier les diverses parties de la philosophie, pour les réunir en un même corps, & en former un systême complet. Jamais homme n'a eu un aussi grand discernement du vrai & du faux que lui; car non seulement il sentoit la raison pour la découvrir sous quelque nuage qu'elle fût cachée, mais il avoit encore l'art de la faire sentir aux autres. Ce fut par cette qualité d'esprit qu'il devint un observateur si exact des choses naturelles. On le nommoit le génie de la nature, comme si la nature se fût servie de son esprit & de son organe pour s'expliquer.

ARISTOTE.

Aristote naquit à Stagyre, petite ville de la Macédoine, trois cents quatre-vingt-quatre ans avant J. C. La mort prématurée de son pere & la négligence

de ses tuteurs furent cause qu'il reçut une mauvaise éducation. Abandonné à lui-même, il dissipa tout son patrimoine, & il embrassa par libertinage le parti des armes. Il fut ensuite obligé de faire un petit commerce de poudres de senteur, & de vendre des remedes. La délicatesse de son génie le dégoûta bientôt d'un métier aussi bas. Il consulta l'oracle d'Apollon sur la profession qu'il devoit exercer. *Allez à Athenes*, lui répondit-il, & *étudiez persévéramment la philosophie; vous avez plus besoin d'être retenu que poussé.* Si cela est vrai, il faut apparemment que celui qui étoit l'organe de l'oracle ou le fabricateur de ses réponses, eût eu une conversation préalable avec Aristote, dans laquelle il avoit reconnu la beauté de son esprit, qui lui fit donner une pareille réponse.

La grande réputation de sagesse que Platon avoit aquise attiroit alors à

Athenes tous les étrangers ſtudieux pour ſe mettre ſous ſa diſcipline. Ariſtote vint donc à l'Académie ; mais dans les premiers jours il y parut moins en écolier qu'en génie ſupérieur. Il devança tous ceux qui étudioient avec lui. On ne l'appelloit que *l'eſprit* ou *l'intelligence*. Les progrès rapides qu'il fit inquiéterent Platon : la jalouſie s'empara de ſon cœur. Auſſi le maître ſe faiſoit-il ſouvent un plaiſir de mortifier ſon diſciple. Il lui reprochoit entre autres choſes trop d'affectation dans ſes habillemens. Cette méſintelligence dura juſqu'à la mort de Platon qui laiſſa la direction de l'Académie à Speuzippe ſon neveu. Piqué de cette préférence, Ariſtote prit le parti de voyager. Il parcourut les principales villes de la Grece & de l'Aſie, conſultant tous les Philoſophes dont il pouvoit recevoir des inſtructions. Enſuite il ſe retira chez Hermias, ſon ancien ami, qui regnoit à

Atarne, lequel lui fit épouser sa sœur Pythias. Aristote s'étoit déja fait une grande réputation lorsque Philippe, Roi de Macédoine, qui avoit été élevé dans la Philosophie à Thebes, sous la conduite du fameux Epaminondas, grand guerrier & philosophe, Philippe, dis-je, qui étoit Roi philosophe, & juste appréciateur du vrai mérite, choisit pour instituteur de son fils Alexandre, Aristote. *Je rends moins grace aux Dieux*, lui écrivit Philippe, *de m'avoir donné un fils, que de l'avoir fait naître pendant que vous vivez*. Quel honneur pour un Philosophe de voir son nom lié avec un héros tel qu'Alexandre le Grand! & quelle récompense plus flatteuse de ses soins que d'entendre ce héros répéter souvent: *Je dois le jour à mon pere; mais je dois à mon précepteur la science de me conduire: si je regne avec quelque sagesse, je lui en ai toute l'obligation.*

Ariſtote demeura pendant huit ans à la Coùr de Philippe, juſqu'à ce qu'il ſe diſposât à faire la guerre aux Perſes. Le Philoſophe, ſe voyant ſans occupation, revint à Athenes, où il fut reçu avec la plus grande diſtinction ; & la ville lui donna le Lycée pour y établir une école de Philoſophie.

Quoiqu'Ariſtote fût fort occupé du ſoin de ſes études, il ne laiſſoit pas d'entrer dans tous les mouvements qui agitoient les différentes villes de la Grece. On le ſoupçonna même de n'avoir pas ignoré la conſpiration d'Antipater qui fut accuſé d'avoir fait empoiſonner Alexandre à la fleur de ſon âge, au milieu de ſes brillantes conquêtes.

Ariſtote dans ſa vieilleſſe fut entrepris par un Prêtre de Cérès, qui l'accuſa d'impiété. Comme cette accuſation pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes, le Philoſophe jugea à propos de ſe retirer ſecrètement à Chalcis. En vain ſes amis

voulurent-ils l'arrêter : *Empêchons*, leur dit-il en partant, *qu'on ne fasse une nouvelle injure à la philosophie.* Il vouloit sans doute parler de la mort de Socrate, aussi accusé d'impiété, dont il appréhendoit le sort. Si l'on en croit Origene (1), Aristote avoit donné lieu aux reproches qu'on lui faisoit. Il soutenoit souvent dans ses conversations particulieres que les offrandes & les sacrifices sont inutiles ; que les Dieux font peu d'attention à la pompe extérieure qui brille dans leurs temples, à moins que cette pompe ne soit accompagnée d'un culte intérieur. Comme Aristote avoit long-temps vécu à la Cour de Philippe & d'Alexandre, il y avoit contracté cette urbanité qu'on ne trouve point dans les républiques ; mais elle étoit sans bassesse & sans flatterie. Il vivoit assez splendidement

(1) Contre Celse, livre 1.

ſans donner dans le faſte. La philoſophie ne le rendoit point farouche ni orgueilleux. Il obſervoit toutes les bienſéances & tous les égards de la ſociété. Il étoit bienfaiſant, tendre & généreux ami. Quelqu'un lui ayant demandé un jour ce que c'étoit que l'amitié, il répondit, *que c'étoit une ame dans deux corps.*

Ariſtote mourut à Chalcis à l'âge de 63 ans, trois cents vingt-deux ans avant J. C. Il laiſſa de ſa femme Pythias une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démaratus, Roi de Lacédémone, & il eut d'une concubine un fils nommé Nicomachus, auquel il adreſſa ſes livres de Morale.

Lorſqu'Ariſtote fut contraint de quitter la ville d'Athenes, il nomma Théophraſte pour ſon ſucceſſeur au Lycée, & en mourant il lui légua tous ſes manuſcrits. Ce précieux dépôt paſſa après la mort de Théophraſte entre les

mains d'un homme peu intelligent, qui le tint long-temps caché au fond d'une cave, où les vers & l'humidité en gâterent la plus grande partie. Un riche citoyen d'Athenes, plus curieux de livres que connoiſſeur, acheta ce trésor dans la ſuite, & en orna ſa bibliotheque, dont s'empara le Dictateur Romain Sylla, lorſqu'il prit cette ville, deux cents ſoixante-trois ans après la mort d'Ariſtote. Sylla porta ces manuſcrits à Rome, où l'on commençoit à prendre du goût pour les ſciences & les arts de la Grece. Ce fut alors que ces ouvrages ſortirent de l'obſcurité où ils avoient été ſi long-temps. Ils donnerent un nouveau luſtre à la philoſophie, &, pour ainſi dire, un dangereux rival aux Sectateurs de Platon, qui étoient en poſſeſſion d'être les oracles de la Philoſophie.

A l'égard de Théophraſte, il jouit toute ſa vie d'une grande réputation.

Né doux & obligeant, il parloit avantageusement de tout le monde ; les gens de lettres sur-tout trouvoient dans sa générosité un appui aussi sûr que prévenant.

Pendant que Théophraste se distinguoit ainsi à Athenes, Sophocle, fils d'Amphiclide, fit passer une loi par laquelle il étoit défendu à tous Philosophes, sous peine de mort, d'enseigner publiquement la philosophie sans une permission expresse du Sénat & du Peuple. Les Philosophes, indignés d'un procédé si violent, se retirerent tous d'Athenes, & laisserent le champ libre à leurs ennemis, c'est-à-dire, aux Rhéteurs & aux Sophistes. Tandis que ceux-ci s'applaudissoient de leur triomphe, un citoyen appellé Philon, qui avoit été ami d'Aristote, & qui cultivoit les beaux arts, composa une apologie en faveur des Philosophes retirés, dans laquelle il reprochoit fortement à leurs

ennemis l'indignité de leur conduite, guidée par leur jalousie & leur ignorance, deux sœurs inséparables toujours attachées à persécuter le vrai mérite & la vertu. Cette apologie fut attaquée par Démocharès, homme accrédité, fils d'une sœur de Démosthene. La critique n'étoit point épargnée dans sa réfutation. Il y faisoit sur-tout un portrait odieux de tous les Philosophes qui vivoient alors. Ce qu'il croyoit devoir servir à sa cause y fut contraire. Le peuple revint des fausses impressions qu'on lui avoit inspirées contre les Philosophes: il abolit la loi de Sophocle, & le condamna lui-même à une amende de cinq talents. Les jours tranquilles revinrent à Athenes, & avec eux les exercices. Le Lycée perdit beaucoup par le décès de Théophraste, arrivé quelque temps après le retour des Philosophes. Mais quoique l'ancienne splendeur de cette école fût diminuée,

parceque l'on n'avoit pas les écrits d'Ariſtote, on continua toujours d'y enſeigner ſa doctrine par tradition. Les Profeſſeurs furent Démétrius Phaléréus, Straton ſurnommé le Phyſicien, Ariſton, Critolaüs, & Diodore. De tous ces Profeſſeurs, Straton fut le ſeul qui ſe diſtingua par une ſinguliere nouveauté qui attira ſur lui les regards critiques de tous les autres Philoſophes. Il admit la Nature pour toute Divinité; & ſans trop éclaircir ce que pouvoit être cette Nature, il la regardoit comme une force répandue par-tout, comme une puiſſance qui a le ſecret merveilleux de varier les êtres à l'infini, & comme un principe d'ordre & de régularité qui produit éminemment tout ce qui peut être produit dans l'univers; d'où Straton concluoit qu'un être intelligent n'avoit jamais pu créer le monde, & qu'il ne peut le gouverner. Enfin Straton étoit Athée décidé. Ce ſyſtême ſi

absurde & si contraire aux sentimens des autres Philosophes lui attira de fortes critiques. Cependant les Athées qui survinrent après Straton embrasserent ce systême, éblouis par l'éloquence séduisante, quoique frivole, de ses discours. C'est cette opinion sur laquelle nos Matérialistes d'aujourd'hui ont établi leur philosophie, & entre autres l'Auteur de l'ouvrage du Systême de la Nature.

Quelques années après la mort de Théophraste, les instructions qui se donnoient au Lycée cesserent, parceque Ptolomée Lagus, Roi d'Egypte, dont je parlerai ci-après, ayant fondé à Alexandrie une école de philosophie, il y attira par ses libéralités les Philosophes dont je viens de parler, lesquels se confondirent par la suite avec les nouvelles sectes de Philosophes qui s'éleverent.

Des différentes parties de la Philoſophie.

Ariſtote fût le premier qui, comme je l'ai dit ci-devant, raſſembla les diverſes parties de la philoſophie, pour les réunir en un même corps, & en former un ſyſtême complet : il le diſtribua en quatre parties ; ſavoir, la Logique, la Morale, la Phyſique, & la Métaphyſique.

De la Logique.

Avant Ariſtote il n'y avoit rien de réglé ni d'établi ſur la Logique. Ce génie ſi plein de raiſon & d'intelligence a tellement approfondi l'abîme de l'eſprit humain, qu'il en a pénétré tous les reſſorts. On n'avoit point encore ſondé ce vaſte fond des penſées de l'homme pour en connoître la profondeur. Ariſtote fut le premier qui découvrit une voie pour parvenir à la ſcience par l'évidence de

la démonstration. Ce fut l'infaillibilité du syllogisme, l'ouvrage le plus accompli, & l'effort le plus grand de l'esprit humain. La logique de Platon, qui est la même que celle de Socrate, consiste moins dans les préceptes que dans les exemples, parceque Socrate n'estimoit pas la logique. Celle d'Aristote est si sure, que l'on ne peut avoir de parfaite certitude dans le raisonnement que par sa méthode. Platon ne prouve rien géométriquement. Il emploie pour persuader, tous les charmes de l'éloquence, cet art si séducteur, qu'il n'est presque pas possible de lui résister; en sorte qu'il fait souvent valoir des sophismes pour des vérités. Le style d'Aristote, au contraire, est sec & dépouillé de tout ornement: il ôte à la pensée tous les défauts dont l'expression éloquente est capable de l'altérer, & il dissipe les nuages dont l'imagination peut offusquer l'esprit. Les siecles sensés ne se

ſont diſtingués des autres que par l'eſtime qu'ils ont faite de la logique d'Ariſtote.

De la Morale.

Ce fut Socrate qui, le premier, donna des principes à la morale que Pythagore avoit apportée d'Egypte, & qui commença à la réduire en méthode, par la diſtinction qu'il fit des vertus, & par leurs définitions. Les autres Philoſophes qui l'avoient précédé étudioient la nature. Socrate s'étudioit lui-même par les ſoins qu'il prit de cultiver encore davantage ſon ame que ſa raiſon, & de former ſes mœurs plutôt que ſon eſprit. Platon perfectionna la morale qu'il avoit appriſe de Socrate. La plupart de ſes dialogues ne ſont que de fort beaux diſcours ſans principes, mais qui ne laiſſent pas d'aller à leur but, & d'inſtruire.

Quoique la morale d'Ariſtote ait les mêmes fondements, les mêmes prin-

cipes, & la même économie que la morale de Platon ; il faut convenir qu'Aristote fait un corps de doctrine bien plus méthodique, non seulement par la notion qu'il donne d'une vertu privée, mais encore en établissant avec la plus grande évidence les deux choses les plus essentielles à la morale, une derniere fin, & les moyens d'y parvenir. Il prouve qu'il y a une béatitude dont l'homme est capable, & il enseigne que cette béatitude consiste en l'action la plus noble de l'homme, à l'égard de l'objet le plus excellent. On lui demande ce que c'est que la vertu. Il répond que c'est le milieu entre les deux extrémités du vice. La libéralité, par exemple, est le milieu entre l'avarice & la prodigalité : la bravoure est le milieu entre la témérité & la poltronnerie ; & ainsi des autres vertus. Cela est simple, mais convainquant. Voilà toute la morale d'Aristote,

la plus exacte, la plus réguliere, & la plus complette de toutes les morales. Au surplus, cette morale, aussi bien que celle de Socrate & de Platon, ne peut faire que des Philosophes, sans avoir la force de faire des gens de bien. C'est dans l'Evangile qu'il faut puiser les principes qui doivent nous conduire à la véritable béatitude.

De la Physique.

Aristote est le plus grand Physicien qui ait existé parmi les hommes depuis qu'ils s'appliquerent à la Philosophie. Sa physique est la plus ample qui ait jamais été : rien n'est échappé à cet esprit vaste, dont la profonde capacité a embrassé toutes les choses par l'étendue de son génie. Il avoit fait une prodigieuse quantité d'expériences qui lui furent facilitées par la libéralité d'Alexandre, ce Prince lui ayant fait donner huit cents talents, somme exorbi-

tante. Il a bien dit des choſes dont les Philoſophes modernes ſe ſont fait honneur. Il eſt auſſi tombé dans beaucoup d'erreurs; mais comment n'y pas tomber dans une ſcience auſſi vaſte, & dont il étoit l'inventeur? Il faut avouer que nous avons donné à cette ſcience une perfection qu'elle n'avoit pas acquiſe chez les anciens; cependant il faut rendre juſtice à Ariſtote, & convenir que s'il ne nous avoit pas précédés, nous ne ſerions pas autant éclairés que nous le ſommes. Mais un reproche que je crois que l'on peut faire, tant aux Philoſophes anciens qu'aux modernes, c'eſt d'avoir cherché a pénétrer dans des ſecrets que la Providence n'a pas jugé à propos de nous découvrir; ce qui les a fait tomber dans les plus grandes abſurdités: alors ils ont forgé des ſyſtêmes, tous plus faux les uns que les autres. Il eût été à ſouhaiter que ces Philoſophes euſſent eu ſur ce ſujet les

sentiments qu'un fameux Poëte de nos jours (1), dans une ode qu'il a faite sur l'abus de la raison, attribue au Sauvage Huron.

De l'Ode de Rousseau sur l'abus de la Raison.

Il (2) méprise la vaine étude
D'un Philosophe pointilleux,
Qui, nageant dans l'incertitude,
Vante son savoir merveilleux.
Il ne veut d'autre connoissance
Que ce que la Toute-Puissance
A bien voulu nous en donner;
Et sait qu'elle créa les Sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ce que j'admire encore dans Aristote, c'est sa modestie. Il n'avoit pas cet orgueil décisif, dont tous les autres Philosophes, ou du moins la plus grande

(1) Jean-Baptiste Rousseau.
(2) Le Huron.

partie, sont bouffis. Lorsqu'il n'est pas intimement persuadé de ce qu'il a découvert, il dit ingénument : *Je crois que cela peut être ainsi.* Ce *peut-être* me paroît bien noble dans un si grand génie qui n'ignoroit rien de ce que Dieu avoit permis aux hommes de savoir.

De la Méthaphysique.

A l'égard de la Métaphysique, qui est la connoissance des choses purement intellectuelles, je n'en dirai rien. Elle est si abstraite, & il faut l'avoir méditée si long-temps, que je crois qu'il y a peu de personnes capables d'en parler savamment. Nous n'avons pas besoin de cette science pour nous prouver qu'il y a un Dieu : nous le croyons, nous en sommes persuadés ; cela doit nous suffire. Le Cardinal Pierre d'Ailli, qui avoit un esprit au-dessus de son sie-

cle (1), disoit que dans les ouvrages d'Aristote il n'y avoit qu'une seule démonstration, celle qui prouve aux incrédules l'existence d'un Dieu.

Quelques expressions sublimes répandues dans les ouvrages de Platon ont donné lieu à plusieurs Auteurs chrétiens de croire qu'il y avoit apperçu les mysteres du Christianisme (2), & cela en forçant l'explication de certaines propositions allégoriques qui sont dans ses ouvrages. On a été même jusqu'à dire qu'il avoit connu le mystere de la Trinité. D'où Platon auroit-il appris ce mystere ineffable ? D'une révélation particuliere ? on n'oseroit le penser. De la Bible ? elle n'étoit point traduite de son temps. Des Juifs qu'il avoit pu

---

(1) Il vivoit dans le quatorzieme.

(2) Tels sont Augustin Steuchus, le Cardinal Bessarion, Marsille Ficin, Jean Pic de la Mirandole, M. & Madame Dacier.

connoître dans ses voyages ? ils n'en avoient eux-mêmes qu'une connoissance imparfaite. Il y a eu des hommes non moins impies qu'insensés qui ont osé élever les écrits de Platon & d'Aristote à la dignité *d'un texte divin*. En Italie depuis la renaissance des lettres on n'a point hésité de les christianiser, & de les mettre au nombre des bienheureux ; c'est pousser l'extravagance trop loin. On a dit à-peu-près les mêmes choses suivant qu'on étoit plus ou moins prévenu en faveur de l'un ou de l'autre de ces deux Philosophes. Nous avons deux ouvrages composés exprès sur cette matiere, l'un attribué aux Théologiens de Cologne, intitulé, *Du salut d'Aristote*; l'autre composé par Lambert du Mont, Professeur en Philosophie, & publié sous ce titre, *Ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le salut d'Aristote, tant par des preuves tirées de l'Ecriture*

Sainte, que par des témoignages empruntés de la plus ſaine partie des Théologiens. Il n'eſt pas poſſible de concevoir comment des hommes éclairés par la religion catholique, & ſavants, ont pu avancer de ſemblables abſurdités.

Perſonne ne doute que Pythagore, Socrate, Platon & Ariſtote ne ſoient les fondateurs de la philoſophie chez les Grecs. La plupart des autres Philoſophes qui ont paru après eux avec quelque éclat, ſont regardés comme les diſciples de ces quatre grands hommes, quoique la plupart ſe ſoient prodigieuſement écartés de leurs principes en beaucoup de choſes. Mais avant de parler de ceux-ci, je dois faire connoître d'autres Philoſophes qui ſe ſont diſtingués par leurs ſeules lumieres, quoiqu'à l'exception d'Hippocrate il n'aient point laiſſé de ſectateurs.

HÉRACLITE.

Héraclite étoit natif d'Ephese, ville autrefois très célebre dans l'Asie. On ignore sous quel Philosophe il avoit étudié : on croit qu'il devint savant par ses propres méditations, & par les instructions qu'il prit en conversant dans ses voyages avec les hommes sages de son temps. Il fut nommé le Philosophe *ténébreux* ou *le pleureur*. On le mit par la suite en regard avec Démocrite, par le penchant que celui-ci avoit de tourner tout en ridicule, & de se moquer des sottises des hommes. Aussi dans les anciennes peintures dont on ornoit les écoles de philosophie, le premier étoit représenté *fletu oculis clausis, les yeux fermés par les pleurs ;* & le second *risu labris apertis, les levres ouvertes par le ris.* Effectivement Héraclite prenoit si fort à cœur les amertumes de cette vie, il s'attendris-

soit tellement sur les maux dont elle est remplie, qu'il répandoit sans cesse des pleurs. » Qu'est-ce que l'homme, » disoit-il, qu'est-ce que tout l'hom- » me ? Son savoir n'est qu'ignorance ; » sa grandeur que bassesse, sa force » qu'infirmité, ce qu'il appelle plaisir, » que douleur ». Et sur cela les larmes lui couloient abondamment des yeux. Il y a apparence que les procédés violents & injustes qu'Héraclite, au retour de ses voyages philosophiques, éprouva dans sa patrie de la part de ses citoyens qui n'eurent pour lui aucune considération, aigrirent son humeur naturellement mélancolique. Il se retira à la campagne pour éviter tout commerce avec les hommes. Là, se livrant tout entier à sa misanthrhopie & à ses chagrins, n'ayant aucun soin de sa santé, il mourut à l'âge de 60 ans, cinq cents ans avant J. C. d'une hydro-

pisie causée par les mauvaises nourritures qu'il prenoit indifféremment.

A l'égard des sentiments d'Héraclite, il soutenoit que le feu est le principe de toutes choses. Epicure regardoit Héraclite comme le plus visionnaire de tous les Philosophes ; & Cicéron, en parlant de lui (1), dit à Balbus : » Vos Stoïciens qui rapportent tout à » un esprit igné suivent l'opinion d'Hé» raclite. Je doute cependant qu'on » comprenne bien ce qu'il voulut éta» blir ; car quoiqu'il ait beaucoup écrit, » & d'un style très sublime, il semble » que son but ait été qu'on ne l'enten» dît point ». La définition qu'il donnoit de Dieu est un monument de son obscurité. Dieu, disoit Héraclite, renferme toutes choses : il est incréé ; car qui auroit pu lui donner naissance ? Je le compare justement à un feu clair, actif, allumé par l'infini.

(1) *De finib. bon. & malorum, lib.* 2.

DÉMOCRITE.

Démocrite étoit d'Abdere, ville de Thrace : il fut élevé par les Mages (1) : il entendit ensuite le Philosophe Leucippe, de qui il apprit le fameux systême du vuide & des atomes qu'il admit, & en quoi il fut suivi par Epicure. Comme son pere lui avoit laissé une fortune considérable, il crut ne la pouvoir mieux employer qu'à se procurer une belle éducation, & se perfectionner dans les sciences. Il voyagea dans toutes les parties du monde où il espéra trouver des Savants. Il consulta les Prêtres d'Egypte, & il eut des conférences avec les Chaldéens & les Perses. Après avoir dépensé la plus grande partie de son bien dans ses voyages, il retourna

(1) C'étoit le nom qu'on donnoit en Asie aux Prêtres qui étoient à la tête de la religion, & qui en ordonnoient les cérémonies.

dans sa patrie. Ses ennemis l'accuserent d'avoir dissipé tout son patrimoine en voyages inutiles, & entrepris par curiosité. Le Philosophe comparut devant le Sénat d'Abdere, & pour toute défense il se contenta de lire les premieres pages d'un Traité Philosophique qu'il avoit nouvellement composé. Les Juges l'applaudirent & lui donnerent les plus grandes louanges. Cet heureux succès ne fit qu'augmenter dans l'esprit de Démocrite le goût qu'il avoit pour l'étude. Il chercha la solitude & les ténebres. Il se renferma dans un jardin pour y faire plus tranquillement ses expériences physiques, & se livrer aux plus profondes méditations. Ne se trouvant pas encore assez éloigné du monde, on dit qu'il se retira dans des grottes obscures qui servoient de tombeaux pour les Abdéritains. Des jeunes libertins, qui voulurent lui faire peur, s'habillerent en fantômes, & vinrent danser

autour de ces ſépulcres avec des torches allumées & de cris lugubres. Démocrite ſans ſe lever leur dit dédaigneuſement : *Ne ceſſerez-vous point de faire les fous ?*

Il y a long-temps qu'on a dit que nul n'eſt Prophete dans ſon pays. Les voyages que Démocrite avoit faits pour s'inſtruire, les ouvrages qu'il avoit répandus dans le public, auroient dû lui attirer l'eſtime & la conſidération de ſes concitoyens ; mais comme il vivoit dans la plus auſtere retraite, ſans ſe communiquer à perſonne, les Abdéritains s'imaginerent qu'il étoit devenu fou. Ils appellerent Hippocrate, Médecin célebre, pour venir le guérir. On peut imaginer, après ce que je viens de rapporter, quelle fut la ſurpriſe d'Hippocrate lorſqu'au lieu de voir un malade qui eût beſoin des ſecours de la médecine, il trouva un homme aſſis tranquillement à l'ombre, un livre ſur

ses genoux, & plusieurs autres répandus autour de lui, avec les membres de divers animaux qu'il venoit de disséquer, & qui marquoient l'adresse de l'Anatomiste. Il ne fallut pas une longue conversation à deux hommes d'un aussi grand mérite pour se connoître. Cependant une chose parut choquer Hippocrate ; ce fut l'air railleur de Démocrite, & les ris auxquels il s'abandonnoit dans une conversation sérieuse. Quelle est la cause de cette joie qui m'offense, lui dit Hippocrate ? mes discours ont-ils quelque chose qui vous déplaise ? Après quelques moments de silence le Philosophe commença un discours sur les bizarreries du genre humain. Il fit voir que rien n'est plus risible, ni plus comique que toute la vie ; qu'elle s'emploie à chercher des biens imaginaires, & à former des projets qui demanderoient plusieurs vies ajoutées les unes aux autres ; qu'elle

échappe au moment même où l'on ose le plus compter sur ses forces, & où l'on s'appuie davantage sur sa durée.

» Je voudrois, continua Démocrite, » que l'univers se dévoilât tout d'un » coup à nos yeux. Qu'y verrions-» nous ? que des hommes foibles, » légers, inquiets, passionnés pour » des bagatelles ; que des inclina-» tions basses & ridicules qu'on qua-» lifie du nom de vertus ; que des pe-» tits intérêts, des démêlés de famil-» les, des négociations pleines de » tromperies, dont on se félicite en » secret, & qu'on n'oseroit produire » au grand jour ; que des liaisons for-» mées par hasard ; que des choses que » notre foiblesse & notre extrême » ignorance nous portent à regarder » comme belles, héroïques, éclatan-» tes, quoiqu'au fond elles ne soient » dignes que de mépris : & après cela » nous cesserons de rire des hommes,

» de nous moquer de leur prétendue
» sagesse, qu'ils vantent avec tant de
» hardiesse »! Ce discours, qui a été
fort abrégé, remplit Hippocrate de
surprise & d'admiration. Les Abdéri-
tains lui ayant demandé ce qu'il pen-
soit sur la maladie de Démocrite, il
leur répondit qu'il avoit une grande
vénération pour ce Philosophe, qu'il
regardoit comme un des plus sages
hommes qu'il y eût dans le monde, &
qu'à son avis ceux qui se croyoient les
plus sains étoient les plus malades. Dé-
mocrite mourut à l'âge de 109 ans,
trois cents soixante-un ans avant J. C.
Il mettoit le souverain bien dans la
tranquillité de l'esprit, jointe à l'amour
de l'étude. Il pensoit comme Leucippe
sur les atomes. Enfin Démocrite étoit
Athée, & c'est son systême qu'Epicure
a augmenté & admis, & que les Ma-
térialistes de notre temps ont adopté.

HIPPOCRATE.

Hippocrate eſt un des plus grands Philoſophes qui ait exiſté, & le plus célebre Médecin qui ait paru dans le monde. Il naquit dans l'iſle de Cos, l'une des Cyclades, environ quatre cents cinquante ans avant J. C. On a dit qu'il deſcendoit du Dieu Eſculape par ſon pere, & d'Hercule par ſa mere Praxitée. Lorſqu'on a dit qu'Hippocrate deſcendoit d'Eſculape & d'Hercule, cela peut être vrai. Il eſt certain que ces deux hommes, que les Païens ont mis au rang de leurs divinités, étoient, ainſi que les autres Dieux qu'ils ont adorés, des hommes bienfaiſants, qui avoient rendu de grands ſervices à l'humanité. Les hiſtoires fabuleuſes que l'on a débitées ſur la nature des Dieux avoient un fonds de vérité. Jupiter étoit un grand Roi qui avoit gouverné ſes peuples avec beaucoup

de sagesse & d'équité. Neptune avoit enseigné aux hommes l'art de la navigation. Pluton avoit fait fleurir la justice. Les travaux d'Hercule sont les faits mémorables d'un homme qui punissoit les voleurs & les brigands, secouroit les malheureux, & les délivroit de l'oppression. Esculape avoit été l'inventeur de la médecine, cette science si noble & si nécessaire. Il n'est donc pas étonnant que les hommes de ces temps-là, qui n'avoient qu'une connoissance imparfaite de la Divinité, aient, par reconnoissance, fait des Dieux de ceux qui leur avoient rendu de grands services. Je crois qu'Esculape a véritablement existé ; & il n'est pas hors de vraisemblance qu'ayant vécu environ cent cinquante ans avant Hippocrate, celui-ci en soit descendu.

Hippocrate ayant rassemblé les observations que ses ancêtres avoient recueillies, & y ayant joint les siennes,

il publia le premier un corps de médecine qui a été admiré jusqu'à présent par tous ceux qui l'ont pratiquée, dans lequel il fait paroître autant de probité, que de science & de capacité. Ce qui fait le plus admirer Hippocrate, c'est que, quoiqu'il fût un très grand Physicien, il ne s'est attaché qu'à la partie de cette science nécessaire à sa profession. Il n'a pas fait comme les autres Philosophes de son temps, qui, pour avoir voulu pénétrer dans les secrets [illegible] la Providence a cachés aux homm[illegible]ont tombés dans les plus grandes erreurs, parcequ'ils ont voulu tout savoir. Hippocrate n'avoit d'autre intention dans ses travaux philosophiques que d'acquérir des connoissances utiles à l'humanité. Aussi a-t-il admirablement réussi dans la médecine, sur laquelle il n'a rien laissé à desirer.

Lorsqu'un Médecin, par de longues & continuelles études, est parvenu à

cette capacité, qui le rend, pour ainsi dire, l'arbitre de la vie des hommes, quelle gloire & quelle satisfaction n'en retire-il pas ? Il acquiert la confiance & gagne l'amitié de ceux qui sont dans les entraves des maladies. Quand, par ses soins & ses attentions, il a réussi à guérir un honnête homme, cher à sa famille & à ses amis, le Médecin est alors regardé comme une divinité. Il est bien récompensé des désagréments qu'il éprouve dans l'exercice de sa profession. Si les hommes étoient sages, s'ils vouloient suivre les [illegible] & les exemples des Médecins, ils parviendroient jusqu'à une heureuse vieillesse, exempte des maladies qui sont presque toujours le fruit des excès de leur jeunesse. Hippocrate vécut 104 ans. Nous avons vu & nous voyons encore tous les jours beaucoup de Médecins qui vivent très long-temps sans aucunes infirmités, ce qui fait l'éloge de la mé-

decine & de ceux qui en font profession. Thessale & Dracon, tous deux fils d'Hippocrate, Polybe son gendre, & Dexippe son principal disciple, lui succéderent, & pratiquerent la médecine après lui avec beaucoup de réputation. De pareils Sectateurs lui ont fait plus d'honneur que beaucoup de ceux des autres Philosophes dont j'ai parlé, & qui sont tombés dans l'oubli.

PYRRHON.

Après les trois Philosophes dont je viens de parler, parut dans la Grece Pyrrhon, chef des Philosophes Sceptiques, auxquels on a donné le nom de Pyrrhoniens. Il étoit natif d'Elide au Péloponnese, & il avoit été disciple d'Anaxarque, Philosophe très distingué qui n'est connu par aucun ouvrage qui nous soit resté de lui, mais seulement par la considération dans laquelle il étoit auprès d'Alexandre dont il fut un

des favoris, & qu'il accompagna dans ses expéditions militaires. Pyrrhon suivit Alexandre & Anaxarque jusques dans les Indes. Mais après la mort de ce Prince, ayant tous deux repris le chemin de la Grece, Anaxarque qui s'étoit fait des ennemis pour avoir abusé de sa faveur auprès d'Alexandre, fut assassiné sur la route, & Pyrrhon revint à Athenes sans obstacle. Pendant ses voyages, Pyrrhon s'étoit attaché à converser avec les Mages de la Perse, les Gymnosophistes Indiens, & les autres Philosophes orientaux. Après s'être instruit de leurs opinions, les ayant trouvées toutes contradictoires, & rien qui pût le contenter, il disoit que tout étoit incompréhensible, que la vérité étoit cachée dans le fond d'un abîme; qu'il n'y avoit rien de plus raisonnable que de douter de tout, & ne jamais décider. Le reste de sa vie fut très paisible & très uni: comme il n'avoit

jamais nui à personne par des discours méprisants ou satyriques, personne aussi ne chercha à le critiquer. Il ne s'occupa que de l'étude. Il soutenoit que tout étoit indifférent dans le monde; que l'honneur & l'infamie des actions, leur justice & leur injustice sont de pures chimeres; enfin que les loix humaines, & la coutume qui est une loi tacite, ont établi les vertus & les vices. D'où viennent, disoit-il, le bonheur & le malheur des hommes? N'est-ce pas de l'ardeur & de la vivacité avec lesquelles ils recherchent de certains objets & en évitent d'autres? Or, qu'est-ce qu'ils recherchent & qu'ils évitent? c'est sans doute ce qu'ils prennent pour un bien & ce qu'ils regardent comme un mal. Mais ce bien & ce mal ne subsistent que dans leur imagination: ce sont donc eux-mêmes qui se rendent heureux ou malheureux. Qu'une chose ne soit ni bonne ni mauvaise dans le

fond, ne le devient-elle pas dès qu'on la croit telle ? Par conséquent on est heureux ou malheureux plutôt par opinion que réellement. La conduite de Pyrrhon répondit à sa maniere de penser. Il n'aimoit rien ; il ne briguoit aucune dignité ; il ne se fâchoit point contre personne ; il se mettoit peu en peine qu'on l'écoutât ou qu'on ne l'écoutât pas ; il n'avoit aucune attention à son extérieur ni à son habillement. Epicure se plaisoit beaucoup à la conversation de Pyrrhon, qui, d'ailleurs, étoit un homme très savant ; & il ne pouvoit se lasser d'admirer sa maniere de vivre. Il passoit tranquillement sa vie avec sa sœur Philiste, qui avoit beaucoup de connoissances philosophiques. Il partageoit avec elle les soins du ménage. Qu'on le louât ou qu'on le blâmât, tout lui étoit indifférent. Aussi attendoit-il la mort sans la desirer ni la craindre. Quelqu'un lui dit un jour : *Vous qui méprisez*

méprisez tant la vie, pourquoi ne mourez-vous pas? C'est, répondit-il, *qu'il m'est aussi indifférent de vivre que de mourir.* Pyrrhon eut peu de disciples; mais ceux qui dans la suite se sont fait un systême de l'art de douter, ont été nommés Pyrroniens. Cette opinion est la confession la plus ingénue que nous puissions faire de la foiblesse de notre esprit & de la parfaite ignorance dans laquelle nous sommes tous plongés. Quoi de plus propre à nous inspirer une juste défiance de nos propres lumieres? Quoi de plus capable de faire tourner nos regards vers la religion? elle seule ne nous trompe point, & ne peut tromper personne.

EMPÉDOCLES.

Empédocles, célebre Philosophe, natif de la ville d'Agrigente en Sicile, où sa famille étoit une des plus considérables de cette isle, vivoit environ

quatre cents quarante ans avant J. C. Empédocles avoit été disciple de Pythagore. Outre qu'il étoit fort éloquent, il étoit encore excellent Poëte. Aristote & tous les anciens faisoient un très grand cas de ses ouvrages, dont le principal étoit un Traité en vers de la nature & des principes des choses. Il sut joindre les idées sublimes dont il étoit redevable à Pythagore, au langage harmonieux de la poésie; & à peine, dit Lucien, pouvoit-on, en lisant ses ouvrages, lui refuser le titre d'homme divinement inspiré.

Il s'étoit encore attaché à toutes les cérémonies de la religion & du culte des Dieux. Il avoit des connoissances très singulieres sur la médecine. Les Agrigentins avoient un respect extraordinaire pour lui, & le considéroient comme un homme fort élevé audessus du reste du genre humain. Ils publioient que rien n'étoit plus glo-

rieux pour leur iſle que d'avoir produit un ſi grand homme.

Ils regardoient ſes poéſies comme des oracles, & ce n'étoit pas ſans raiſon. Pluſieurs événements de ſa vie avoient fort contribué à le faire admirer de tout le monde. Quelques-uns l'ont ſoupçonné de magie. Satirus, Auteur de ſon temps, rapporte que Gorgias, l'un des principaux diſciples de ce Philoſophe, diſoit ordinairement qu'il lui avoit aidé pluſieurs fois à exercer cet art ; & il ſemble même qu'Empédocles ait voulu faire croire, dans une de ſes pieces de poéſie, qu'il avoit des connoiſſances ſecretes de cette nature, lorſqu'il dit à Gorgias qu'il ne veut apprendre qu'à lui ſeul les ſecrets dont il faut ſe ſervir pour guérir toutes ſortes de maladies, rajeunir les vieillards, exciter les vents, appaiſer les tempêtes, faire deſcendre les pluies & échauffer l'air, & enfin rendre la vie aux morts.

Il ne paroît pas dans l'histoire qu'Empédocles ait jamais fait usage de pareils secrets ; & si l'on en avoit rapporté quelques-uns, je crois qu'il se trouveroit peu de personnes disposées à les croire. Il est vrai que dans ces temps-là, lorsqu'un Philosophe faisoit quelque chose d'extraordinaire, & hors de la portée de l'esprit des gens du commun, on le traitoit de magicien ; mais les personnes sensées n'en croyoient rien.

Empédocles étoit fort attaché à la doctrine de Pythagore ; & comme ses disciples avoient en horreur les victimes vivantes, voulant un jour faire un sacrifice, il composa un bœuf avec du miel & de la farine, & l'immola aux Dieux.

Agrigente, du temps d'Empédocles, étoit une ville très considérable ; on l'appelloit la grande ville par excellence. Le luxe & les délices y étoient

montés à un point excessif. Empédocles parlant aux Agrigentins, leur disoit: Vous vous livrez aux plaisirs comme si vous deviez mourir le lendemain, & vous bâtissez de superbes palais comme si vous deviez vivre éternellement. Ses citoyens lui offrirent plusieurs fois la principauté d'Agrigente; mais il ne voulut jamais l'accepter, préférant la vie privée aux dignités & à l'embarras des affaires; aussi étoit il fort zélé pour la liberté & pour le gouvernement populaire.

Il se trouva un jour à un festin auquel il avoit été invité. Quand l'heure de se mettre à table fut venue, Empédocles voyant qu'on ne servoit point s'en plaignit. Celui qui l'avoit invité le pria d'attendre quelque temps, parceque le principal Magistrat qui devoit être du festin, ne s'y étoit pas encore rendu. Lorsqu'il fut arrivé, le maître de la maison & tous les conviés le fi-

rent mettre à la place la plus honorable, & lui donnerent la royauté du festin sans l'avoir tirée au sort, comme il étoit d'usage (1). Cet homme ne put s'empêcher de donner dans ce repas des marques de son humeur impérieuse, & de son esprit tyrannique. Il commanda à tous les convives de boire leur vin tout pur, & ordonna qu'on jettât un verre de vin au visage de ceux qui refuseroient de le boire sans eau. Empédocles ne dit rien sur-le champ; mais le lendemain il fit assembler le peuple, & il accusa hautement, & celui qui avoit donné le festin, & celui qui y avoit été si impérieux. Il fit connoître aux citoyens que cette action étoit un commencement de tyrannie, & qu'une telle violence étoit contraire aux loix

(1) Chez les anciens, lorsqu'on s'assembloit pour un festin, avant de se mettre à table on tiroit au sort des dés qui en seroit le Roi.

& à la liberté publique. Après les avoir fait condamner, il les fit mourir tous deux sur-le-champ; & voulant favoriser le peuple, il fit ordonner que les Magistrats seroient changés tous les trois ans, afin que chacun pût à son tour parvenir aux charges publiques. Le Médecin Acron ayant demandé un jour au Sénat une place pour ériger un monument en l'honneur de son pere, qui avoit été le plus habile Médecin de son temps, Empédocles détourna le peuple d'accorder ce qu'on lui demandoit, parcequ'il croyoit, dit-il, que cela étoit contraire à l'égalité qui devoit être exactement observée, afin d'empêcher que personne ne s'élevât au-dessus des autres; ce qui étoit, à son avis, le fondement de la liberté publique.

Empédocles admettoit pour premier principe le feu, l'air, la terre & l'eau. Il disoit qu'il y avoit entre ces quatre éléments une liaison qui les unit, &

une discorde qui les divise ; qu'ils sont dans une perpétuelle vicissitude ; mais que rien ne périssoit ; que cet ordre avoit été de toute éternité, & qu'il dureroit toujours ; que le soleil étoit une grosse masse de feu ; que la terre étoit plate, & que le ciel étoit d'une matiere transparente, semblable à du crystal. Quant à l'ame, il l'a croyoit immortelle, qu'elle passoit indifféremment dans toutes sortes de corps ; & il assuroit qu'il se souvenoit clairement d'avoir été une petite fille, ensuite un poisson, puis un oiseau, & qu'il avoit aussi été une plante. O la belle & prodigieuse mémoire, s'écria un jour un plaisant qui écoutoit les discours d'Empédocles ! que cette tête doit renfermer d'admirables connoissances !

Entre les autres bonnes qualités qu'Empédocles possédoit, il étoit très bon citoyen, bienfaisant & fort désintéressé. Après la mort de Melon son

pere, qui avoit été un des principaux Magistrats, un particulier voulut usurper la tyrannie à Agrigente. Empédocles fit promptement assembler le peuple, appaisa la sédition, & empêcha qu'elle n'allât plus loin; & pour marquer combien il avoit de passion pour l'égalité, il partagea tout son bien entre ceux qui étoient dans le besoin.

La conduite qu'Empédocles avoit tenue lui avoit acquis l'estime universelle de tous ses concitoyens. Epris de l'admiration & de la considération qu'ils avoient pour lui, il s'imagina qu'ils seroient disposés à croire qu'il étoit un Dieu, & il voulut se faire passer pour tel. Dans cette vue, lorsqu'il commença à sentir les infirmités de la vieillesse, il voulut finir sa vie par une action qui parût miraculeuse. Après avoir guéri une femme d'Agrigente qui étoit abandonnée des Médecins, il donna une fête à laquelle il

invita plus de quatre-vingts personnes; & pour leur faire croire qu'il étoit disparu, lorsque le festin fut fini & que tout le monde se fut retiré, Empédocles monta sur le haut du mont Etna, & se précipita au milieu des flammes. Empédocles étoit un homme fort sérieux. Il portoit toujours une robe de pourpre & une longue chevelure, avec une couronne de laurier sur la tête. Il ne marchoit jamais dans les rues sans se faire accompagner par beaucoup de personnes. Il imprimoit du respect à tous ceux qu'il rencontroit : chacun se croyoit heureux de se trouver sur son chemin. Il portoit toujours à ses pieds des sandales d'airain. Après qu'il se fut jetté dans l'ouverture du mont Etna, la violence des flammes rejetta une de ses sandales qui fut retrouvée quelques jours après, & découvrit sa fourberie.

Ainsi Empédocles, faute d'avoir bien pris ses précautions, au lieu de

passer pour un Dieu, fit connoître qu'il n'étoit qu'un charlatan. On pourroit bien lui appliquer ces vers de la Fontaine, au sujet de l'âne couvert de la peau du lion:

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.

EPICURE.

On assure qu'Héraclite ne laissa point de disciples ni à Ephese ni à Athenes; son nom même fut bientôt oublié. Ses compatriotes, piqués du mépris qu'il leur avoit témoigné toute sa vie, troublerent jusqu'à ses cendres. Pour Démocrite, il fut plus heureux. Il trouva des zélés défenseurs de sa doctrine, & même des disciples, parmi lesquels se trouve Epicure. Jamais réputation n'a plus varié que celle d'Epicure. Ses ennemis l'ont décrié comme un voluptueux, que l'apparence seule du plaisir entraînoit sans cesse, & qui ne sortoit de son oisiveté que pour se livrer à la

débauche. Ses amis, au contraire, le dépeignoient comme un sage qui fuyoit par goût & par raison le tumulte des affaires.

Epicure naquit à *Gargetium*, petite ville de l'Attique, environ trois cents quarante ans avant J. C. Sa famille, dont la fortune étoit médiocre, ayant eu ordre de passer avec plusieurs autres dans l'isle de Samos, il n'y reçut aucune éducation. Heureusement que la nature lui avoit donné des talents propres à réparer ce défaut. A l'âge de dix-huit ans, le desir d'apprendre lui fit quitter l'isle de Samos. Il se mit à voyager, sans presque avoir pourvu à ses besoins. Tout ce qu'il voyoit, tout ce qu'il entendoit, & tout ce que beaucoup d'autres n'auroient point remarqué, devenoit pour lui un sujet de réflexions & d'instructions. Quoique nous ne sachions pas sous quels Philosophes il avoit étudié, il y a toute ap-

parence qu'il connut les disciples de Démoctite, mort depuis peu d'années, puisqu'il s'attacha à la doctrine de ce Philosophe, & qu'il y puisa les principes de sa philosophie.

Epicure, après ses voyages, vint à l'âge de trente-six ans à Athenes, où il acheta un beau & spacieux jardin aux portes de la ville. Peut-être que pendant son absence il lui étoit échu quelque succession; car il n'y a pas d'apparence qu'un homme de son caractere eût voulu exercer aucune profession lucrative. Satisfait de la retraite qu'il avoit choisie par goût, Epicure y passa doucement le reste de ses jours, & il y composa plusieurs ouvrages. Il n'y a rien en apparence de plus honnête que sa morale. Elle ne se propose pour sa fin que le plaisir tout pur de l'esprit, & elle ne pense qu'à conduire l'homme à une parfaite liberté, en le guérissant de ses foiblesses; & en le délivrant de ses pas-

sions pour en faire un sage. C'étoit un fort habile homme qu'Epicure, qui prit un grand détour pour aller à son but, & sauver les apparences. Il fit le sévere pour être écouté favorablement, & il mit à couvert ses véritables sentiments sous une vie si frugale, & sous une conduite si sage en apparence, que Cicéron, qui le blâme en bien des choses, ne peut s'empêcher de l'en louer. Gassendi, Philosophe chrétien de nos jours, qui a fait l'apologie de l'opinion d'Epicure, prétend que le plaisir, dont il faisoit sa béatitude, n'étoit que la souveraine tranquillité de l'ame, jointe à une parfaite constitution de corps. Mais Cicéron, Horace, Plutarque, & presque tous les Peres de l'Eglise, en parlent autrement. A la vérité, c'est un grand problême dans la morale d'Epicure, que cette volupté dans laquelle il mettoit le souverain bien. Cicéron dit que les

Epicuriens avoient coutume de se plaindre qu'on se méprenoit toujours sur le plaisir dont ils parloient, & qu'on ne les entendoit point : ce qui partagea les sentiments des Savants sur la vérité de cette doctrine, laquelle, par les différentes manieres dont Epicure s'expliquoit, eut deux faces, l'une belle & agréable, l'autre rude & sévere. Ce Philosophe couvroit sous une sévérité apparente une indulgence secrete pour lui-même, & tout l'art de sa morale n'alloit qu'à cacher son déréglement. Une morale si fine donna lieu aux différents sentiments que l'antiquité eut de lui : mais ceux qui veulent justifier Epicure ont de trop grands suffrages contre eux, pour ne pas avoir honte de lui être favorables ; car, sans parler des premiers Stoïciens, qui ont toujours déclamé contre lui, il n'y a jamais eu de doctrine plus décriée parmi les Peres de l'Eglise, que la sienne.

Il est vrai que les disciples d'Epicure étoient des gens raisonnables, fideles, commodes, cultivant leurs amis, & qu'il étoit sobre lui-même; mais, dans le fond, cette sobriété n'étoit qu'un régime. La foiblesse de sa complexion l'obligeoit à tant de circonspection pour sa santé, que les plus importantes heures de sa vie étoient celles de la digestion. Il avoit, outre cela, l'air modeste; & afin de se défaire de l'arrogance de Philosophe, il opinoit souvent pour l'ignorance contre la science: mais en ce qu'il y avoit de plus austere dans sa morale, il y paroissoit des traits d'humanité qui faisoient connoître le véritable fond de son cœur.

Le bruit que firent à Athenes les différentes morales d'Epicure & de Zénon, qui y eurent bien de la vogue, excita les esprits à s'exercer dans cette partie de la philosophie, plus que dans les autres. Cette étude y devint telle

ment à la mode, qu'on négligea la physique, & l'on s'occupa depuis avec tant d'ardeur à la recherche du souverain bien, qu'on négligea les autres sciences. Mais comme chacun raisonnoit suivant ses principes, chacun se fit une béatitude conforme à son humeur. Hérillus, qui aimoit l'étude, mit le souverain bien dans la science. Calliphon & Dinomachus le mirent dans le plaisir permis & honnête; Diodorus dans l'éloignement de la douleur. Théophraste, qui aimoit la vie commode, crut que la vertu ne pouvoit faire d'heureux sans la fortune. Les uns y ajouterent la santé; les autres l'indolence, la beauté, le bon tempérament. Quelques-uns établirent la béatitude dans l'honneur, dans le crédit, dans l'autorité, dans la réputation & dans les autres qualités qui peuvent contribuer à la satisfaction du corps & de l'esprit. Par cette application qu'eurent

alors les hommes à ſe faire un plan de félicité où chacun ſe figuroit un intérêt au-deſſus de tous les autres intérêts, les idées ſe multiplierent ſi fort par la multitude des différents eſprits qui s'y attacherent, que Varron compte juſqu'à deux cents quatre-vingt-huit opinions différentes ſur la ſeule queſtion du ſouverain bien, comme l'aſſure S. Auguſtin au livre de la Cité de Dieu (1), chacun courant après l'objet où l'entraînoit ſon humeur pour ſe faire une béatitude à ſon gré.

Cependant, cette tranquillité de l'ame dégagée du plaiſir des ſens, dont Epicure prétendoit qu'on devoit faire ſon ſouverain bonheur, ne fut pas également admiſe par tous ſes diſciples, qui furent toujours en très grand nombre; la plus grande partie mit ſon bonheur dans la ſenſualité. Ils étoient diſ-

(1) *Auguſt. lib. 19 de Civit. Dei, cap.* 1.

tingués dans le monde par la vie voluptueuse qu'ils menoient, en se livrant à toutes sortes de plaisirs.

D'ailleurs, quelles vertus pouvoit-on demander à des hommes qui nioient l'existence d'un Dieu, qui croyoient que la mort anéantissoit leur corps & leur ame, & qui concluoient de là qu'ils n'avoient aucunes récompenses à espérer de leurs bonnes actions, ni aucuns châtiments à craindre de leur vices ?

Les Stoïciens, dont la secte s'établit en même temps que celle d'Epicure, lui furent toujours opposés. Ils l'accuserent de ruiner le culte des Dieux, & d'introduire le libertinage dans les mœurs. Epicure ne se plaignit jamais des traits injurieux qu'on lança contre lui. » J'aime mieux, disoit-il, les » souffrir & les passer sous silence, que » de troubler, par une guerre désagréa- » ble, la douceur de mon repos ». Ce-

pendant, touché des reproches des Stoïciens, il n'oublia rien pour juſtifier ſes ſentiments aux yeux du public. Il recommanda dans ſes ouvrages la vénération pour les Dieux que le peuple adoroit. Il exhorta ſes diſciples à la ſobriété, à la continence, à la chaſteté. Quoiqu'il eût une mauvaiſe doctrine, il eſt conſtant qu'il vivoit ſuivant les regles de la ſageſſe & de la ſobriété philoſophique. Comme il craignoit le ſort de Socrate, car les plus grands Philoſophes, Platon, Ariſtote & d'autres l'ont appréhendé, il ne nioit pas hautement l'exiſtence des Dieux; ce n'étoit qu'en particulier, & à ſes diſciples favoris, qu'il dévoiloit ſes véritables ſentiments. On le voyoit régulièrement dans les temples, & il n'y paroiſſoit jamais qu'en poſture de ſuppliant. Un jour Dioclès qui l'apperçut, s'écria à haute voix: *Quel ſpectacle! O Jupiter! quelle ſatisfaction pour*

moi ! je ne connus jamais mieux la vérité de ton existence, que depuis que je vois Epicure dans ton temple & à tes pieds.

Comme Epicure rapportoit tout à l'union & à la correspondance mutuelle qui doit regner entre les hommes, il recommandoit sans cesse de se prêter aux cérémonies publiques & aux actes de la religion, quand même on n'en seroit pas pénétré au fond du cœur. Il avoit coutume de recommander l'obéissance aux Magistrats, & il disoit qu'il falloit souhaiter de bons Souverains, & se soumettre à ceux qui se gouvernoient mal.

Cependant, si les Sectateurs d'Epicure lui ont prodigué les plus grandes louanges, les Philosophes véritablement vertueux avoient bien du mépris pour lui. Cicéron, que je regarde comme le plus grand Philosophe qui ait existé parmi les Romains, ne tarit

point lorsqu'il est question de se moquer des Epicuriens. Ses écrits brillent par les traits satyriques qu'il lance perpétuellement contre eux. Il n'épargne pas même son bon ami Pomponius Atticus, qui étoit de cette Secte. Il lui reproche souvent dans ses lettres, qu'avec beaucoup de mérite & de capacité, qui auroient été d'une grande utilité pour la république, il étoit resté dans son indolence épicurienne, qui l'avoit empêché d'entrer dans les magistratures.

Epicure mourut à Athenes, à l'âge de soixante & douze ans, 316 ans avant J.C. Le respect que les Sectateurs d'Epicure conserverent pour sa mémoire, est admirable. Son école ne se divisa jamais, & ses principes furent suivis comme des oracles. La philosophie d'Epicure fut en grande réputation chez les Romains. Elle s'y établit dans le temps que le luxe commençoit

à s'introduire chez eux, lorsqu'ils se furent rendus maîtres des royaumes de l'Asie. Il ne s'est rien écrit en latin sur les sentiments & la physique d'Epicure d'un style plus pur & d'un air plus poli, que le poëme de Lucrece, que beaucoup de personnes préferent à celui de Virgile, pour la pureté de la diction. Cicéron & Velleïus Paterculus ont fait un grand éloge de ce poëme; mais rien n'est plus dangereux pour la morale. Monsieur le Cardinal de Polignac a réfuté Lucrece dans un poëme latin qu'il a intitulé l'Anti-Lucrece : c'est un excellent ouvrage, admiré par tous les Savants.

ZÉNON, *chef des Stoïciens.*

Zénon, chef & fondateur de la Secte des Stoïciens, étoit de l'isle de Chypre, & fils d'un riche marchand, qui faisoit un grand commerce avec les Phéniciens. Il vint à Athenes à l'âge de vingt-

deux ans, pour y perfectionner son éducation. Un jour qu'il se promenoit dans la ville, on vint lui dire qu'un vaisseau richement chargé, appartenant à son pere, avoit fait naufrage. Frappé de cette fâcheuse nouvelle, il entra brusquement dans la boutique d'un Libraire, & ouvrit le premier livre qui se trouva sous sa main. C'étoit un traité philosophique de Xénophon. La lecture de cet ouvrage frappa si fort & fit tant de plaisir au jeune étranger, qu'il oublia aussi-tôt la perte qu'il venoit de faire, & dit au Libraire, avec un air satisfait : *Où pourrois je trouver un de ceux qui enseignent une philosophie si consolante?* Le Libraire apperçut alors Cratès, Philosophe Cynique, disciple de Diogene ; & le montrant à Zénon, *suivez cet homme*, lui répondit-il ; *vous ne pouvez prendre un meilleur guide*. Cratès étoit, de tous les Cyniques, le Philosophe le plus impudent,

dent, & qui outroit la vertu avec le plus grand excès. Les leçons de Cratès plurent d'abord à Zénon; mais enſuite il ſe laſſa des diſputes perpétuelles & de la pauvreté des Cyniques. Il voulut philoſopher par lui-même, & il tomba dans d'autres excès. Zénon étoit l'homme de ſon ſiecle le plus difforme & le plus contrefait; mais il réparoit cet extérieur déſagréable, par de continuelles attentions ſur ſa perſonne.

La morale de Zénon étoit de vivre conformément à la nature; mais comme cette maxime favoriſoit beaucoup la doctrine des Cyniques, trop effrontés dans leurs ſentiments, elle ſcandaliſa la plupart des Philoſophes, & révolta les eſprits contre Zénon. Ce Philoſophe, pour ne pas choquer le public, donna un tour plus honnête à ſon opinion, en expliquant cette convenance à la nature, par la conformité à la droite raiſon. Il prétendoit que la

vertu & la raison étoient renfermées dans des bornes aussi étroites que la vérité, & que comme ce qui est contre la vérité est également faux, ce qui est contre la raison & contre la vertu, est également déraisonnable & vicieux. Tout rouloit là-dessus dans l'école de Zénon. Mais les conséquences d'un principe si extravagant furent désapprouvées de tout le monde : rien ne parut plus ridicule que cette égalité de péchés, qui les tenoit tous également criminels. On prêchoit au Portique une hauteur de sentiments qui avoit quelque chose de farouche, & rien de proportionné à l'infirmité humaine. Zénon ne reconnoissoit qu'un Dieu, & admettoit en tout une destinée inévitable. Un jour un de ses esclaves, voulant profiter de cette opinion, lui avoit dérobé quelque chose : le vol ayant été reconnu, Zénon le fit châtier ; & pandant qu'il le faisoit punir, l'esclave s'écria:

J'étois destiné à dérober. Oui, lui répondit Zénon, *& à être battu.* Ce Philosophe avoit coutume de dire que si un Sage ne devoit pas aimer, comme quelques-uns le soutenoient, il n'y auroit rien de plus désagréable pour les personnes belles & vertueuses, qui ne seroient aimées que des sots.

Une de ses maximes qui a été fort approuvée par les personnes raisonnables & sensées, c'est qu'il disoit qu'une partie de la science consistoit à ignorer les choses qui ne doivent pas & ne peuvent pas être sues, parceque Dieu n'a pas voulu nous les découvrir; & ce fut d'après ce sentiment qu'il négligea l'étude de la physique.

Zénon, étant fort vieux & fort infirme, tomba par hasard, & se cassa un doigt : comme ses amis s'empressoient à le relever, il s'écria froidement : *O mort! je suis prêt à te suivre; tu pouvois m'épargner la peine de m'en*

avertir. Aussi-tôt il entra dans sa chambre, prit du poison, & mourut, environ deux cents soixante-quatre ans avant Jésus-Christ.

Je crois pouvoir avancer que c'est dans la morale de ce Philosophe que le suicide a pris naissance ; cependant nous en avons très peu d'exemples parmi les Grecs qui puissent nous faire connoître que les hommes se soient livrés à cette fureur ; & c'est d'après Zénon, que l'Auteur du Systême de la Nature a renouvellé cette opinion avec tant de folie. J'espere que mes Lecteurs me permettront une petite digression historique à ce sujet.

Ce fut chez les Romains, dans le temps que César se rendit maître de la république, que parut la premiere fois cette manie. Les zélés républicains, & ceux qui étoient jaloux de la puissance de César, se faisoient Stoïciens pour avoir de la fermeté dans les dis-

graces. Mais toute leur philosophie consistoit à prendre des sentiments guindés au-dessus de la raison & de l'humanité, qui les conduisoient à la folie, & les empêchoient de connoître ce que c'est que la véritable vertu.

Le premier suicide éclatant parmi les Romains, fut Caton d'Utique ; qui se donna la mort avec assez de cérémonie pour faire croire qu'il regrettoit la vie. Sa mort est un mêlange bizarre de justice, de fermeté, d'orgueil, & de férocité. Avant de mourir, il empêche le pillage de la ville d'Utique ; il pourvoit à la sureté des citoyens Romains enfermés avec lui dans cette ville, & qui pouvoient appréhender la colere de César prêt à s'en rendre maître ; il exhorte son fils à implorer la clémence du vainqueur ; il passe une partie de la nuit à lire l'ouvrage de Platon sur l'immortalité de l'ame. Lorsqu'il s'apperçoit qu'on lui a ôté son épée,

il frémit de colere ; il appelle à grands cris ses domestiques ; il donne à celui qui se présente le premier un si grand coup de poing sur le visage, qu'il se blesse lui-même à la main ; & lorsqu'on lui a rendu son épée, il reprend sa tranquillité. Il continue de lire l'ouvrage de Platon, & ensuite il s'endort. Il se réveille au commencement du jour. Il prend son épée ; mais soit que la nature, qui s'intéresse malgré nous à notre conservation, eût réveillé dans son cœur la crainte de la mort, il se fait une large blessure, qui n'est cependant pas mortelle, & il tombe de douleur ou d'effroi. Au bruit qu'il fait, ses domestiques accourent ; on le trouve sans connoissance, nageant dans son sang. Après quelques moments il revient à lui ; il voit tout le monde empressé à lui donner du secours ; il devient furieux ; il déchire ses entrailles, & il expire en présence de son fils & de

ses amis. Le Traité de l'Immortalité de l'Âme que Caton venoit de lire n'étoit pas un ouvrage capable de l'exciter à prendre un parti si violent, puisqu'il prouve qu'il n'est pas permis de se donner la mort. » Un Philosophe, dit Pla-» ton, ne se tuera jamais lui-même; » cette action n'est pas permise même » à ceux à qui la mort seroit plus » utile que la vie. Dieu nous a mis » dans cette vie comme dans un poste » que nous ne devons jamais quitter » sans son ordre ». Cicéron, dans ses Questions Tusculanes (1), pense qu'il n'est pas permis de se donner la mort. » Dieu, dit-il, qui nous parle en sou-» verain dans le fond de notre cœur, » nous défend de quitter la vie sans » son ordre : un homme sage ne doit » jamais rompre les liens qui nous at-» tachent à la vie, & les loix s'y oppo-» sent ».

(1) Liv. 1, quest. 30.

Marcus Junius Brutus, ce fameux Philosophe Stoïcien, neveu de Caton, ayant été défait à la bataille de Philippes, prêt à se jetter sur la pointe de son épée, s'écrie : « Vertu que » j'ai suivie toute ma vie, pour laquelle j'ai quitté plaisirs, biens & » fortune, tu n'es qu'un vain fantôme » sans pouvoir ; le vice a toujours l'a» vantage sur toi : & désormais est-il » un mortel qui doive s'attacher à » ton inutile puissance (1) » ? Que ce raisonnement est faux ! Brutus ne connoissoit pas la véritable vertu. Celle qu'il professoit, hérissée par la dureté & la fausseté des maximes stoïciennes, ne lui avoit pas inspiré cette constance qui fait supporter courageusement à un homme sage, les adversités de la vie. Qui lui avoit donné quelque droit sur la vie de César, qu'il assassina

(1) Plutarque, vie de Brutus.

si lâchement au milieu du Sénat de Rome ? César qui l'avoit comblé de bienfaits, & qui, peut-être, étoit son pere, si nous en croyons l'histoire de ces temps-là (1) ! Cicéron, qui se connoissoit bien en hommes, n'est pas admirateur de la vertu & de la prudence de Brutus. Sur des plaintes que Brutus lui avoit fait faire par Atticus, d'une chose injuste que Cicéron, étant Gouverneur de la Cilicie, ne crut pas devoir lui accorder, il répond à Atticus :
» Si ce n'est qu'à ce prix que je puis
» conserver l'amitié de Brutus, je suis
» bien aise qu'il sache qu'il peut cher-

(1) Voir les lettres de Cicéron à Atticus traduites par M. l'Abbé de Saint-Réal, & ses notes historiques qu'il y a jointes. Brutus, suivant ce que les Historiens en rapportent, étoit fils de Servilie, sœur de Caton, la maîtresse la plus chérie de César. Voir ce que l'Auteur a dit de Brutus dans la vie de César.

» chercher d'autres amis que moi ». Il lui reproche ailleurs une hauteur & une dureté de caractere peu convenables à des citoyens civilisés. Il l'accuse d'avoir manqué de prudence dans toute sa conduite, & d'avoir rendu inutile le dessein qu'il avoit conçu de rendre la liberté à sa patrie. C'est une chose étonnante que le grand nombre de citoyens Romains qui furent suicides à l'exemple de Caton & de Brutus. Tous les meurtriers de César eurent le même sort. Et sous ses successeurs tous ceux qui étoient ou des brouillons, ou des mécontents, se faisoient Stoïciens, & se donnoient la mort lorsqu'ils n'avoient pas réussi dans leurs desseins. Il est vrai qu'il y en eut aussi plusieurs qui furent les victimes de la tyrannie des Empereurs, & qui reçurent la mort ou se la donnerent avec beaucoup de fermeté : mais ils étoient tous Stoïciens ; car il n'y en eut jamais d'Epicu-

ciens, du moins l'Hiſtoire n'en cite aucuns qui aient donné dans cette manie, ſi ce n'eſt Pomponius Atticus, ce célebre ami de Cicéron, qui, laſſé de la vie, ſe laiſſa mourir de faim à l'âge de 77 ans.

L'Ecole Stoïcienne jouit d'un grand éclat ſous Zénon; mais après ſa mort elle ſe diviſa en pluſieurs ſectes, qui donnerent des modifications à l'auſtérité de ſa morale, ſans s'écarter néanmoins de ſes principaux ſentiments, & entre autres de celui-ci, que la douleur n'eſt pas un mal, & que le vice ſeul mérite ce nom. On rapporte à ce ſujet un trait ſingulier de Poſidonius, Philoſophe Stoïcien, qui étoit en grande réputation de ſageſſe du temps de Pompée. Ce Général paſſant par l'iſle de Rhodes, en revenant à Rome après avoir vaincu Mithridate, alla voir Poſidonius. Ce Philoſophe étoit alors vivement tourmenté de la

goutte ; mais voyant arriver Pompée, il se composa, & par un effort de courage, il voulut lui prouver qu'il n'y a rien de bon & d'utile que ce qui est honnête. Les douleurs reprenoient de temps en temps le Philosophe malade ; mais lui, sans pâlir ni changer de visage, répétoit autant de fois : O douleur ! ô douleur ! tu ne triompheras pas de moi ; je n'avouerai jamais que tu sois un mal.

Cicéron n'aimoit pas la secte des Stoïciens ; il regardoit leurs maximes comme des extravagances qui ne consistoient que dans de belles paroles & de magnifiques expressions. Il témoigne un grand mépris pour leur doctrine dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Un jour, pendant qu'il étoit Consul, il plaidoit pour Murena (1), l'un de ses amis, une cause d'impor-

(1) Son Discours nous est resté.

rance. Caton, dont je viens de parler, présidoit au jugement. Cicéron fit tant de plaisanteries agréables & spirituelles sur les Stoïciens, qu'il fit rire tout l'auditoire; & Caton piqué ne put s'empêcher de dire hautement : » Il faut » avouer que nous avons un Consul » bien plaisant ».

HISTOIRE
De l'Ecole Philosophique d'Alexandrie.

Après la mort de Socrate, de Platon, d'Aristote, &c. la philosophie avoit beaucoup dégénéré de la noblesse de sa naissance, par le grand nombre de Sectes philosophiques qui s'étoient élevées, toutes contraires les unes aux autres, telles que celles des Cyniques, des Stoïciens, des Epicuriens, &c. qui, malgré l'absurdité & la fausseté de leurs principes, ne laisserent pas de subsister très long-temps; soutenues chacune par un nombre podigieux de dis-

ciples. Aussi la philosophie ne fit-elle que languir jusqu'au temps de Cicéron, sans avoir produit aucun Philosophe distingué.

Cependant Ptolomée, fils de Lagus, premier Roi d'Egypte, dont il s'étoit emparé après la mort d'Alexandre, & son fils Ptolomée Philadelphe, avoient fait tous leurs efforts pour faire revivre la philosophie dans Alexandrie. Cette ville capitale de leur royaume étoit devenue une des plus belles villes du monde. Tout y contribuoit; l'avantage de sa situation, la fertilité de son terroir, la magnificence de ses bâtimens, & la commodité de son port pour le commerce. Les Egyptiens avoient beaucoup d'esprit & d'intelligence. J'ai fait ci-devant la description de cette nation qui avoit été la plus sage de l'univers, & connoissoit le mieux en quoi consiste le bonheur des peuples, dont elle avoit fait jouir les Egyptiens pendant près de dix-

sept cents ans. Mais après que les Perses en eurent fait la conquête, elle avoit beaucoup dégénéré. Le luxe Asiatique qui s'étoit introduit chez elle avec les beaux Arts de la Grece, avoit corrompu ses mœurs, & donné à ses habitants un goût excessif pour la frivolité. Plutarque & Dion Chrysostome, deux célebres Historiens Philosophes, trouvoient beaucoup de rapport & de ressemblance entre les Athéniens & les habitants d'Alexandrie. Ces deux peuples, naturellement portés au plaisir, & qu'on ne pouvoit rassasier de jeux & de fêtes, étoient jaloux du mérite étranger; ils s'en offensoient comme d'une injure, dans la persuasion qu'ils étoient les seuls qui dussent avoir de l'esprit, & ils traitoient les autres nations de barbares.

Lorsque le premier Ptolomée se vit affermi sur le trône, ses bienfaits attirerent dans Alexandrie les hommes les

plus habiles & les plus éclairés répandus dans la Grece & dans les principales villes de l'Asie, qui pouvoient contribuer à la perfection des sciences. Philosophes, Géometres, Astronomes, Poëtes, Musiciens, Peintres, Sculpteurs, y accoururent à l'envi, & rendirent sa Cour un des plus agréables séjours du monde, & d'autant plus brillant que le Prince lui-même étoit connoisseur dans tous ces arts. Deux secours dont les anciens Philosophes avoient été privés concoururent à faire réussir son dessein : le premier fut une Bibliotheque magnifique (1) jusqu'au nombre de 750 mille volumes, qui étoit ouverte à tous les Savants ; le second étoit une Académie célebre divisée en deux parties, dont l'une portoit le nom de Sérapis,

(1) Elle fut brûlée pendant le siege que César mit devant la ville d'Alexandrie.

& l'autre celui d'Isis. Ceux qui composoient cette Académie, exempts & dégagés du soin de leur subsistance, demeuroient & vivoient ensemble. Outre un logement commode pour chaque Académicien, il y avoit encore un grand jardin commun, & orné de tout ce qui pouvoit le rendre agréable, & une salle d'exercices. On s'y rassembloit à certaines heures, & on y conféroit sur les matieres dont on vouloit s'instruire. Sous les Ptolomées, les Gardes de la bibliotheque étoient les plus habiles & les plus savants hommes. On compte parmi eux un Démétrius Phaléréus, un Zénodothe d'Ephese, un Apollonius de Rhodes, & plusieurs autres.

Ce fut sous le regne de Ptolomée Lagus que fut faite, deux cents soixante & onze ans avant Jésus-Christ, la célebre traduction en grec des livres de l'Ecriture Sainte, par soixante & dix Sa-

vants Juifs, que leur grand Sacrificateur Eléazar lui envoya. Le Roi fit par reconnoissance de magnifiques présents à Eléazar pour orner le temple de Jérusalem, & il renvoya les Traducteurs comblés de dons & d'honneurs (1).

Il ne paroît pas que les Savants de cette école eussent beaucoup profité de la connoissance de ces Ecritures; car depuis ce temps là il ne parut aucun Philosophe distingué par ses ouvrages. Elles étoient cependant bien capables de leur donner des nouvelles lumieres sur l'existence de Dieu, sur la création du monde, & de détruire les faux systèmes que les anciens Philosophes avoient imaginés. Il y a toute apparence qu'ils mépriserent la noble simplicité du style de ce livre admirable, parcequ'il ne brilloit point par les fleurs

(1) Voir dans l'Historien Joseph la description historique de cette traduction.

& les ornements de l'éloquence & de la poësie des Auteurs Grecs, & que les faits qu'il rapporte, n'ayant d'autres preuves que la révélation & la tradition, n'étoient point soutenus par les systêmes & les raisonnements de Platon, d'Aristote & des autres Philosophes. Je ne suis donc pas surpris qu'ils aient préféré leurs ouvrages à ce livre divin; car les Philosophes de l'école d'Alexandrie ne s'occuperent que du soin d'éclaircir ce que les Auteurs Grecs avoient imaginé. Ils ne tirerent rien de leur propre fonds; ils se bornerent à des commentaires, des paraphrases, & d'autres semblables productions qui sont tombées dans l'oubli. Cependant cette Académie se soutint assez long-temps avec un certain éclat.

J'ai déja dit que la philosophie avoit beaucoup dégénéré de la noblesse de sa naissance, par la multitude des Sectes qui s'étoient élevées après la mort de

Platon & d'Aristote. Ce n'étoit plus la raison qu'on suivoit, c'étoit la passion; & l'on pensoit moins à défendre la vérité, qu'à soutenir avec chaleur son opinion. Les intérêts différents des Sectes, qui travailloient alors à se détruire les unes les autres par l'opposition où se trouverent les Chefs, contribuerent beaucoup à ce désordre. L'ancienne Ecole de Platon tomba par les sentiments de la nouvelle dans la Secte des Sceptiques, ou Pyrrhoniens, qui douterent de tout. Après la mort d'Aristote & de Théophraste, on se relâcha dans leur Ecole de l'application qu'on y avoit aux choses naturelles, pour étudier l'éloquence. Voilà quelle fut la révolution de la philosophie, qui suivit celle de la Grece; car depuis qu'elle eut perdu sa liberté sous les successeurs d'Alexandre, il s'éleva peu d'esprits propres à l'étude de la véritable vertu: aussi ne trouve-t-on plus dans l'Histoire

aucun Philosophe qui se soit véritablement distingué par la noblesse & la pureté de ses sentiments.

Pendant que la philosophie fleurissoit dans la Grece, les Romains figuroient dans le monde par la gloire & la prospérité de leurs conquêtes. Ils avoient une philosophie particuliere, qui consistoit dans l'amour de la patrie, soutenu par de grandes vertus & par la régularité de leurs mœurs. Ils ne connoissoient d'autres arts que celui de la guerre; mais lorsqu'ils eurent fait la conquête d'une partie de l'univers, & rendu à la Grece sa liberté en faveur des beaux arts qui y regnoient, ils devinrent les disciples de ceux dont ils étoient devenus les maîtres. Lorsque Sylla alla faire la guerre à Mithridate, la ville d'Athenes ayant refusé d'ouvrir ses portes au Dictateur Romain, il la prit d'assaut, & y exerça les plus grandes violences; mais les plus précieuses dé-

pouilles qu'il emporta de cette ville, furent la bibliotheque d'Appellicon, qui contenoit les ouvrages d'Aristote & de Théophraste, qu'il tira de l'obscurité où ils étoient ensevelis. Ces écrits, portés à Rome avec ceux des autres grands Philosophes & Orateurs, donnerent aux Romains du goût pour les sciences. La jeune noblesse Romaine vint en foule à Athenes en étudier la langue, & les beaux ouvrages de ses Orateurs & de ses Philosophes. On comptoit parmi cette jeunesse César, Cicéron, Caton, Quintilien, enfin ces hommes qui devinrent les plus illustres de la république. Si les Romains étudierent la philosophie, ce fut sans penser à en faire une de leur chef. Chacun en particulier s'attacha à la Secte qui étoit la plus conforme à son goût & à son caractere. César fut grand Dialecticien, passionné pour la connoissance des choses naturelles, mais Epicurien pour la

morale, ainsi que Pomponius Atticus. Caton & Brutus furent Stoïciens par par tempérament. Cicéron, qui savoit les opinions de tous les Philosophes, ne s'attacha à aucune. Mais la science que les Romains cultiverent avec le plus de soin, fut l'éloquence. La lecture de Platon, le plus éloquent de tous les Philosophes, leur donna en même temps du goût pour la philosophie. Ils étudierent aussi les autres Philosophes Grecs; mais je crois que la prodigieuse diversité d'opinions qu'ils trouverent dans leurs écrits, rendit les Romains Pyrrhoniens. Le caractere de gravité, qui étoit celui des Romains, ne leur permettoit pas ces foiblesses qui naissent de la dispute & dégénerent en animosités personnelles.

CICÉRON.

Je ne vois chez les Romains de véritable Philosophe que Cicéron; & je

dirois volontiers que, pour la morale, il a égalé ceux qui se sont le plus distingués chez les Grecs, s'il ne les a pas surpassés. Ayant choisi dans tous leurs ouvrages, excepté ceux de la physique qu'il ne croyoit pas nécessaire à un homme d'Etat, ce qu'il y avoit de plus conforme à la droite raison; il s'en forma une philosophie particuliere dont les sentiments sont répandus dans les ouvrages qu'il nous a laissés, & dont je donnerai un extrait.

De tous les Romains qui se sont rendus recommandables par leurs belles qualités, je n'en vois point qui ait mérité à plus juste titre le nom de véritable Philosophe que Cicéron, indépendamment des talents supérieurs qu'il eut pour le gouvernement de la République Romaine, à laquelle il rendit les plus grands services. Il naquit à Arpinum 116 ans avant J. C. A son entrée dans le Barreau, ayant dé-

clamé

clamé avec véhémence contre quelques partisans du Dictateur Sylla, il fut obligé, pour se soustraire à son ressentiment, de se retirer en Grece. Il y étudia sous les Philosophes & les Orateurs les plus célebres, & il fit paroître tant d'éloquence dans un discours en langue grecque qu'il prononça à Rhodes, qu'Apollonius Molo, son maître, s'écria qu'il déploroit le malheur de la Grece, qui, ayant été vaincue par les armes des Romains, l'alloit être encore par l'éloquence de son disciple. Je ne sais dans lequel de ces deux arts, de l'éloquence ou de la philosophie, Cicéron s'est rendu le plus recommandable; c'est une question qui est encore indécise entre les Savants. Personne n'étoit plus habile que lui pour remuer les passions & faire agir ces ressorts cachés que la Nature a mis dans le cœur humain. Il employoit, suivant les occasions, les graces & la douceur, la force & la véhémence. Je

rapporterai de lui un trait qui fera connoître avec quelle intelligence il savoit les employer. Il y avoit un citoyen, appellé Quintus Ligarius, ennemi déclaré de César, & qu'il avoit résolu de faire périr, s'il tomboit entre ses mains. Quelques amis de César lui ayant dit que Cicéron se disposoit à prendre la défense de Ligarius, & de parler en sa faveur; César leur répondit d'un ton ironique : Il y a long-temps que nous n'avons entendu Cicéron, je l'écouterai avec plaisir; mais quelle que soit la force de son éloquence, elle ne me persuadera jamais de pardonner à Ligarius. Ces paroles, qui furent rapportées à Cicéron, l'animerent, & lui firent employer tous les charmes de son éloquence. Il prononça, devant César & en présence de ses amis, un discours si beau, si véhément, si flatteur pour César, & celui-ci en fut si pénétré, qu'il tomba dans une espece d'extase. Il laissa,

tomber des papiers qu'il tenoit entre ses mains, il fut quelques moments sans parler; puis revenant à lui: il dit en se levant: *Je pardonne à Ligarius.* Effectivement lorsqu'on lit avec un peu de goût ce discours, on est forcé d'admirer l'art & le génie de l'Orateur. Il fait un si bel éloge de la clémence de César; il fait une si brillante description de la bataille de Pharsale, qui avoit rendu ce grand homme maître de l'univers, qu'on n'est point surpris que son discours ait produit un si bel effet. Si je n'avois pas craint de m'éloigner trop de mon sujet, j'aurois encore rapporté un extrait du discours que Cicéron prononça au milieu du Sénat en présence de César, pour le remercier de s'être réconcilié avec Marcellus; mais on peut le voir dans la Vie de César que j'ai donnée au public (1).

(1) Tome 1, page 193.

Aucun citoyen Romain, quelque grand qu'il ait été, n'a jamais eu plus de zele pour sa patrie, plus de probité même dans les actions les plus cachées de sa vie (1); plus de prudence, de justice & d'équité dans les magistratures supérieures qu'il a exercées; plus de sagacité pour les grandes affaires, même les plus difficiles. Orateur sublime, personne n'a jamais loué avec plus de grace & de vérité, & repris avec plus de véhémence, Philosophe vertueux & sensé, il a mieux connu & développé qu'aucun autre les différentes opinions des Philosophes Grecs & celles des autres nations sur la véritable vertu. Je crois même que dans sa personne le Philosophe l'emporte sur l'Orateur. Ceux qui l'ont accusé de pu-

(1) Pour connoître le fond de son cœur il faut lire les lettres à Atticus, traduites par l'Abbé de Saint-Réal.

sillanimité, ne le connoissoient pas : il avoit une fermeté inflexible. Ses Philippiques sont une preuve du courage avec lequel il s'est exposé, pour le bien de la République, à la haine de Marc Antoine. Sa mort peut être comparée à celle de Socrate. *Je suis persuadé*, disoit Cicéron (1), *que le Dieu qui nous parle en souverain dans le fond de notre cœur, nous défend de sortir de la vie sans son ordre*. Aussi, lorsqu'il apprend qu'il est proscrit, il ne va pas au devant de la mort ; mais lorsqu'il voit qu'il est si vivement poursuivi qu'il ne peut s'en garantir, il se présente à ses meurtriers, & sans plaintes ni reproches, il leur donne sa vie avec un courage qui les étonne.

Cicéron dans sa jeunesse s'étoit fixé aux sentiments de la troisieme Académie. » Nous ne sommes pas, dit-il,

(1) *Quæst. Tuscul. libro* 1, *sect.* 30.

» de ces rigides Platoniciens, qui s'i-
» maginent qu'il n'y a rien de vrai ;
» nous croyons seulement que le vrai
» & le faux sont confondus & incor-
» porés ensemble, & que l'œil humain
» n'a point la force de les démêler : il
» suit de là que tout n'est que proba-
» ble dans l'univers, mais que ces pro-
» babilités adroitement ménagées suf-
» fisent pour conduire le sage, & l'em-
» pêcher de s'égarer pendant le cours
» de sa vie «. On juge bien qu'avec de tels principes Cicéron ne prend jamais le ton décisif ; il se moquoit même de ceux qui se passionnent pour quelque Auteur, qui le regardent comme leur Oracle, qui croient aveuglément ses décisions, parcequ'ils ne font aucun usage de leur esprit. Sa devise étoit : *Vivere cogitare est*, vivre c'est réfléchir. » Sur cela, continue-t-il, je ne
» puis m'empêcher de rire de l'entê-
» tement des Pythagoriciens : si on leur

» conteste quelque chose, ils ne dai» gnent pas s'expliquer, & ils répon» dent avec une folle assurance, *c'est* » *lui qui l'a dit* «. Cicéron gardoit la même conduite dans le cours ordinaire de sa vie. Il ne jugeoit point les hommes par les apparences, il étoit toujours en garde contre leurs subtilités & leurs tromperies.

Le premier ouvrage philosophique que fit Cicéron depuis sa retraite des affaires, fut un discours vif & pathétique pour exhorter son fils à l'étude de la philosophie. Comme nous n'en avons aujourd'hui que quelques fragments, nous n'en pouvons juger que par l'impression qu'il fit sur le cœur de Saint Augustin qui en fait un grand éloge.

Dans le Traité de la fin des biens & des maux (1) Cicéron reconnoît que la véritable science de l'homme est de se

---

(1) *De finibus bonorum & malorum, lib.* 5.

procurer le bien, & de fuir persévéramment le mal, tant par rapport à l'esprit que par rapport au corps. Il réduit à des notions générales ce que les Anciens avoient dit sur cette matiere.

Dans le livre des Questions Tusculanes Cicéron rapporte les principes les plus surs & les plus invariables pour bien vivre. Il commence par le mépris de la mort, qui est certainement la plus rude de toutes les épreuves. Il montre ensuite que la douleur & les maladies ne doivent point abattre un homme de courage, ni le porter à des plaintes ridicules; que les revers & les disgraces de la fortune sont plus aisés à soutenir que ses faveurs & ses bienfaits, parcequ'on tombe dans un abîme de maux lorsqu'on écoute trop ses passions, par les facilités que les richesses fournissent pour les satisfaire. Enfin il conclut que rien ne peut nous rendre heureux que l'exercice constant des

vertus, car elles forment une chaîne qui ne se rompt qu'à notre ruine & à notre perte.

C'est encore un bel ouvrage que celui de la Nature des Dieux ; on y trouve une plus grande quantité de connoissances & de réflexions que n'en offrent les principaux ouvrages des Anciens, sur-tout lorsqu'ils ont voulu traiter cette matiere suivant les regles de la physique & de la métaphysique.

Nous avons encore un excellent traité de Cicéron qui est celui des Offices. Cet ouvrage est, de l'aveu de tous les Savants, un des plus beaux monuments de l'antiquité. Il y parle des devoirs de l'homme, car c'est ce que signifie le mot latin *officia* ; & les regles qu'il y donne pour la conduite de la vie, sont si étendues, on y trouve une morale si complette & si pure, qu'il n'y a presque point de Chrétien qui pût soutenir l'examen de son cœur sur ces regles là.

De ce principe général que l'homme est né pour la vertu, que c'est à quoi la Nature le porte & ce qu'elle demande de lui, il fait sortir les quatre vertus principales, qui sont la prudence, la justice, la force & la tempérance. C'est de ces quatre vertus qu'il tire les admirables regles qu'il nous donne dans le reste de cet ouvrage pour la conduite de la vie, & qu'il autorise par des exemples pris des actions les plus célebres des grands hommes qui ont existé chez les Grecs & chez les Romains. Ce qui mérite la plus grande attention, c'est le haut point de pureté où Cicéron porte les mœurs des hommes : enfin c'est l'elixir, s'il m'est permis de me servir de ce terme, de tout ce qui a été dit par les Philosophes anciens. Si l'Auteur d'un tel ouvrage nous étoit inconnu, que pourrions-nous penser d'un homme qui nous dit : « Que l'usage » que nous devons faire de notre es-

» prit, est la recherche de la vérité;
» que nous ne devons accorder au
» corps que ce qui est nécessaire pour
» le soutenir; que de deux principes
» de mouvement qui sont en nous,
» l'appétit & la raison, il faut résister
» à l'un, & ne nous conduire que par
» l'autre; que notre premier soin doit
» être de nous tenir exempts non seu-
» lement de toutes passions, mais des
» moindres mouvements qui pour-
» roient tant soit peu altérer cette si-
» tuation calme & tranquille qui con-
» vient à la dignité de notre nature;
» que nous sommes nés pour les autres
» aussi-bien que pour nous-mêmes,
» & que nous devons nous considérer
» comme divers membres d'un même
» corps, & nous aimer sincérement &
» véritablement les uns les autres; que
» bien loin de faire aucune injustice
» à qui que ce soit, il n'y a point
» d'homme que nous ne devions être

» toujours prêts d'assister, de secourir
» & de protéger, & pour qui nous ne
» devions faire ce que chacun feroit
» pour son meilleur ami ; que comme
» la justice doit être la regle de nos ac-
» tions, le bien de la société humaine
» en doit être l'unique but, & qu'il
» n'y a point de travail que nous ne
» devions entreprendre, ni de péril
» auquel nous ne devions nous expo-
» ser pour ses intérêts «.

De tous les livres des anciens Philosophes païens, il n'y en a peut-être aucun où il y ait tant à profiter que dans les Offices de Cicéron, puisque c'est un corps méthodique d'instructions & de regles pour toute la conduite de la vie ; qui descend dans le plus grand détail, & jusqu'aux moindres égards de la bienséance. Ainsi je crois pouvoir dire qu'après Socrate, Platon & Aristote, il n'a point paru dans le monde de plus grand Philosophe païen que Cicéron.

Malgré ce que je viens de rapporter, je ne puis me dispenser de citer un trait de la vie de Cicéron, qui fait connoître que sa vertu n'étoit pas aussi épurée dans son cœur que dans ses ouvrages : tant il est vrai qu'il n'est point d'homme absolument parfait.

Métellus Céler étant mort, laissoit vacante la place de Président dans le college des Augures. Cicéron écrivant sur ce sujet à son ami Atticus, lui dit : *Pour qui sera la place de Chef du college des Augures de Métellus Céler ? C'est le seul endroit par où ceux qui gouvernent pourroient me gagner ; j'avoue ma foiblesse* (1). Cet aveu fait voir que quand

(1) Celui qui possédoit cette dignité étoit regardé comme le premier Ministre de la religion chez les Romains. On ne faisoit rien sans le consulter ; on ne tenoit point d'assemblées publiques ; on ne faisoit aucune élection de Magistrats sans sa présence, & il falloit avoir son approbation. Il étoit le maître de les di-

on aime la gloire aussi éperdument que Cicéron l'aimoit, on ne sauroit aimer davantage la vertu. Or, comme l'homme qui n'a qu'un cœur ne peut avoir en même temps qu'une passion dominante, si l'on n'aime pas la vertu plus que la gloire, on aime nécessairement la gloire plus que la vertu; ainsi dans le cas où elles ne s'accordent pas ensemble, on abandonne la vertu pour la gloire, comme Cicéron avoue qu'il l'auroit abandonnée si on lui avoit offert la dignité d'Augure. C'étoit donc cette dignité qui étoit l'objet de l'ambition de Cicéron, & pour laquelle il étoit près de se démentir de ses principes. J'aurois peut-être pu le blâmer davantage; mais j'ai appris de Plutarque

---

clarer nulles, s'il imaginoit qu'on eût manqué à quelque cérémonie; enfin lui & les autres Augures étoient les interpretes de la volonté des Dieux.

qu'il falloit *parler avec retenue des défauts des grands hommes, comme par une honte révérenciale de la pauvre nature humaine, laquelle ne peut produire un homme si parfait ni si bien composé à la vertu qu'il n'y ait toujours quelque chose à redire* (1).

Cependant les études s'étoient rétablies chez les Grecs avec un certain éclat. Le concours du grand nombre de Romains qui allerent à Athenes pour s'instruire, avoit excité l'émulation des Savants, mais sans produire aucun grand homme digne d'être comparé aux anciens Philosophes. Les Grecs eurent seulement l'avantage de rendre leurs maîtres plus polis, & plus dignes de les gouverner.

L'Ecole Philosophique d'Alexandrie subsistoit aussi dans le même temps que

(1) Plutarque, Préface de la vie de Cimon, traduction d'Amiot.

que celle d'Athenes en l'état que je l'ai rapporté. Elle étoit toujours protégée par ses Rois qui n'avoient pas encore subi le joug de la puissance Romaine ; mais il n'étoit sorti de cette Ecole aucun Philosophe de réputation. Elle se conserva, malgré les révolutions qui arriverent dans le royaume d'Egypte, jusqu'à la conquête que l'Empereur Auguste en fit sur la Reine Cléopatre.

Quoique cette Ecole ne fût pas aussi brillante que celle d'Athenes qui se distinguoit par le concours des principaux citoyens Romains qui y alloient étudier, cependant elle conserva toujours un germe de philosophie qui produisit de beaux fruits lorsque l'Egypte reçut la prédication de l'Evangile ; au lieu que celle d'Athenes tomba dans l'ignorance, comme il est dit dans les Actes des Apôtres, que *les Athéniens, tant naturels qu'étrangers, n'avoient d'autre*

occupation que celle de dire ou d'entendre des choses nouvelles (1).

HISTOIRE

De la Philosophie sous l'Empereur Auguste.

Le goût de la philosophie qui s'étoit établi à Rome par le bon sens, lequel y regnoit alors, subsista encore sous l'Empereur Auguste, dont l'esprit fut droit & solide. Il eut d'habiles gens pour maîtres, dit Suétone, & sa philosophie le fit regner paisiblement dans une révolution aussi violente que celle du changement de la république en monarchie. Il la gouverna avec tant de sagesse, de douceur & de justice, que son regne a mérité d'être cité comme le modele des bons gouvernements. Sa Cour, moins brillante que spirituelle & polie, étoit le séjour des honnêtes

(1) *Actus Apost. cap. 17, vers. 21.*

gens. Il se dépouilloit avec eux de l'orgueil du trône. Il disoit hautement qu'un Prince devoit préférer la qualité de pacifique à celle de conquérant; que c'étoit la marque d'un esprit léger & ambitieux que de troubler le repos des hommes pour se procurer la gloire passagere du triomphe & une couronne de laurier, qui, à la bien priser, disoit-il en riant, n'étoit qu'un amas de feuilles inutiles. Aussi mit-il tous ses soins à procurer la paix à l'univers, & il eut la satisfaction de fermer le temple de Janus, qui ne l'avoit été que trois fois depuis la fondation de Rome. Il semble que la nature, pour embellir le regne d'Auguste, se plut à rassembler autour de ce Prince les plus grands hommes. Il aimoit la philosophie sans en faire sa principale occupation, ne cultivant que la morale nécessaire aux Princes, & qui leur apprend à gouverner sagement. Il eut même à sa Cour

plusieurs Philosophes célebres qui en faisoient une étude sérieuse, tels qu'Apollodore de Pergame, Aréus & ses deux fils, Nicolas de Damas & Athéonodore de Tharse qui publia un commentaire sur les Catégories d'Aristote. Il se plaisoit à conférer avec eux, mais préférablement sur les matieres de morale. Il eut pour amis des hommes distingués par le plus grand mérite; tels qu'Agrippa, qui, par ses victoires, lui aida à se rendre maître de l'empire, & fut en même temps le plus modeste & le moins ambitieux de tous les hommes; & Mécénas, dont le nom a été donné depuis aux vrais amis & favoris des Rois, & aux protecteurs des Savants. Auguste se délassoit de ses grandes occupations avec des gens de lettres, aimables & spirituels, qu'il récompensoit libéralement. Les principaux furent Virgile, Horace, Tite Live, Tibulle, &c. dont nous admirons les

ouvrages. Il avoit fait bâtir un temple à Apollon, & y avoit fait joindre une bibliotheque magnifique dans laquelle il se renfermoit souvent pour jouir avec ses amis des agréments de la société & de l'égalité.

La principale philosophie connue tant à la Cour d'Auguste que dans Rome, étoit celle d'Epicure. Comme ses Sectateurs n'admettoient point la Divinité suprême, & ne connoissoient que la volupté pour souverain bien, le luxe qui s'étoit introduit ayant contribué à la corruption des mœurs, les Romains furent presque tous Epicuriens, & ne cultiverent point d'autre philosophie. Cette corruption, qui s'accrut prodigieusement sous les successeurs d'Auguste, à laquelle se joignirent la tyrannie & la cruauté, effaroucha tous les autres Philosophes au point qu'ils n'oserent presque paroître. Cependant sous le regne d'Auguste il pa-

tut un Philosophe qui mérite un rang distingué entre ceux qui l'ont précédé & suivi, qui fut Potamon d'Alexandrie.

POTAMON.

Potamon d'Alexandrie fut l'auteur d'une nouvelle méthode d'étudier la philosophie, dont les premiers Chrétiens firent beaucoup d'usage dans leurs études pour amener les Païens à la connoissance de la véritable religion. Cette méthode, également éloignée de l'incertitude des Pyrrhoniens, de l'Athéisme des Epicuriens, & de la présomption des Stoïciens, consistoit à choisir sans aucune prévention dans les écrits de chaque Philosophe ce qu'il y avoit de plus conforme à la raison pour conduire l'esprit à l'éclaircissement de la vérité; car, comme le remarque Saint Clément d'Alexandrie, l'un des plus savants Peres de l'Eglise Grecque, la

philosophie n'est l'ouvrage ni de Pythagore, ni de Socrate, ni de Platon, ni d'Aristote, ni de Zénon; chacun d'eux y a travaillé constamment : mais elle s'approprie ce petit nombre de choses excellentes qu'on trouve dans leurs écrits. Cette méthode doit renfermer beaucoup de justesse & de discernement, si elle est suivie par un homme sage & savant. « Soyez libre, ingénu, » & sincere dans vos jugements, dit » Cicéron (1); ne vous faites jamais un » mérite de soutenir des sentiments » dont vous n'êtes pas convaincu ».

Il ne paroît pas que Potamon ait présidé à aucune école, ni qu'il ait donné naissance à aucune secte ; mais sa maniere de philosopher se répandit bientôt dans le monde savant. Ceux qui l'embrasserent soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommés *Electiques.*

(1) *Lib. 1 de Natura Deorum.*

» Depuis long-temps », disoit Saint » Augustin (1), « personne ne prend » plus le titre d'Académicien, ni d'E- » picurien, ni de Stoïcien ; il s'est for- » mé une nouvelle philosophie du dé- » bris de toutes les anciennes, & c'est » celle qu'on suit aujourd'hui ». Les premiers Peres de l'Eglise s'y attache- rent plus que les autres. Leur dessein étoit d'instruire les Païens, & de les conduire insensiblement à la connois- sance de Jésus-Christ, &, pour y parve- nir, de les détromper de l'idée trop avantageuse qu'ils avoient des anciens Philosophes, & ensuite leur faire con- noître la nouvelle philosophie que Jésus-Christ avoit enseignée. C'est en quoi Saint Clément d'Alexandrie, Saint Grégoire Thaumaturge, Origene, Arnobe, Lactance, ont parfaitement réussi.

(1) *Epist. ad Dion.*

Avant d'entrer dans la continuation de l'histoire de l'Ecole d'Alexandrie, qui devint plus brillante qu'elle n'avoit jamais été lorsqu'elle eut reçu la prédication de l'Evangile, je dois parler des trois derniers Philosophes Païens qui se sont distingués dans le commencement du Christianisme; je veux dire Séneque, Pline & Plutarque.

SÉNEQUE.

Séneque est un Philosophe Romain, dont les ouvrages tout pétillants d'esprit ont eu beaucoup d'admirateurs, quoiqu'ils ne soient pas estimés par ceux qui préferent le bon sens à l'esprit. Il naquit à Cordoue sur la fin du regne d'Auguste. Il cultiva l'éloquence & la poésie; mais il quitta le Barreau de peur de déplaire par sa liberté à l'Empereur Caligula. Ayant été soupçonné d'avoir trop de familiarité avec la veuve de

de son bienfaiteur Domitius, il fut relégué dans l'isle de Corse. Agrippine, ayant épousé l'Empereur Claude, rappella Séneque pour lui confier l'éducation de son fils Néron. Tandis que ce jeune Prince suivit les préceptes de Séneque, il se fit estimer de tout le monde; mais lorsque Poppée & Tigelin se furent rendus maîtres de son esprit, ou plutôt que la perversité de son caractere ne fut plus gênée, il eut bientôt oublié les préceptes de son instituteur. On a prétendu que l'austérité stoïque dont se pare Séneque, n'étoit que sur ses levres, & que sa conduite n'étoit pas irréprochable. On l'a accusé, dit Tacite (1), d'avoir partagé le lit d'Agrippine, d'avoir contribué à lui faire épouser l'Empereur Claude son oncle, mariage que les Romains regardoient comme un inceste, & d'avoir ensuite

(1) *Annalium lib.* 13.

conseillé & approuvé la mort de cette Princesse. Quoiqu'il possédât de grands biens, son avarice lui en faisoit encore amasser par des usures criantes. On lui a reproché plusieurs fois de prétendre secrètement à l'Empire; ce qui fut cause de sa mort, ayant été enveloppé dans la conjuration de Pison contre Néron, dont on a dit que Séneque avoit eu connoissance, quoique le fait ne soit pas bien avéré. Ce Prince lui ayant envoyé ordre de mourir, il se fit ouvrir les veines & étouffer dans un bain chaud.

On remarque dans les ouvrages de Séneque beaucoup d'esprit & de génie; mais ils sont d'un style trop affecté, & bien éloigné de celui des Auteurs du siecle d'Auguste. A force de vouloir orner la perfection, il la porte bien au-delà de ses bornes pour faire briller son esprit. Effectivement sa sagesse n'est qu'une idée ambitieuse & chimérique,

toujours en contradiction avec elle-même. Les ſept livres que Séneque a écrits ſous le titre de Queſtions Naturelles, compoſent une phyſique aſſez étendue & aſſez ſpécieuſe, mais qui n'eſt fondée ſur aucunes expériences certaines. La partie hiſtorique de cet ouvrage eſt la plus intéreſſante, parce-qu'elle nous apprend pluſieurs choſes curieuſes ſur les mœurs des Romains. Dans le Traité qu'il a fait de la Providence, il prétend que c'eſt la lune qui eſt la cauſe du flux & reflux de la mer; opinion qui depuis a été démontrée fauſſe.

PLINE.

Pline, l'un des plus ſavants Philoſophes, & peut-être le ſeul d'entre les Romains, l'un des mieux inſtruits de ce qu'on peut appeller la Politique Philoſophique, qui devroit être celle de tous les Miniſtres qui approchent des

Souverains, étoit natif de Vérone. Iſſu d'une famille illuſtre, il porta les armes avec diſtinction. Il fut employé dans différentes affaires importantes par les Empereurs Veſpaſien & Titus, qui l'honorerent de leur eſtime, & lui conſierent pluſieurs commandements. Il périt à l'âge de cinquante-ſix ans dans une prodigieuſe éruption du mont Véſuve, arrivée l'an ſoixante-neuf de Jéſus-Chriſt, qui fut ſi violente qu'elle détruiſit des villes entieres, & ruina une grande étendue de pays. Pline, qui commandoit alors une eſcadre Romaine dans la Méditerranée, voulant, comme grand Phyſicien qu'il étoit, obſerver ce terrible phénomene, s'avança trop près avec ſa gallere de la côte voiſine du Véſuve, & il fut englouti dans la mer par les matieres enflammées que la montagne vomiſſoit avec la plus grande violence & la plus grande abondance.

Personne n'a été plus convaincu que Pline de la nécessité de l'étude. Il regardoit tout le temps qu'on lui dérobe comme un temps perdu, & dont la perte doit causer des regrets infinis. » Je donne tout le jour aux affaires, » écrivoit-il à l'Empereur Titus ; je me » réserve la nuit, afin de l'employer » à la lecture & à la composition. Ne » serois-je pas trop heureux encore » quand cette conduite ne me procu- » reroit d'autre avantage que celui de » vivre plus long-temps ? Le sommeil » ôte la moitié de la vie, & c'est un » gain plus sûr & plus légitime que » tous les autres de s'y livrer le moins » qu'on peut «. Pline étoit Athée, il l'avouoit hautement. » Je ne connois » d'autre Dieu, disoit-il, que ce vaste » Univers. Il n'a point commencé, & il » n'aura point de fin. Il contient tout » en lui-même, & rien au-delà. Il » gouverne tout par des loix certaines

» & immuables, quoique tout pa-
» roisse se gouverner au hasard ». Pline croyoit outre cela que l'homme meurt tout entier, & qu'il n'y a après cette vie ni châtiments à craindre ni récompense à espérer. Quoiqu'une pareille doctrine conduise ordinairement ceux qui la suivent au libertinage, il étoit irréprochable dans ses mœurs. Rien n'est plus ingénieux que la peinture qu'il fait des vices de son temps. Il est étonnant qu'un homme si savant n'ait pas reconnu qu'il y avoit un Dieu, lui qui devoit avoir lu les ouvrages des grands Philosophes qui l'avoient précédé, & qui en prouvoient l'existence. Mais il y a toute apparence que les grandes affaires dans lesquelles il étoit employé, & l'étude des choses naturelles à laquelle il s'étoit principalement appliqué, ne lui avoient pas laissé le temps de s'instruire de la véritable essence de la Divinité. Il ne nous reste

de Pline que son Histoire naturelle en trente-sept livres, ouvrage qui renferme une érudition immense, & une infinité de choses très curieuses & très importantes. On lui a reproché des fautes; mais cela ne doit pas paroître étonnant dans un ouvrage de si grande étendue, & sur-tout dans un temps où les Anciens n'avoient pas, comme nous, des voyageurs instruits & curieux, les expériences qui ont été faites depuis, & les instruments qu'on a trouvés qui ont considérablement perfectionné la physique.

PLUTARQUE.

Le dernier des Philosophes païens qui se soit distingué par la beauté & l'utilité de ses ouvrages, est Plutarque, Philosophe, Historien & Orateur. Il étoit natif de Chéronée, ville de la Béotie, & florissoit sous le regne de

l'Empereur Trajan, au commencement du deuxieme siecle. Ce fut à lui que l'univers eut, pour ainsi dire, l'obligation de la sagesse avec laquelle les Empereurs Trajan, Adrien, Antonin le pieux, & Marc Aurele, surnommé le Philosophe, gouvernerent l'Empire Romain. Ce fut lui qui leur donna ces belles instructions de prudence & d'équité, dont l'exercice qu'ils en ont fait les a rendus les délices de l'humanité. Plutarque dut bien se féliciter de voir ces Empereurs faire un si bel usage de ses conseils, & des vertus dont il leur avoit donné de si sages leçons. Il avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse pour s'instruire par la communication qu'il eut avec les Savants les plus renommés de son temps. Après avoir vu toutes les villes de la Grece, il se rendit à Alexandrie, dont l'Ecole philosophique étoit alors dans la plus grande

ſplendeur. Il y étudia ſous Ammonius, qui étoit à la tête de cette Ecole (1). Comme Ammonius enſeignoit la philoſophie chrétienne, on doit être dans une extrême ſurpriſe, que Plutarque, ce génie ſi beau, cet homme ſi ſavant, qui avoit des idées ſi nobles & ſi vraies de toutes les vertus, & qui en inſtruiſoit les autres avec tant de ſageſſe, n'ait pas profité de celles qu'Ammonius enſeignoit, & que Jéſus-Chriſt a prêchées dans ſon Evangile avec tant de ſublimité; d'autant plus que cet admirable livre étoit alors entre les mains de tout le monde : mais ce ſont des ſecrets que la Providence s'eſt réſervés.

Plutarque dans ſes voyages avoit eu

(1) Quoiqu'il fût Chrétien, Plotin, Longin, Porphyre, Hiéroclès, & d'autres Philoſophes Païens, font beaucoup d'éloges d'Ammonius. Il avoit compoſé une Concorde des quatre Evangéliſtes.

la plus grande attention pour écrire ce qu'il remarquoit de plus utile & de plus instructif, soit sur la philosophie, soit sur l'histoire, en sorte qu'il devint l'homme le plus savant de son temps. Son mérite le fit connoître à l'Empereur Trajan, qui eut pour lui la plus grande considération, & le chargea de l'éducation d'Adrien, qu'il avoit adopté & qu'il destinoit à lui succéder. Trajan honora Plutarque de la dignité consulaire, l'envoya en Illyrie en qualité de Gouverneur, & l'employa en diverses négociations importantes.

Plutarque sur la fin de sa vie se retira dans sa patrie, où l'on croit qu'il mourut environ l'an 140 de J. C. On a de lui les Vies des hommes illustres Grecs & Romains. On lui a cependant reproché d'avoir parlé plus favorablement des Grecs ses compatriotes, que des Romains, dans les comparaisons qu'il a faites de leurs belles actions. On a

encore de lui des Traités de Philosophie morale, & plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition, de réflexions sages & judicieuses, & de tout ce qu'il y a de plus intéressant à savoir dans l'antiquité profane. Le célebre Amyot, Grand Aumônier de France, a donné une excellente traduction des œuvres de Plutarque, dont le style, quoique suranné, a encore beaucoup de graces & se fait lire avec plaisir.

De l'établissement de la Religion Chrétienne.

Lorsque Jésus-Christ descendit sur la terre, le genre humain, outre la corruption générale des mœurs qui y régnoit, étoit plongé dans le plus funeste égarement. Ce n'étoit que variations & incertitudes sur les points les plus importants de la vérité. C'étoit une prodigieuse variété d'opinions sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de

l'ame, & sur la nature du souverain bien. Les Philosophes se contredisoient sans cesse ; & à force de raisonnements subtils & captieux, on ne faisoit qu'obscurcir les notions les plus claires. On n'apprenoit qu'à douter, mais ce n'étoit point avec un doute sage & réfléchi qui aidât à découvrir la vérité. Des Sectes entieres soutenoient qu'il n'y avoit point de Dieu ; que la ruine du corps entraînoit celle de l'ame ; & que l'homme devoit mettre sa félicité dans la volupté. Il est vrai que d'autres Sectes combattoient ces doctrines ; mais elles le faisoient de la même maniere qu'elles auroient combattu une erreur de physique, ou une fausse démonstration de géométrie. Parmi les anciens, & principalement dans la Grece, les véritables Philosophes & les hommes sensés reconnoissoient que tout étoit si dépravé, si mêlé de vrai & de faux, qu'ils ne pouvoient se conduire par leurs pro-

pres lumieres. Ils demandoient un maître qui les guidât au milieu des doutes & des incertitudes dont ils étoient agités. Platon tombe d'accord qu'il faut une révélation divine pour parler avec certitude de la Divinité ; ce qui se rapporte à cette pensée de Salomon : *J'ai appris tout ce qui étoit caché & qui n'avoit point encore été découvert, parceque la Sagesse même qui a tout créé, a bien voulu m'en instruire* (1). Aristote reconnoît en plusieurs endroits de sa Métaphysique qu'il manque à l'homme une science supérieure, dont les principes de toutes les autres doivent dépendre. Les Philosophes, comme on le voit, sentoient parfaitement leurs besoins ; mais ils ne pouvoient y remédier que par quelque lumiere éclatante

(1) *Quæcumque sunt absconsa & improvisa, didici : omnium enim artifex docuit me Sapientia.* Sap. cap. 7, vers. 21.

& surnaturelle. C'est pourquoi ils disoient unanimement : *On ne doit jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie* ; & ce qu'ils entendoient par ces paroles, c'est que les hommes n'ont point droit de toucher aux choses autorisées par un usage immémorial, ou du moins pour y toucher il falloit être plus qu'un homme. La nécessité d'un secours divin, au milieu de l'horrible corruption qui avoit tout gagné, pouvoit être connue des anciens Sages ; & plus on approchoit du siecle où devoit naître Jésus-Christ, plus on sentoit la nécessité de ce secours. Je crois que ceux qui l'ont entrevu avoient connoissance des Saintes Ecritures, & qu'ils en avoient été instruits par la communication qu'ils avoient eue avec les Juifs, qui attendoient la venue du Messie ; car il ne faut pas douter qu'il n'y ait eu dans tous les temps parmi cette nation des Sages & des vrais Philosophes,

qui, par la méditation continuelle qu'ils faisoient des prophéties, savoient précisément le temps auquel le Messie devoit paroître. Il y en avoit même un grand nombre qui l'attendoient avec une véritable foi, & qui furent les premiers à croire en lui lorsqu'ils entendirent sa parole, & qu'ils virent les miracles éclatants qu'il faisoit. Avant de parler de cette philosophie divine, qui devoit descendre du ciel par la naissance de Jésus-Christ, il est nécessaire de faire connoître trois sectes de Philosophes qui subsistoient alors parmi les Juifs. C'étoient les Pharisiens, les Sadducéens & les Esséniens.

Des Pharisiens.

Les Pharisiens commencerent parmi les Juifs sous le regne des Asmonéens, dans le temps de Jonathas, environ cent quarante-cinq ans avant Jésus-Christ. Ils s'acquirent d'abord un grand

crédit par la pureté de leur doctrine & par l'observation exacte de la loi, joint que cette doctrine étoit douce quoique réguliere, & qu'ils vivoient entre eux dans une grande union. Les récompenses & les châtiments de la vie future qu'ils soutenoient avec zele, leur firent beaucoup d'honneur. A la fin l'ambition se mêla parmi eux; ils voulurent gouverner: & en effet, ils se donnerent un pouvoir absolu sur le peuple : ils se rendirent les arbitres de la doctrine & de la religion, qu'ils tournerent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leurs intérêts & à la domination qu'ils vouloient établir sur les consciences; & le véritable esprit de la loi étoit prêt à se perdre s'il n'eût été soutenu par les Juifs spirituels. Comme les Pharisiens ne pensoient qu'à se distinguer des autres hommes, ils multiplierent sans bornes les pratiques extérieures, & débiterent toutes leurs pen-

sées comme des traditions authentiques, quelque contraires qu'elles fussent à la loi de Dieu. Ces sentiments s'introduisirent insensiblement parmi le peuple ; il devint inquiet, turbulent & séditieux, ce qui causa sa ruine par la suite. Jésus-Christ & ses Apôtres n'eurent pas de plus grands ennemis que les Pharisiens dans la prédication de l'Evangile. Ils furent la principale cause de sa mort, & ils ne cesserent de persécuter les Chrétiens jusqu'à ce que la destruction de Jérusalem & du temple les eût mis dans l'impuissance de leur nuire.

Des Sadducéens.

Vers le temps des Macchabées, & lorsque les Juifs se trouverent plus mêlés avec les autres nations, il s'éleva parmi eux deux autres sectes de Philosophes, qui furent les Sadducéens & les Esséniens.

Les Sadducéens, plus libres dans leurs opinions, soutenoient que l'ame étoit mortelle & périssable ; qu'il n'y avoit après cette vie ni récompenses à espérer, ni châtiments à craindre. Quoique cette doctrine pût les conduire naturellement à la corruption des mœurs, cependant ils pratiquoient toutes les observances de la loi, du moins les plus essentielles. Ils ajoutoient qu'il falloit servir Dieu, non par intérêt, & comme des esclaves qui craignent, mais par amour. A l'égard de leurs mœurs, elles étoient fort réglées. Ceux d'entre eux qui parvenoient aux grandes magistratures se firent nommer les Justes par excellence, tant ils avoient soin d'employer les rigueurs de la justice, afin de retenir & corriger ceux qui pouvoient abuser de leur croyance.

Des Esséniens.

Les Esséniens suivoient les loix de Moïse à la lettre. Le goût de la retraite les réunissoit dans des maisons particulieres & isolées, où chacun s'oublioit soi-même & se dépouilloit de ses propres biens en faveur de la société : ils vivoient ensemble sans faste, sans ostentation & sans jalousie. Si par hasard on en voyoit quelques-uns se porter au dehors, c'étoit pour herboriser, pour recueillir des plantes, des racines salutaires dont ils soulageoient les malades qui venoient implorer leur secours. Du reste les Esséniens n'immoloient point de victimes, n'entroient même dans aucun temple ; tout leur culte étoit intérieur & spirituel. Ils éprouvoient pendant trois ans les jeunes éleves qui vouloient entrer dans leur corps, & ils leur donnoient une si bonne éducation, que jamais ils ne

furent trahis ni abandonnés par leurs disciples. Enfin les Esséniens avoient une si grande idée de la Providence, qu'ils croyoient que tout arrive suivant l'ordre qu'elle a établi, & qui ne change jamais. Il n'y avoit ni choix ni liberté dans leur systême. Ils disoient que tous les événements forment une chaîne étroite & inaltérable, par le moyen de laquelle ils naissoient non seulement les uns des autres, mais encore les uns après les autres.

Naissance de Jésus-Christ, & établissement de la Religion Chrétienne.

Dans ce déclin de la religion & des affaires des Juifs, à la fin du regne d'Hérode & de celui d'Auguste, & dans le temps que les Pharisiens introduisoient tant d'abus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David, d'une maniere plus haute que les Juifs

ne l'entendoient, & pour prêcher la doctrine que Dieu avoit résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant, appellé par Isaïe (1) le Dieu fort, le Pere du siecle futur, & l'Auteur de la paix, naît d'une Vierge à Bethléem, & il y vient reconnoître l'origine de sa race. Conçu du Saint-Esprit, Saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur parcequ'il devoit nous sauver de nos péchés.

Enfin Jésus Christ commence à prêcher son Evangile, & à révéler les secrets qu'il voyoit de toute éternité au sein de son Pere. Il parcourt toute la Judée qu'il remplit de ses bienfaits : Secourable aux malades, miséricordieux envers les pécheurs dont il se montre le vrai Médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant

(1) Isaïe, chap. 9, vers. 6.

ressentir aux hommes une autorité & une douceur qui n'avoit jamais paru qu'en sa personne. Il annonçe de hauts mysteres ; mais il les confirme par de grands miracles. Il commande de grandes choses ; mais il donne en même temps de grandes lumieres & de grands exemples. C'est par-là aussi qu'il paroît plein de grace & de vérité, & nous recevons tout de sa plénitude. Tout se soutient en sa personne : sa vie, sa doctrine, ses miracles, tout concourt à y faire voir le Maître du genre humain & le modele de la perfection. Ses miracles sont d'un ordre particulier & d'un caractere nouveau ; ils tiennent plus de la bonté que de la puissance, & ne surprennent point tant les Spectateurs qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire. Les démons & les maladies lui obéissent : les aveugles nés reçoivent la vue : les morts sortent de leurs tombeaux, & les péchés sont

remis. Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, auxquelles il étoit principalement envoyé; mais il prépare aussi la voie à la conversion des Gentils. Une femme Samaritaine le reconnoît pour le Christ que sa nation attendoit aussi-bien que les Juifs.

Voici donc une nouvelle conduite & un nouvel ordre de choses. On ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles: Jésus-Christ leur montre une vie future, & les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. Jésus-Christ qui montre aux hommes une nouvelle voie y entre tout le premier. Il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers & néanmoins superbes. Il découvre l'orgueil caché & l'hypocrisie des Pharisiens & des Docteurs de

la loi, qui la corrompent par leurs fausses interprétations. Au milieu de ses reproches, il honore leur ministere & la chaire de Moïse où ils sont assis; il fréquente le temple dont il fait respecter la sainteté, & renvoie aux Prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par-là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre & réprimer les abus sans préjudice du ministere établi de Dieu.

Cependant les Pontifes & les Pharisiens animoient contre Jésus-Christ le peuple Juif, dont ils avoient tourné la religion en superstitions. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint & le meilleur de tous les hommes, la sainteté & la bonté même, devient le plus haï. Il ne se rebute pas & ne cesse de faire du bien à ses citoyens; mais il voit leur ingratitude. Il en prédit le châtiment

avec

avec larmes, & dénonce à Jéruſalem ſa chûte prochaine. Cependant la jalouſie des Phariſiens & des Prêtres le conduit à un ſupplice infame. Jéſus, maître de ſa vie & de toutes choſes, s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, & offre le ſacrifice qui devoit être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui reſte à exécuter; il l'acheve, & dit enfin: *Tout eſt conſommé.* Il meurt: il reſſuſcite le troiſieme jour; il apparoît à ſes Apôtres; ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils ſont convaincus. Pour confirmer la foi de ſa réſurrection, il ſe montre à diverſes fois à eux, & en différentes circonſtances; & après leur avoir donné les inſtructions néceſſaires pour la prédication de ſon Evangile, il monte aux cieux en leur préſence.

* Lorſqu'on veut examiner l'Evangile avec attention, la belle philoſo-

phie qu'on y trouve répandue ! que les idées qu'il nous donne de l'auteur de notre être sont nobles & pures ! Ses préceptes, qui sont de la plus sublime sagesse, confondent l'orgueil de l'esprit humain, & nous donnent en même temps les véritables regles pour nous conduire dans la société. Pardonnez à vos ennemis, nous dit Jésus-Christ ; rendez-leur le bien pour le mal : soyez doux, humbles, miséricordieux ; soyez charitables envers les pauvres. Avant d'ôter la paille qui est dans l'œil de votre voisin, ôtez la poutre qui est dans le vôtre. Enfin il promet la vie éternelle à ceux qui marcheront dans les sentiers qu'il leur trace de toutes les vertus. Les plus sages d'entre tous les Philosophes nous ont-ils jamais proposé une morale aussi belle & d'aussi grandes vérités ?

Lorsque nous parcourons les écritures avec un véritable dessein de nous

instruire, nous y voyons clairement que la connoissance du vrai Dieu n'a jamais été éteinte dans l'esprit de tous les hommes. Elle s'est conservée depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham, Isaac & Jacob, & depuis ces Patriarches, chez la nation des Juifs jusqu'à Jésus-Christ.

Les événements arrivés depuis le commencement du monde nous font voir le genre humain toujours sous la main du Créateur, tiré du néant par sa parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, & toujours assujetti à sa puissance ; enfin racheté par la naissance & la mort de Jésus-Christ.

Ce qu'il y a d'admirable dans l'Evangile, c'est que Jésus-Christ n'y traite aucune de ces questions frivoles, agitées dans les écoles philosophiques de la Grece & des autres nations, sur la

création du monde, sur le cours des astres, sur la conduite que Dieu tient dans le gouvernement de l'univers, & sur les autres questions dont on disputoit en vain depuis tant de siecles. Jésus-Christ nous apprend seulement que le souverain bien consiste dans la pratique des vertus qu'il nous enseigne, & qui doit nous conduire à une fin bienheureuse. C'est aux pieds de son Evangile que viennent échouer tous les systêmes des Philosophes; il les anéantit tous, & fait voir leur fausseté.

S'il y a encore aujourd'hui quelques nouveaux Philosophes qui osent les soutenir, c'est qu'ils n'ont pas une parfaite connoissance de la véritable religion. S'ils vouloient s'instruire, s'ils vouloient imposer silence à leurs sens, & s'ils vouloient se renfermer pendant quelque temps au fond de leur ame, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, quand on veut la

chercher de bonne foi, ils connoîtroient en quoi consiste le souverain bien, & reviendroient de leurs erreurs.

Je crois qu'on voudra bien me permettre de m'arrêter un moment pour parler d'une opinion singuliere qui se trouve au sujet de l'Evangile dans l'ouvrage d'un nouveau Philosophe, qui mérite d'être relevée. Il s'exprime ainsi (1) » : La majesté des Ecritures » m'étonne ; la sainteté de l'Evangile » parle à mon cœur. Voyez les livres » des Philosophes avec toute leur » pompe : qu'ils sont petits près de » celui-là ! Se pourroit-il qu'un livre » si sublime & si simple fût l'ouvrage » des hommes ? Se peut-il que celui » dont il fait l'histoire soit un homme

(1) Dans le troisieme volume d'Emile, édition de 1762, page 169, par le sieur Jean-Jacques Rousseau.

» lui-même, &c. » ? On ne peut assurément s'exprimer avec plus de noblesse & de vérité, & parler plus sagement de l'Evangile. Aussi cet Auteur est-il un des meilleurs Ecrivains de notre siecle ; & je regrette qu'il ait répandu dans ses ouvrages des sophismes, des contradictions, & des sentiments que je crois opposés à la religion qu'il professe.

Après avoir fait de l'Evangile le bel éloge que je viens de rapporter, il dit, quinze pages ensuite (1) : *Avec tout cela ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses répugnantes à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre.* J'aurois voulu que cet Auteur nous eût cité ces choses incroyables & répugnantes à la raison. Je crains que malgré l'éloge qu'il a fait de l'Evangile, il ne soit pas assez instruit de la maniere dont il faut l'étudier ; qu'il n'ait pas

(1) Page 183.

fait une assez exacte concordance des quatre Evangélistes ; & qu'il ne se soit pas apperçu que tel passage d'un Evangéliste qui paroît obscur, est expliqué par un autre. Il n'ignore pas sans doute ce qu'on a dit il y a long temps, que dans l'explication des Ecritures la lettre tue, mais que l'esprit vivifie. Je pense donc (cependant je pourrois peut-être me tromper) que lorsque cet Auteur a dit qu'il y avoit dans l'Evangile des choses incroyables, répugnantes à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre, il a voulu parler entre autres choses de ce passage de Saint Mathieu (1), dans lequel il est dit : » Qu'un jour un Juif, se présentant » devant Jésus-Christ ; lui dit : Bon » Maître, que faut-il que je fasse pour » mériter la vie éternelle ? Jésus-Christ

(1) Saint Mathieu, chap. 19, vers. 21.

» lui répondit : Pourquoi m'appel-
» lez-vous bon ? il n'y a que Dieu
» qui soit bon : mais si vous vou-
» lez mériter la vie éternelle, obser-
» vez les Commandements. Le Juif
» lui ayant demandé quels ils étoient,
» Jésus-Christ lui dit : Vous ne serez
» point homicide ; vous ne commet-
» trez point d'adultere ; vous ne porte-
» rez point de faux témoignage. Hono-
» rez votre pere & votre mere, & ai-
» mez votre prochain comme vous-
» même, &c. Seigneur, lui répondit
» le Juif, comme j'ai exécuté ces com-
» mandements depuis ma jeunesse,
» que me reste-t-il encore à faire ?
» Alors Jésus-Christ (qui lisoit dans
» le fond du cœur de ce Juif) lui dit :
» Si vous voulez être parfait, vendez
» ce que vous possédez ; donnez-en le
» prix aux pauvres, vous aurez un tré-
» sor dans le ciel ; & ensuite venez, &
» me suivez. Le Juif entendant ces pa-

» roles, se retira triste ; car il possédoit
» de grands biens. Lorsqu'il se fut
» éloigné, Jésus-Christ dit à ses Dis-
» ciples : En vérité, je vous le dis, il
» est difficile à un homme riche d'en-
» trer dans le royaume des cieux ; &
» je vous répete qu'il est plus facile à
» un chameau de passer par le trou
» d'une aiguille, qu'à un homme riche
» d'entrer dans le royaume des cieux ».
Le conseil que Jésus-Christ donnoit à ce Juif paroît effectivement de difficile exécution ; d'ailleurs, si les riches donnoient tous leurs biens aux pauvres, les pauvres en feroient peut-être un plus mauvais usage que les riches. Mais nous devons penser que lorsque Dieu a permis qu'il y eût des riches & des pauvres, la sagesse de sa providence a voulu que cela fût ainsi, pour entretenir l'ordre dans la société ; car si tous les hommes avoient été ou riches ou pauvres, elle eût été bientôt détruite,

étant nécessaire pour la soutenir qu'ils dépendent les uns des autres. Aussi voyons-nous dans l'Ecriture que Dieu avoit comblé de biens ceux qui étoient des hommes sages, parcequ'ils faisoient un bon usage de leurs richesses, tels qu'étoient Abraham, Isaac, Jacob; Job & les autres, dont il avoit récompensé les vertus en leur donnant des biens temporels.

Si l'Auteur que j'ai cité s'étoit ressouvenu du passage de Zachée, & s'il l'avoit comparé avec celui de ce Juif, peut-être ne se seroit-il pas exprimé comme il a fait. Saint Luc rapporte (1): Qu'en ce temps-là Jésus-Christ passant près de Jéricho, il y eut un homme nommé Zachée qui étoit un des principaux Publicains, & très riche. Il desiroit de voir Jésus-Christ & de le connoître; mais il étoit de si petite taille, & la

(1) Saint Luc, chap. 19, vers. 1.

multitude du peuple qui suivoit Jésus-Christ étoit si grande, que désespérant de le voir, il se fit monter sur un sycomore qui étoit sur le chemin par lequel Jésus-Christ venoit. Lorsque le Seigneur fut proche, ayant levé les yeux & apperçu Zachée, il lui dit : Descendez, parcequ'aujourd'hui j'irai demeurer chez vous. Zachée se rendit promptement chez lui, & lorsque Jésus Christ arriva, il se jetta à ses pieds, & lui dit : *Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, & si j'ai fait tort à quelqu'un je rends le quadruple.* Jesus-Christ ne dit point à Zachée : Vous n'en faites pas assez, vendez tous vos biens, donnez en le prix aux pauvres, venez & me suivez. Jésus dit simplement : *Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison, parceque Zachée est aussi fils d'Abraham, & le fils de l'Homme est venu chercher & sauver ceux qui étoient péris.* . . . .

Je crois qu'il n'est pas difficile de concilier ces deux passages, & d'en connoître le véritable sens. Jésus-Christ a voulu nous faire entendre que tout homme riche qui fera un bon usage de ses biens, qui fera de bonnes œuvres, qui exercera la charité envers les pauvres, & qui n'emploiera pas ses richesses à satisfaire ses passions, & se livrer à toutes sortes de plaisirs, peut mériter la vie éternelle, qu'il a promise à ceux qui pratiqueront les vertus qu'il a enseignées. Dans le temps que Jésus-Christ vivoit parmi les Juifs, il fréquentoit les hommes riches, & ne les obligeoit pas tous de donner leurs biens aux pauvres. Lazare qu'il ressuscita étoit un homme riche. L'Evangile dit que Jésus-Christ aimoit Lazare : Marthe & Marie ses sœurs lui envoyerent dire, lorsque Lazare fut tombé malade : Seigneur, celui que vous aimez est malade. Lorsque Nicodeme, l'un

des principaux Pharisiens, & homme riche (1), vint pendant la nuit consulter Jésus-Christ, il ne lui dit pas de vendre tous ses biens, & d'en donner le prix aux pauvres; il se contenta de l'instruire des vérités qu'il ignoroit. Quoique nous soyons dans un siecle où les mœurs sont très corrompues, & qu'il y ait beaucoup de Philosophes qui ne cherchent qu'à détruire la religion par leurs discours & par les livres pernicieux qu'ils répandent, il est certain qu'il y a un très grand nombre de personnes riches qui ne se sont pas laissé séduire, & qui font un très bon usage de leurs richesses. Elles font dans le secret des aumônes considérables, & de bonnes actions qui ne sont connues

(1) Lorsqu'il vint pour ensevelir Jésus-Christ il apporta cent livres de parfums de myrrhe & d'aloès qui coutoient beaucoup d'argent.

que de Dieu. Elles suivent exactement le précepte de l'Evangile, qui ordonne que la main gauche ne sache pas ce que fait la droite. Il est donc aisé de reconnoître la fausseté de la proposition de l'Auteur que j'ai cité, lorsqu'il a dit qu'il y avoit dans l'Evangile *des choses répugnantes à la raison, & qu'il est impossible à un homme sensé de concevoir ni d'admettre.* Nous n'avons pas besoin des raisonnements sophistiques des Philosophes pour nous faire connoître les devoirs qui nous sont prescrits chacun dans notre état par ce livre si sublime.

Cette divine philosophie s'étant répandue dans le monde, elle commença à faire paroître la philosophie païenne bien frivole; cependant les miracles que firent les Disciples de Jésus-Christ, & les vertus que les Chrétiens pratiquerent, ne purent pas domter l'orgueil de ceux qui faisoient alors profession

de sagesse ; ils persisterent dans leurs opinions, & regarderent les Chrétiens comme une nouvelle secte de Philosophes contre lesquels ils croyoient pouvoir aussi problématiquement disputer, que contre les autres.

Comme l'Ecole Philosophique d'Alexandrie étoit, dans le temps dont je parle, celle qui jouissoit de la plus grande réputation dans le monde, elle devint encore plus célebre lorsqu'elle fut éclairée par les lumieres de l'Evangile que lui prêcha l'Evangéliste Saint Marc, qui fut le premier Evêque d'Alexandrie. Quoique le caractere des Egyptiens fût bien changé, ils avoient cependant conservé une partie de cette solidité de génie qui les avoit toujours distingués des autres nations, sur-tout dans le temps où ils étoient en réputation de sagesse ; & lorsque la Religion Chrétienne leur fut annoncée, plusieurs l'embrasserent, & il y eut entre

les Chrétiens & les Philosophes de l'école d'Alexandrie une émulation qui produisit les plus grands effets, surtout pour l'augmentation de la religion, dont la pratique fut portée en Egypte à un degré de science & de perfection qui surpassoit toutes les églises d'Orient; aussi venoit-on de toutes parts étudier à Alexandrie. On assure que Saint Marc y établit aussi une école pour expliquer la religion, c'est-à-dire l'Ecriture Sainte qui comprend toute la religion. L'Histoire Ecclésiastique nous apprend que cette école devint très fameuse, qu'elle eut toujours à sa tête des hommes pieux & savants, deux qualités nécessaires à ceux qui sont chargés d'instruire les autres, & qu'elle produisit par la suite plusieurs saints Evêques & Docteurs qui donnerent un grand lustre à cette école.

Mais celui qui a passé pour un des plus savants Philosophes de ce temps

là, qui s'est acquis la plus belle réputation parmi les Docteurs de l'Eglise, est Origene, qui fut un des plus beaux ornements de l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie.

ORIGENE.

Origene a été un des plus beaux génies & des plus savants Philosophes qui aient fleuri dans le troisieme siecle de la primitive Eglise. Il naquit à Alexandrie l'an 185 de Jésus-Christ, & fut nommé *Adamantius*, soit à cause de son application infatigable au travail, soit à cause de la fermeté qu'il fit paroître dans les tourments pour la foi catholique. Léonides son pere qui souffrit le martyre durant la persécution de Sévere, l'an deux cent deux de l'incarnation, l'avoit élevé avec le plus grand soin. Il eut pour maître Saint Clément d'Alexandrie ; & à l'âge de 18 ans il succéda à ce grand homme

dans la place de Catéchiste, emploi important destiné à expliquer l'Ecriture Sainte & enseignet la Théologie. L'étendue de sa science étoit prodigieuse, ce qui a fait dire à Saint Jérome qu'Origene étoit un grand homme dès son enfance. Il eut dans son école un grand concours d'Auditeurs dont les uns étoient Chrétiens & les autres Païens ; il fortifia les premiers dans la foi, & convertit un grand nombre des autres. On compte tant de martyrs parmi ses disciples, qu'on pourroit dire qu'il tenoit plutôt une école de martyrs que de Théologie. Il enseignoit la religion aux filles & aux femmes aussi bien qu'aux hommes ; & pour prévenir le scandale & la calomnie, il se fit eunuque, ayant pris trop à la lettre ce que Jésus-Christ dit dans l'Evangile des eunuques volontaires. Cette action étant devenue publique fit grand bruit, & fut interprétée diverse-

ment. Il fit un voyage à Rome en l'année deux cent onze, & publia à son retour plusieurs ouvrages qui lui acquirent une réputation extraordinaire, & lui attirerent une foule d'auditeurs, & entre autres Grégoire, depuis Evêque de Néocésarée, surnommé Thaumaturge à cause de ses miracles, & mis au nombre des Saints. Mais Démétrius, Evêque d'Alexandrie, ayant conçu de la jalousie contre Origene, chercha dans la suite divers prétextes pour lui nuire. L'un des premiers & des plus injustes fut d'avoir prêché en l'année deux cent seize dans les églises de la Palestine à la priere des Evêques, quoiqu'il ne fût pas Prêtre. Quelques années après ayant été ordonné Prêtre à l'âge de 42 ans par les Evêques de cette province, cette ordination faite par des Evêques étrangers, sans la permission de Démétrius, l'irrita de nou-

veau contre Origene qu'il chassa d'Alexandrie.

Origene a composé un très grand nombre d'excellents ouvrages, dont la plupart nous sont restés, & qui le font regarder comme un des premiers Peres de l'Eglise. On y remarque une modestie, une douceur, une humilité admirables, un génie élevé, beau & sublime, un savoir profond, & une érudition très vaste. D'ailleurs, les mœurs de ce grand homme étoient de la plus grande pureté, & il avoit un zele ardent pour répandre les vérités de la morale de l'Evangile. Cependant il ne fut élevé à aucune dignité ecclésiastique. On a prétendu qu'il étoit tombé dans quelques erreurs pour avoir été trop admirateur de Platon; mais il faut s'en rapporter aux Docteurs Chrétiens de son temps qui étoient plus instruits que nous, & voyoient les cho-

ses de plus près. Ceux qui souhaiteront connoître plus à fond la vie & les ouvrages d'Origene, pourront consulter M. du Pin, tome premier de sa *Bibliotheque des Auteurs Ecclésiastiques*, & le Pere Doucin, Jésuite, dans son *Histoire de l'Origénisme.*

Etat de la Philosophie sous les successeurs des douze premiers Empereurs.

L'histoire de l'Ecole philosophique d'Alexandrie, & les vies des Philosophes Séneque, Pline & Plutarque m'ayant obligé de m'écarter de l'ordre chronologique, trop difficile à observer dans de pareilles matieres, je suis obligé de remonter à l'année 96 de Jésus-Christ, pour faire connoître en quel état se trouvoit alors la philosophie, & l'usage qu'en firent les successeurs des douze premiers Empereurs.

Après la mort de Domitien, Nerva ayant été choisi pour succéder à ce

Prince, & son grand âge ne lui permettant pas de réparer le désordre & la confusion dans laquelle étoient tombées les affaires sous les regnes précédents, il choisit Trajan pour son successeur. Ce Prince, doué des plus belles qualités, rendit l'Empire tranquille au dedans, & triomphant au dehors. On ne cessoit d'admirer un si bon Prince; aussi avoit-il pour maxime *qu'il falloit que ses citoyens le trouvassent tel qu'il eût voulu trouver lui-même l'Empereur, s'il eût été simple citoyen.* Heureux que son ivrognerie & ses infames amours, vices déplorables dans un si grand Prince, ne lui aient rien fait entreprendre contre la justice! A des jours si avantageux pour l'Etat succéderent ceux d'Adrien, mêlés de bien & de mal. Il rebâtit la ville de Jérusalem; mais il en bannit les Juifs toujours rebelles à l'Empire. L'étude de la philosophie qui étoit devenue mépri-

sable sous les premiers Empereurs par l'esprit d'intrigue que la révolution de l'Etat & la foiblesse du Gouvernement y fit naître, commença à refleurir sous l'empire d'Adrien, & sous ses successeurs, de telle maniere que ces Princes eux-mêmes se piquoient d'être Philosophes, & prirent plaisir aux flatteries qu'on leur faisoit, en les complimentant sur cette nouvelle qualité, comme il arriva aux Empereurs Marc Aurele & Commode, lorsqu'Athénagoras & Saint Justin, députés des Eglises Grecques, les haranguerent pour les informer de la Religion Chrétienne. Trajan, par la qualité de son esprit studieux, avoit déja commencé à devenir favorable aux Lettres. L'Histoire naturelle de Pline, qui avoit paru sous Vespasien, & les Ouvrages de Dion Chrysostome qui avoit fait des traités de morale & de physique, contribuerent à faire revivre cet esprit que

Plutarque inspira à l'Empereur Adrien, comme il avoit déja fait à Trajan; & ses ouvrages, qui furent si favorablement reçus du public, réveillerent en ce même temps-là le goût de la philosophie; en quoi il fut secondé par Favorin, Secrétaire de l'Empereur. Cet amour de la philosophie qu'Adrien rétablit à Alexandrie, par les Savants qu'il y envoya, continua sous ses successeurs par les soins d'Epictete, qui fut Précepteur d'Antonin Pie; par les ouvrages de Galien, Médecin des Empereurs, & le plus bel esprit de son siecle; par ceux de Diogene Laërce; d'Hérodes Atticus, disciple de Favorin; de Pausanias; d'Aulu-Gelle; de Ptolomée, cet Astronome si célebre; de Maxime de Tyr, qui fut Précepteur de Marc Aurele, & de quantité d'autres Savants qui les suivirent; lesquels, animés successivement par l'exemple & la protection des Empereurs, firent revivre

vre

vre l'amour de la philosophie dans ces siecles-là par leurs beaux ouvrages. L'on peut dire qu'ils furent le regne de la philosophie le plus brillant & le plus utile au genre humain, même préférable à celui de l'ancienne Grece, parceque ces derniers Philosophes enseignoient aux Empereurs Romains l'art de gouverner sagement leurs peuples. Effectivement l'Empire Romain ne fut jamais plus heureux que sous ces Empereurs philosophes. Quel homme qu'Antonin Pie, qui adopta Marc Aurele le sage & le philosophe! En ces deux Princes paroissent deux beaux caracteres. Le pere, toujours en paix, est toujours prêt à faire la guerre. Le fils, toujours en guerre, est toujours prêt à donner la paix à ses ennemis & à l'Empire. Antonin lui avoit appris qu'il valoit mieux sauver un seul citoyen que de vaincre mille ennemis. Les vertus

de ces deux Antonins rendirent ce nom les délices des Romains. La gloire d'un si beau regne ne fut effacée ni par la mollesse de Lucius Verus, frere de Marc Aurele, & son Collègue dans l'Empire, ni par les brutalités de Commode, son fils & son successeur. Celui-ci, indigne d'avoir un tel pere, fut mis à mort par sa maîtresse & ses courtisans. Son successeur Pertinax, vigoureux défenseur de la discipline militaire, fut immolé à la fureur des soldats séditieux qui l'avoient élevé malgré lui à l'empire. Didius Julianus, qui lui succéda, fut tué par Sévere Africain, qui s'en empara. Il ne put pas mettre la paix entre ses enfants. Caracalla son fils aîné, aussi-tôt après la mort de son pere, tua son frere Géta, Empereur comme lui, entre les bras de Julie leur mere commune. Il passa sa vie dans la cruauté & dans le car-

nage, & s'attira à lui-même une mort tragique.

Héliogabale son fils devint aussi-tôt après par ses infamies l'horreur du genre humain, & se perdit lui-même. Alexandre Sévere, son parent & son successeur, vécut trop peu pour le bien des peuples : sa mere, qui le gouvernoit, fut cause de sa perte comme elle l'avoit été de sa gloire.

Pendant ces temps l'Eglise encore naissante remplissoit toute la terre, non seulement l'Orient où elle avoit commencé, c'est-à-dire la Palestine, la Syrie, l'Egypte, l'Asie Mineure, la Grece, mais encore tout l'Occident. C'étoit entre ses bras que fleurissoit la véritable philosophie malgré les persécutions. Le sang de ses martyrs la rendoit féconde. A l'égard de la philosophie païenne, les désordres & la guerre qui regnoient dans l'Empire, empêchoient les Princes de la cultiver

& de la protéger. Après la mort d'Alexandre Sévere les affaires se brouillerent d'une terrible maniere. On ne voyoit qu'Empereurs élevés & presque aussi-tôt détruits. Enfin Constantin parvient à l'Empire (1). Il est victorieux de tous ses ennemis par la protection visible de Jésus-Christ. Les persécutions cessent, il donne la paix à l'Eglise, il la comble de biens, & il embrasse le Christianisme. Quelque temps après, c'est-à-dire l'an 325 de Jésus-Christ, il fait assembler en sa présence dans Nicée, ville de *Bithynie*, le premier Concile Général, où trois cents dix-huit Evêques condamnent le Prêtre Arius, ennemi de la Divinité du fils de Dieu, & dressent le Symbole où la Consubstantialité du Pere & du Fils est établie, & l'Empire est maintenu dans la plus grande tranquillité.

(1) L'an de Jésus-Christ trois cent douze.

Les troubles dont l'Empire avoit été agité depuis le regne de Marc Aurele, c'est-à-dire pendant environ 125 ans, avoient presque anéanti les études parmi les Païens ; mais elles s'étoient conservées parmi les Chrétiens, qui avoient eu de très savants Evêques, & de grands Docteurs, malgré les persécutions que l'Eglise avoit souffertes. Quoique tous les Empereurs jusqu'à Constantin eussent été païens, ils n'avoient pas donné grande protection à leurs Philosophes. Je n'en vois que deux pendant ces temps-là, qui méritent quelque considération ; ce sont Plotin & Porphyre dont je vais parler.

PLOTIN.

Plotin, natif de la ville de Lycopolis en Egypte, fut un célebre Philosophe Platonicien dans le troisieme siecle. C'étoit le plus beau génie de son

temps ; mais il avoit des idées singulieres & extraordinaires, éloignées de la précision & de la netteté nécessaires à ceux qui enseignent les autres. Il ne voulut jamais se laisser peindre ; & quand son disciple Amélius l'en pria, il lui dit, en lui montrant son corps : *N'est-ce pas assez de porter par-tout avec nous cette image dans laquelle la nature nous a formés, sans vouloir encore transmettre aux siecles futurs une image de cette image, comme un spectacle digne de leur attention ?* Il avoit étudié pendant onze années sous Ammonius, Philosophe Chrétien, le plus habile Professeur de l'Ecole d'Alexandrie. Plotin avoit été jusques chez les Perses & les Indiens pour s'instruire de leur philosophie. Il avoit environ quarante ans lorsqu'au retour de ces voyages il vint à Rome, où il donna des leçons de philosophie. Porphyre, sorti de

l'Ecole d'Athenes, fut son disciple pendant six années, & devint lui-même un très grand Philosophe. Ce fut pour lui que Plotin composa ses ouvrages en 54 volumes, qui roulent sur des matieres abstraites, obscures, & presque toujours incompréhensibles, dans lesquelles cependant on reconnoît un génie élevé, fécond, vaste & pénétrant, & une méthode serrée de raisonnement. Les Romains avoient pour lui la plus grande considération. Il eut jusqu'à des Sénateurs pour disciples, & il inspira à plusieurs Dames Romaines du goût pour la philosophie. Il passoit pour un homme si habile & si vertueux, que plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, avant de mourir, lui confioient leurs enfants pour les faire instruire, & leurs biens. On le consultoit même dans les affaires contentieuses, & on l'en rendoit souvent l'arbitre. Il se conduisit avec tant d'é-

quité & d'honnêteté, qu'il se fit beaucoup d'amis. L'Empereur Galien & l'Impératrice Salonine sa femme eurent pour lui la plus grande estime. Il donna une grande marque de la singularité de son esprit dans le projet qu'il imagina de former une colonie toute composée de Philosophes, & il obtint de l'Empereur la permission de rebâtir une petite ville de la Campanie pour y faire pratiquer les loix idéales de la République de Platon. Plotin prouva dans cette occasion la vérité de ce proverbe latin, qui dit : *Nullum est ingenium sine mixtura dementiæ.* » Il n'y a point » de génie, quelque grand qu'il soit, » qui n'ait un mêlange de folie. » En effet il falloit que Plotin connût bien peu les hommes, & fût bien peu versé dans l'Histoire de la Philosophie, pour imaginer pouvoir trouver dans le monde un nombre suffisant de Philosophes qui pussent vivre ensemble dans

une parfaite union, toujours conduits par la raison & par la vérité. Dans le temps que la philosophie étoit la plus brillante à Athenes par le concours de Socrate, de Platon & d'Aristote, & par la beauté de leurs ouvrages, combien ne s'éleva-t-il pas de sectes contraires les unes autres, conduites par l'orgueil, l'envie & la jalousie, qui troublerent bientôt toute la philosophie! L'ouvrage de l'idée d'une république que Platon nous a donné prouve encore que ce grand Philosophe avoit aussi quelques grains de folie dans la tête. Il ne faut pas s'étonner si le projet de Plotin ne réussit pas, ayant été forcé d'en reconnoître l'impossibilité. Plotin mourut dans la 270e année de Jésus-Christ, à l'âge de 70 ans, en proférant ces paroles : *Je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans tout l'univers.* Tous ses ouvrages sont pleins de

pareilles obſcurités, qui ne méritent pas qu'on ſe donne la peine de les éclaircir.

PORPHYRE.

Porphyre, natif de Tyr, fut diſciple de Longin, & devint l'ornement de ſon Ecole à Athenes. De là il paſſa à Rome, & s'attacha entiérement à Plotin, avec lequel il vécut pendant ſix années. Après la mort de Plotin il enſeigna la philoſophie à Rome avec beaucoup de réputation. Il vécut juſqu'à la fin du troiſieme ſiecle, & mourut ſous l'empire de Dioclétien. Il nous reſte de lui un ouvrage ſur les Catégories d'Ariſtote, & divers autres Traités. Les Chrétiens n'eurent pas de plus grand adverſaire que lui. Il avoit auſſi compoſé un grand Traité contre la Religion Chrétienne. On ne le connoît que par les réfutations qu'en ont fait Saint Méthodius, Evêque de Tyr,

Saint Augustin, Saint Jérome, Saint Cyrille, & Théodoret. L'Empereur Théodose le Grand fit brûler les livres de Porphyre en l'année trois cent trente-huit.

L'élévation de Constantin, surnommé le Grand, à l'Empire, la profession qu'il faisoit de la Religion Chrétienne, la protection qu'il donnoit à l'Eglise, & le grand nombre de saints & de savants Docteurs qui la conduisoient, avoient presque entiérement renversé la Religion Païenne, & détruit ses écoles philosophiques. On ne parloit plus de ces différents systêmes sur la nature de Dieu, sur la création, sur l'ordre & sur l'arrangement qui regnent dans l'univers, dont on avoit disputé si long-temps. Il ne paroissoit plus de Philosophes, ou, s'il y en avoit, ils n'osoient enseigner leur doctrine.

Cependant il en parut un sous le regne de Constance, fils & successeur

du grand Constantin, qui fit tant de bruit dans le monde, que, quoiqu'il ait été décoré de la pourpre impériale, je crois le pouvoir mettre au rang des Philosophes; je veux parler de l'Empereur Julien dont M. l'Abbé Fleuri, célebre Auteur de *l'Histoire Ecclésiastique*, a judicieusement dit : qu'*il y avoit dans ce Prince un tel mêlange de bonnes & de mauvaises qualités, qu'il étoit facile de le louer & de le blâmer sans altérer la vérité.* Né avec beaucoup d'esprit & de génie, instruit, d'ailleurs, de toutes les sciences, il n'a cependant jamais fait de ces actions qui caractérisent les grands hommes. Passionné pour la gloire, il ignora toujours la véritable route qui peut y conduire. Sa philosophie fut celle d'un homme ordinaire. Enfin il eut la folie de vouloir détruire une religion dans laquelle il avoit été élevé, fondée sur les plus sublimes vertus, pour lui en substi-

tuer une autre dont les divinités n'offroient que des modeles de vices & de corruption. Mais Dieu fit évanouir les projets de cet audacieux, en le précipitant hors du monde à la fleur de son âge. Comme Julien fut le dernier Philosophe Païen qui ait paru dans le monde, je crois qu'on voudra bien me permettre d'entrer dans un détail un peu plus circonstancié de l'histoire de sa vie, que je n'ai fait de celle des autres Philosophes.

Extrait de la vie de l'Empereur JULIEN.

Constance Chlore qui parvint à l'Empire l'an deux cent quatre-vingt-douze de Jésus-Christ, après avoir été adopté par l'Empereur Dioclétien, eut de son mariage avec la Princesse Hélene, un fils appellé Constantin, surnommé le Grand, dont j'ai ci-devant parlé; mais depuis, Constance Chlore ayant répu-

dié l'Impératrice Hélene, il épousa Théodora, fille de Maximien, & mourut l'an trois cent six de Jésus-Christ, après avoir nommé Constantin son fils aîné son successeur, laissant six enfants de la Princesse Théodora. Jules Constance qui étoit l'aîné de ces six enfants, Prince doux & modéré, vit sans jalousie le diadême sur la tête de Constantin son frere puîné, & l'aima toujours sincérement. Jules Constance épousa la Princesse Galla, dont il eut un fils nommé Gallus, un autre fils & une fille. Après la mort de Galla, il épousa Baziline, fille d'Anicius Julianus. De ce mariage naquit à Constantinople, le 6 Novembre 331, Claudius Flavius Julianus, qui fut depuis Empereur, connu sous le nom de Julien. Lorsque Constantin le Grand mourut, l'an trois cent trente-sept de Jésus-Christ, il laissa trois enfants nommés Constantin, Constance, & Constant,

entre lesquels ils partagea son Empire. Constantin & Constant étant décédés peu de temps après la mort de leur pere, Constance resta seul maître de l'Empire. Il sacrifia à sa sureté Jules Constance son oncle, pere de Julien, & sept de ses cousins. Gallus & Julien auroient eu le même sort, si des amis fideles ne les avoient pas dérobés à la cruauté de Constance. Lorsqu'il fut qu'on les avoit conservés, les regardant peut-être à cause de leur bas âge hors d'état de venger la mort de leur pere, il les épargna. Gallus fut relégué en Ionie, & Julien fut envoyé à Eusebe, Evêque de Nicomédie, qui le fit élever dans la Religion Chrétienne, & lui donna pour Gouverneur Mardonius, Eunuque, Scythe de nation, qui n'eut pas moins d'attention à former les mœurs de son éleve, qu'à lui cultiver l'esprit. Il s'appliqua surtout à lui inspirer de la gravité & de la

modestie, du mépris pour les plaisirs, & du goût pour une vie sérieuse & retirée. Julien fit voir dès son enfance une curiosité insatiable, qui porta la vivacité de son génie du côté des sciences. Sa pénétration & sa présence d'esprit étoient soutenues par une mémoire prodigieuse; il lisoit continuellement, & n'oublioit rien de ce qu'il avoit une fois appris. Il fit en peu de temps de si grands progrès que ses maîtres se plaignirent qu'ils n'avoient plus rien à lui enseigner. Outre la langue latine, il parloit très bien la langue grecque; enfin il n'ignoroit rien de ce qui étoit nécessaire pour être un savant universel.

Je ne parlerai point des différentes intrigues qui se passoient à la Cour de l'Empereur Constance, qui furent cause qu'il fit trancher la tête à son neveu Gallus; je dirai seulement que ce fut par une espece de miracle que Julien

ne fut pas enveloppé dans le malheur de Gallus ; il en eut l'obligation à l'Impératrice Eusébie. Cette Princesse qui aimoit beaucoup les sciences, & avoit un cœur tendre pour les malheureux, employoit en faveur de Julien, le pouvoir que sa beauté & sa sagesse lui donnoient sur l'esprit de Constance. Pour soustraire Julien à la jalousie & à la haine que lui portoient les Ministres de l'Empereur qui avoient fait périr Gallus, elle lui ménagea un ordre de se rendre à Athenes, à l'effet d'y satisfaire le goût qu'elle lui connoissoit pour les sciences qui s'étoient rétablies dans cette ville, où elles fleurissoient alors. Julien y trouva Basile & Grégoire de Naziance (1) qui y étudioient alors. Saint Grégoire assure qu'en voyant Julien, il reconnut à son maintien & par les entretiens qu'il eut avec lui, le déréglement de son esprit.

(1) Ils ont été mis depuis au rang des Saints.

Quoique Julien se plût beaucoup à Athenes, par la facilité qu'il y trouvoit à satisfaire sa curiosité pour les sciences, cependant il n'y fit pas un long séjour. L'Empereur Constance qui n'avoit point d'enfants, plus occupé des affaires de l'Arianisme qu'il protégeoit, que du gouvernement de ses Etats attaqués de tous côtés par les barbares, sollicité, d'ailleurs, par l'Impératrice Eusébie, rappella Julien, le désigna pour son successeur en le nommant César, & l'envoya dans les Gaules à la tête d'une armée, pour s'opposer aux Allemands qui vouloient y pénétrer.

Sa premiere campagne lui fut très favorable, & la seconde encore plus glorieuse, s'y étant conduit avec tant de prudence & de valeur qu'il chassa les Allemands au-delà du Rhin, après avoir entiérement défait leur armée. Ensuite il vint faire sa résidence à Paris, d'où il gouverna les Gaules avec tant

de sagesse, de douceur & d'équité, qu'il se fit aimer de tous les peuples.

Julien vivoit en Philosophe au milieu de sa Cour & à la tête de son armée. Il étoit sobre, il étoit chaste, il étoit libéral, il dormoit peu, & le temps que les affaires lui laissoient, il l'employoit à l'étude de la philosophie dont il rapportoit les maximes aux devoirs de son état; mais elle ne le guérit jamais d'un fonds de légéreté & de vanité qui ternirent toujours ses actions les plus brillantes.

Cependant la guerre que l'Empereur Constance faisoit contre les Perses ne lui étant pas aussi avantageuse que celle que Julien avoit soutenue contre les Allemands, il lui envoya ordre de donner l'élite des troupes de son armée des Gaules à un Officier nommé Ducentius, pour la conduire en Orient contre les Perses. Pendant qu'on en faisoit le choix, les soldats murmurent; ils

se plaignent entre eux qu'on veut les exiler hors de leur patrie, loin de leurs femmes & de leurs enfants, pour les conduire aux extrémités de la terre. Leur mécontentement éclate ; ils prenent leurs armes à l'entrée de la nuit ; ils courent au palais, & l'investissent en proclamant à grands cris Julien, Auguste, & le conjurant de se montrer. On ignore si Julien avoit excité secrètement cette sédition, du moins en fut-il accusé. Mais quoi qu'il en soit, Julien entendant les cris des soldats, paroissoit avoir de la répugnance à accepter l'Empire qu'ils lui offroient. Il passa la nuit dans la plus grande irrésolution, sans vouloir paroître ; mais les soldats ne se rebutent pas. Dès que le jour paroît, ils brisent les portes du palais, ils environnent Julien ; ils le proclament Empereur à grands cris : enfin, après être resté dans l'indécision la plus grande partie de la

matinée, craignant pour sa vie qu'ils menacent de lui ôter s'il refuse l'Empire, il consent de l'accepter. Il promet à chaque soldat cinq pieces d'or & une livre d'argent (1). C'est ainsi que Julien fut élevé à l'empire à l'âge de vingt-huit ans & demi. Il refusa de remettre à Ducentius les troupes qu'il étoit venu lui demander; ensuite il envoya une députation à Constance, & lui écrivit une lettre respectueuse & soumise dans laquelle il lui rendoit un compte exact de tout ce qui s'étoit passé, & finissoit par lui dire, qu'il le prioit d'excuser la liberté que prenoit, de lui donner des conseils, un homme qui se feroit toujours un plaisir de recevoir ses ordres.

Les Ambassadeurs trouverent Constance à Césarée en Cappadoce. A la

(1) La livre chez les Romains n'étoit que de douze onces.

lecture des lettres dont ils étoient chargés, il se mit dans une colere furieuse : il leur ordonna de se retirer sans vouloir les entendre ; mais il dépêcha aussi tôt à Julien un Questeur nommé Léonas, avec une lettre menaçante. Il révoqua les principaux Officiers de l'armée de Julien, & en nomma d'autres à leur place. Léonas ayant été reçu dans Paris avec les honneurs dus à son caractere, Julien assis sur son tribunal, environné du peuple & des soldats, lui donna audience. Léonas lut à haute voix la lettre de Constance, qui reprochoit entre autres choses à Julien, *qu'étant orphelin, il avoit trouvé dans sa personne un pere tendre, qui avoit pris soin de son enfance & de son éducation.* Sur quoi Julien s'écria : *Si j'étois orphelin, comment l'étois-je devenu ? Est-ce au bourreau de mon pere & de toute ma famille à m'en faire le reproche ?* A l'endroit de

la lettre où Constance disoit, qu'il ne restoit à Julien, pour mettre sa vie & celle de ses amis en sureté, que de rentrer dans son devoir & de quitter le diadême : *Je suis prêt à le quitter*, dit-il, *si ceux de qui je le tiens y consentent.* Aussi-tôt les soldats & le peuple lui confirmerent avec de grands cris le titre d'Auguste. Ensuite Julien dit publiquement : *Je remets le soin de ma vie, non pas à Constance, mais aux Dieux.* Cependant Julien étoit dans de grandes inquiétudes sur l'événement que pouvoit avoir la guerre que Constance lui avoit déclarée, & qui venoit avec des forces supérieures pour se venger. Quoique Julien n'eût pas encore renoncé publiquement au Christianisme, néanmoins il faisoit secrètement des sacrifices aux Dieux du paganisme. Il observoit les entrailles des victimes & le vol des oiseaux, & il employoit tous les moyens par

lesquels la superstition païenne s'imaginoit pouvoir pénétrer dans l'avenir. Il consultoit les Devins ; mais les oracles qu'il recevoit ne faisoient qu'augmenter ses incertitudes. Tandis qu'il étoit dans ces agitations, un jour le soldat qui venoit de lui aider à monter à cheval se laissa tomber, & Julien s'écria aussi-tôt: *Ah! voilà par terre celui qui m'a élevé!* Cette parole, jointe à l'accident du soldat, parut à tous les assistants, & à Julien principalement, un présage qui annonçoit clairement la mort de Constance. Cependant il ne se détermina pas encore à aller avec son armée au devant de Constance, n'osant risquer une démarche décisive sur un augure qui pouvoit n'être après tout qu'une vaine conjecture. Il attendit donc des nouvelles de Constance, qui, par une combinaison d'événements fort surprenante, *si elle est vraie*, avoit fini ses jours, suivant Ammien Mar-

cellin,

tellin, dans l'instant que le soldat étoit tombé. Constance étoit mort à Mopsucrene, ville à l'extrémité de la Cilicie, d'une violente fievre dont il avoit été attaqué à l'âge de 45 ans, après en avoir regné vingt-cinq.

Lorsque Julien eut appris la mort de Constance, il prit avec une extrême diligence de la route de Constantinople. La nouvelle de son arrivée se répandit avec la plus grande joie dans cette capitale qui l'avoit vu naître. Une foule de peuple de tout âge & de tout sexe courut au devant de lui. Il y entra accompagné du Sénat, des soldats & du peuple, en sorte qu'il eut la satisfaction de se voir maître de l'Empire sans avoir versé une goutte de sang.

Ce Prince monta sur le trône, plein de grandes idées de réformation. La premiere chose qu'il fit, après avoir renoncé à la Religion Chrétienne, fut de créer un tribunal de justice, pour punir

ceux qui seroient convaincus d'avoir abusé de leur crédit sous le regne précédent. Ce tribunal y procéda avec une rigueur excessive ; en sorte que beaucoup de demi-coupaples ou même d'innocents furent condamnés avec les grands criminels. Il fit périr entre autres le grand Trésorier Ursulus, *Il me semble*, dit Ammien Marcellin, *que la Justice elle-même pleura cette mort*, voulant reprocher à Julien son ingratitude. En effet Ursulus avoit permis au Trésorier des Gaules de fournir à Julien, dans le temps qu'il étoit César, l'argent qui lui étoit nécessaire, malgré l'intention de Constance qui vouloit le laisser manquer de tout. Cette injustice attira beaucoup de malédictions à Julien. Mais tout le monde vit avec plaisir les supplices de quelques fameux délateurs qui furent brûlés vifs, ainsi que l'eunuque Euzebe, Grand Chambellan, qui, d'esclave de Constance,

étoit devenu son maître ; ne lui avoit suggéré que du mal, & avoit été l'instigateur & le complice de ses cruautés.

Un jour Julien ayant demandé un barbier pour lui faire les cheveux, car depuis qu'il étoit Empereur il laissoit croître sa barbe comme les Philosophes, il en vint un si magnifiquement vêtu, que ce Prince lui dit ironiquement d'un air étonné : *Ce n'est point un Sénateur que je demande, mais un barbier.* Il questionna cet homme, & apprit que son état lui valoit par jour vingt rations de pain, & de quoi nourrir vingt chevaux, sans parler d'une grosse pension annuelle, & beaucoup de gratifications. Comme le palais étoit rempli de pareils officiers dont les fonctions étoient opposées à la vie sobre & philosophique que Julien menoit, & dont les gages causoient une dépense excessive ; après en avoir examiné les états, ayant jugé qu'il en coutoit plus

pour les domestiques du palais que pour la subsistance d'une armée, il les congédia tous.

L'extinction du Christianisme étoit le grand dessein de Julien. Si le projet de relever l'idolâtrie le piquoit par sa singularité, il avoit trop d'esprit pour ne pas sentir combien cette entreprise étoit délicate. Toute la puissance Romaine y avoit échoué pendant 300 ans; & l'Eglise, depuis son origine, étoit en possession de se maintenir malgré les persécutions qui n'avoient servi qu'à l'affermir dans sa foi. Julien savoit que le paganisme étoit décrié par les cruautés qu'on avoit exercées pour le soutenir; c'est pourquoi, il résolut d'épuiser l'artifice pour saper le Christianisme par ses fondements, & sans éclat. Il affecta de ne point punir les Chrétiens comme Chrétiens. Il entreprit de les pervertir par les caresses & par des avantages temporels, par des vexa-

tions obscures & inquiétantes, & par des rigueurs lorsqu'elles pourroient être colorées par des prétexes étrangers. Je n'entrerai pas dans le détail de tous les moyens dont Julien se servit pour arriver à son but; mon dessein n'est pas de donner une histoire complette de sa vie. Les personnes qui voudront connoître plus particuliérement le caractere de cet homme, le plus singulier qui ait jamais existé, doivent consulter sa vie, écrite par Monsieur l'Abbé de la Bleterie; c'est un excellent ouvrage qui a mérité avec justice l'approbation du public : je me contenterai d'en rapporter les traits les plus frappants.

Avant la mort de l'Empereur Constance, Julien avoit déja permis aux Païens de la Grece & des provinces voisines, le libre exercice de leur religion. Lorsqu'il se fut rendu à Constantinople, il ordonna d'ouvrir les temples,

de les réparer & de les rebâtir par tout l'Empire. Il assigna des revenus pour leur entretien, & pour celui des Sacrificateurs & des Prêtres, & leur rendit les prérogatives & les exemptions dont ils avoient été privés sous Constantin & sous son successeur; enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à rétablir le paganisme. Pour donner l'exemple, il étoit continuellement occupé à faire des sacrifices aux différentes divinités. Il donna une loi pour exclure les Chrétiens des gouvernements des provinces, des emplois militaires, & des autres offices. Il rappella les Evêques orthodoxes, & ceux des sectes particulieres, qui avoient été bannis sous le regne de Constance. Par leur rappel il prétendoit opposer la modération à l'intolérance de son prédécesseur, & sur-tout mortifier les Ariens, secte impérieuse & persécutante, parcequ'elle avoit été soutenue par Constance.

Julien rendoit la justice avec la plus grande intégrité. Son tribunal, accessible à tout le monde, étoit l'asyle des innocents, & l'écueil des coupables. Toutes les fois qu'il sortoit, il écoutoit avec bonté tous ceux qui réclamoient sa justice. On assure que dans la décision des affaires, jamais ni la religion, ni aucun motif étranger ne lui fit pencher la balance. Il avoit sur-tout en vue l'équité naturelle, s'attachant plus à l'esprit qu'à la lettre de la loi. La maxime étoit excellente pour un Souverain instruit comme lui dans la jurisprudence; mais il avoit trop de vivacité pour ne pas prendre de temps en temps son esprit pour celui de la loi, & son idée pour l'équité naturelle. Heureusement, dit Ammien, sa légéreté & sa promptitude le disposoient à entendre raison. Il permettoit aux Préfets du Prétoire, & à ceux qui l'approchoient, d'arrêter ses saillies.

Après avoir mis cet ordre dans les affaires de l'Empire, Julien forma le projet le plus téméraire que l'orgueil humain pût jamais concevoir. Il ſe crut aſſez puiſſant pour anéantir la Prophétie que Jéſus-Chriſt avoit faite ſur le Temple de Jéruſalem, dont il avoit dit à ſes Diſciples (1) : *Vous voyez ces grands édifices, il n'en reſtera pas pierre ſur pierre qui ne ſoit détruite.* Pour faire réuſſir ſon projet, Julien s'abaiſſa juſqu'à rechercher les Juifs qui étoient le rebut du monde. Il les déchargea des tributs exceſſifs qu'ils payoient. Ayant fait venir en ſa préſence les principaux d'entre eux, il leur demanda pourquoi ils ne faiſoient plus de ſacrifices. Les Juifs ayant répondu qu'il ne leur étoit pas permis de ſacrifier hors de Jéruſalem & du Temple, il leur déclara qu'en étudiant leurs Ecritures

(1) Saint Marc, chap. 13, verſ. 2.

& leurs Prophéties, il avoit reconnu que la fin de la captivité dans laquelle ils gémissoient étoit arrivée; qu'ils devoient donc retourner dans leur patrie, & remettre leur loi en vigueur. Il les exhorta à rétablir leur Temple, & joignant les effets aux paroles, il leur donna des sommes immenses, & les assista de toutes les forces de l'Empire. Mais Dieu confondit l'orgueil de Julien. Les Juifs accoururent de toutes les parties du monde à Jérusalem. Ils y apporterent toutes leurs richesses. On commença par travailler jour & nuit à nettoyer l'ancien Temple, à en ôter les décombres & à démolir les vieux fondements. La démolition étoit achevée; & ce que Julien n'avoit pas prévu, c'est qu'il faisoit accomplir avec la derniere évidence & la plus grande précision, la parole de Jésus-Christ, qu'*il n'y resteroit pas pierre sur pierre*; car elles furent toutes retirées des fondations.

Mais lorsqu'on voulut poser de nouveaux fondements, Dieu fit connoître que sa parole étoit immuable. Pendant que les ouvriers travailloient avec la plus grande ardeur, & qu'Alipius, ami intime de Julien, chargé par lui de l'intendance de l'ouvrage, & aidé par le Gouverneur de la province, faisoit avancer les travaux autant qu'il étoit possible, de terribles globes de feu sortirent des fondements qu'ils avoient auparavant ébranlés par des secousses violentes. Les ouvriers qui recommencerent l'ouvrage à différentes reprises furent brûlés, & l'on fut obligé de l'abandonner. Ce sont les propres termes d'Ammien Marcellin, Historien judicieux & fidèle, Païen de religion, & attaché au service de Julien (1). Il n'y a point dans l'antiquité de fait plus certain, étant attesté par

(1) *Ammien Marcel. liv.* 23.

tous les Auteurs Chrétiens & Païens dont les ouvrages sont existants.

Un pareil événement auroit été bien capable de convertir Julien s'il eût été vraiment Philosophe ; s'il eût cherché de bonne foi à se convaincre de la vérité, ou plutôt si toutes ses actions n'avoient pas toujours été dirigées par un génie orgueilleux, imprudent & déréglé, qui le conduisit enfin à sa perte à la fleur de son âge.

Ce fut par une suite de cette imprudence que ce malheur lui arriva. Il étoit sur les frontieres de la Perse avec son armée. Il avoit déja pris plusieurs villes fortes, sans que Sapor, Roi de Perse, s'y fût opposé. Il redoutoit tellement les armes des Romains, qu'il avoit fait faire à Julien des propositions de paix que ce Prince avoit refusées. Il vouloit faire la conquête de ce royaume, & ensuite celle des Indes, à l'imitation d'Alexandre. Mais il fut trompé par un Sei-

gneur Persan qui vint se livrer entre ses mains. C'étoit un vieillard adroit & rusé, qui avoit amené avec lui d'autres transfuges, propres à le seconder dans la tromperie qu'il méditoit. Il feignit d'être tombé dans la disgrace de son Roi, & de demander un asyle aux Romains. Après s'être insinué dans l'esprit de Julien, par le récit pathétique de ses malheurs prétendus, & par les plus grandes protestations d'un zele sincere pour l'Empereur, aussi bien que d'une haine irréconciliable contre Sapor, il déclara qu'il s'étoit adressé aux Romains avec d'autant plus de confiance qu'il pourroit les rendre maîtres de la Perse. Il dit à Julien que ses exploits avoient répandu parmi les Perses cet effroi & cet abattement qui présagent la chûte des Empires; que s'il pouvoit joindre Sapor, il seroit bientôt détrôné. » Je sais mieux les chemins » que personne, lui dit-il; je vous

» servirai de guide : nous n'avons be-
» soin de porter des vivres que pour
» quatre jours, parcequ'il faut passer
» un désert. Hâtez-vous, Seigneur ;
» la victoire est infaillible : ma tête
» répond de la vérité de mes paro-
» les ».

Julien eut la légéreté de croire le conseil de cet homme artificieux. Déja l'imagination de Julien parcourt toutes les provinces de la Perse, & pénetre jusqu'aux Indes. Il fait prendre des vivres pour vingt jours au lieu de quatre, & fait mettre le feu à la flotte qu'il avoit sur le fleuve du Tigre. Il se met en marche avec son armée conduite par le Transfuge. Lorsqu'il est assez avancé pour ne pas pouvoir reculer, le vieillard disparoît, & laisse Julien sans guide dans une contrée que les Perses avoient ravagée, dont ils avoient détruit toutes les habitations, brûlé tous les fourrages & les

bleds qui étoient déja mûrs, & n'avoient laissé qu'une vaste solitude. Il étoit difficile d'avancer, dangereux de reculer, & impossible de se procurer des vivres. Ceux qu'on avoit apportés diminuoient insensiblement. Enfin, après bien des délibérations, après avoir consulté les devins, & fait des sacrifices, Julien prend le parti de revenir sur ses pas pour gagner la Cordouenne, petite province qui appartenoit aux Romains, au midi de l'Arménie. Les Perses attendoient l'armée de Julien dans un lieu nommé Marange, avec une armée innombrable, commandée par les deux fils du Roi. Les Perses soutinrent quelque temps le choc de l'infanterie Romaine; mais peu accoutumés à combattre de pied ferme, ils prirent bientôt la fuite. La crainte de manquer de vivres empêcha les Romains de profiter de la victoire, & de poursuivre les fuyards.

Julien décampe le lendemain ; il prend lui-même les devants pour reconnoître le pays. Il étoit sans armes lorsqu'on vient lui apprendre que son arriere-garde est attaquée. Il y court, prenant seulement à la hâte un bouclier. Aussitôt un nouvel avis le rappelle à l'avant-garde. Les Romains combattent de toutes parts ; les Perses sont encore mis en fuite. Julien se livre à la poursuite avec aussi peu de précaution que s'il étoit invulnérable. Tandis qu'il anime les siens des mains & de la voix, une fleche tirée au hasard par un cavalier Persan lui effleure le bras, & passant au travers des côtes lui entre dans le foie. Il s'efforce en vain de retirer la fleche. Il se laisse tomber de cheval ; on vient à son secours, & on l'emporte sur son bouclier.

Comme Julien étoit fort attaché à l'Astrologie, il n'avoit pas regardé d'abord sa blessure comme mor-

telle. Un Oracle lui avoit autrefois prédit qu'il finiroit ses jours en Phrygie, ce que Julien avoit entendu de la province de l'Asie Mineure qui porte ce nom ; mais ayant demandé le nom du lieu où il étoit, lorsqu'on lui dit qu'on l'appelloit Phrygie, alors il se crut blessé à mort. Ceux qui avoient coutume de l'approcher, étoient assemblés autour de lui, la tristesse dans le cœur & sur le visage. Julien, couché sur une natte de jonc, couvert d'une peau de lion (car c'étoit son lit ordinaire) montroit seul de la fermeté. Ayant demandé de l'eau fraîche, dès qu'il l'eut bue il expira sans efforts un peu avant le milieu de la nuit qui précédoit le 27 Juin de l'année trois cent soixante-trois de Jésus-Christ. Julien étoit âgé de trente-un ans huit mois & vingt jours. Il avoit regné un peu plus de sept ans & demi. On a prétendu que dans l'instant qu'il fut blessé

il crut voir Jésus-Christ, qu'il remplit sa main de son sang, & qu'il le jetta contre le ciel en vomissant ces blasphêmes : *Tu as vaincu, Galiléen ! Quoi ! tu me persécutes jusqu'ici ! Eh bien ! je t'y renoncerai encore. Rassasie-toi de mon sang, car tu m'as vaincu.* Plusieurs personnes doutent de cette circonstance de sa mort. Saint Grégoire de Naziance, qui dans ses écrits a fort peu ménagé Julien, ne dit point qu'il ait blasphémé, ni qu'il ait jetté son sang contre le ciel. Je pense que Julien dans cet instant n'avoit pas assez de sang froid pour faire une semblable imprécation, & qu'il pensoit plutôt à la douleur que lui causoit sa blessure. Il est vrai qu'on trouve ce fait dans trois Auteurs anciens ; mais ils n'en parlent que comme d'une chose peu avérée. On ignore si Julien fut blessé par un Persan, ce qui paroît vraisemblable, ou par un Romain, comme les Perses le préten-

dirent ; mais de quelque main que partît le trait, il fut l'instrument de la vengeance divine sur cet Apostat, & d'une protection particuliere sur l'Eglise qu'il persécutoit avec la haine la plus forte & la plus raffinée. Un Païen de ce temps-là, ayant appris la mort de Julien, dit alors : *Que les Chrétiens ne nous vantent plus la patience de leur Dieu ; rien n'est plus prompt & plus terrible que sa colere.* On ne savoit pas cette mort à Antioche, lorsqu'un Chrétien de cette ville dit une parole que l'événement fit passer pour une prophétie. C'étoit un simple Grammairien, que son mérite élevoit au-dessus de sa condition. Un jour s'entretenant avec le Sophiste Païen Libanius, celui-ci lui dit d'un ton ironique : *Que fait à cette heure le fils du Charpentier* (1) ?

(1) C'est que Julien, lorsqu'il parloit de Jésus-Christ, ne le nommoit jamais autrement que *le fils du Charpentier*.

Un cercueil pour votre Héros, lui répondit le Grammairien.

Après la mort de Julien, l'armée Romaine proclama Empereur, Jovien, qui fut obligé de faire une paix honteuse avec les Perses. Son regne fut de peu de durée, ayant été étouffé huit mois après son élévation, par la vapeur du charbon qu'on avoit mis dans sa chambre pour l'échauffer. Valentinien premier, fils d'un Cordier, s'éleva à l'Empire par son mérite & par sa valeur. Le désordre dans lequel étoient les affaires l'obligea d'associer avec lui son frere Valens, auquel il céda l'Empire d'Occident.

L'Empereur Julien qui avoit reçu de la nature un génie propre pour toutes les sciences, les avoit cultivées avec beaucoup d'ardeur. Son goût le portoit à étudier les sciences magiques, l'astrologie, l'art de deviner. Il s'étoit fait une philosophie abominable, qui

ne traitoit que d'enchantements, de sortileges, d'horoscopes, d'évocations des démons. Sous lui triompha l'impiété païenne. Les Philosophes qui avoient exercé ces sciences avec lui, voulurent après sa mort les continuer ; mais ils en furent rigoureusement punis par l'Empereur Valens.

Il fut informé qu'un certain jour il s'étoit tenu une assemblée secrete de quelques personnes de qualité, & de plusieurs Philosophes Païens. Là, sous prétexe d'une curiosité savante, on s'étoit servi de cérémonies magiques pour savoir la destinée de l'Empereur, & celui qui devoit lui succéder. La réponse fut que l'Empereur périroit bientôt d'un horrible genre de mort ; que le nom de son successeur commençoit par ces cinq lettres, THÉOD, & qu'enfin tous ceux qui s'étoient trouvés à cette assemblée paieroient cette curiosité de leur mort. Valens, qui prit

toute cette intrigue pour ce qu'elle étoit, c'est-à-dire pour un signal & un essai de conjuration, s'attaqua aux Philosóphes ; la plupart périrent soit dans les tourments, soit par une mort volontaire. Comme les devins de cette assemblée paroissoient désigner Théodose, Païen illustre, Valens le fit brûler vif, tous les devins furent décapités, & il fit mourir tous ceux dont le nom commençoit par ces lettres *Théod*, au nombre desquels fut Théodose, pere de l'Empereur de ce nom, dont le regne fut depuis si glorieux ; enfin tous les Philosophes furent proscrits. Mais pendant que Valens punissoit ainsi des hommes masqués d'une fausse philosophie, il lui arriva une chose qui fit beaucoup d'honneur à la véritable, je veux dire à la Religion Chrétienne. Des Evêques Ariens s'étoient emparés de sa confiance, & le portoient à renouveller contre les Orthodoxes tout ce

qui s'étoit fait dans les jours les plus sanguinaires du paganisme. On ne voyoit que meurtres, qu'exils, & d'autres outrages faits aux Evêques, aux Ecclésiastiques & aux Solitaires, sans aucune forme de jugement. Alors Thémiste, Philosophe païen, recommandable par ses vertus, élevé à la dignité de Sénateur de Constantinople, représenta à Valens qu'il maltraitoit sans sujet des innocents. Il lui dit, dans un écrit qu'il lui dédia : « Est-ce un crime » de penser autrement que vous ? Si » les Chrétiens sont divisés entre eux, » les Gentils, & sur-tout les Philoso» phes de la Grece, l'ont été encore » davantage. La vérité a plusieurs faces, » sous lesquelles ont peut utilement » l'envisager. Tel est l'ordre que Dieu » à établi de tout temps pour conser» ver la paix & l'égalité parmi les » hommes. Il a gravé dans tous les » cœurs un profond respect pour ses

» attributs infinis ; mais chacun est
» le maître de témoigner ce respect
» de la maniere qu'il croit agréer le
» plus à la Divinité ; personne n'a
» droit de le gêner là-dessus, &c. ».
Avec de pareils sentiments, il n'est
pas étonnant que Thémiste ait été lié
avec les plus grands Evêques de son
siecle, & sur-tout avec Saint Grégoire
de Naziance. Effectivement Thémiste
donnoit un nouveau lustre aux emplois
dont il étoit revêtu. Dans une occasion
importante où le Sénat de Constantinople
l'avoit chargé de complimenter
l'Empereur Jovien, il lui avoit dit
avec respect, mais sans flatterie : » Souvenez-vous
que si les gens de guerre
» vous ont élevé à l'Empire, les Philosophes
vous apprendront à le bien
» gouverner : les premiers vous ont
» donné la pourpre des Césars ; instruisez-vous
avec les autres à la porter
» dignement ».

Je ne m'engagerai point dans le récit des événements qui se passoient alors dans les affaires de l'Empire, cela n'est pas de mon sujet; je dirai seulement que pendant que Valens étoit occupé à faire la guerre aux Perses, les Goths, nation qui, par la suite, fit une grande figure dans le monde, se révolterent contre lui. Il fut obligé d'abandonner la guerre de Perse pour venir réprimer les rebelles. Gratien, Empereur d'Occident, après avoir remporté une victoire signalée sur les Allemands, vole au secours de Valens son frere, qui, sans l'attendre, parcequ'il vouloit avoir seul l'honneur de la victoire, précipite le combat: il est vaincu, & perd la vie auprès d'Andrinople. Les Goths victorieux l'ayant brûlé sans le reconnoître dans un village où il s'étoit réfugié, Gratien, accablé d'affaires, associe à l'Empire avec lui, Théodose, depuis surnommé le Grand, dont

dont Valens avoit fait mourir le pere ; & Gratien ayant péri quelque temps après dans une révolte de son armée, toute composée d'étrangers, Théodose se vit seul maître de l'Empire. Son regne, après celui de Constantin, fut le plus glorieux & le plus brillant de ceux qui parurent depuis la mort d'Auguste. Il fut l'admiration de tout l'univers ; il protégea la Religion Chrétienne ; il fit taire les Hérétiques ; il abolit les sacrifices impurs des Païens ; il réforma les mœurs ; il réprima les dépenses superflues ; il avoua humblement ses fautes ; il en fit pénitence ; & il écouta Saint Ambroise, célebre Docteur de l'Eglise, qui le reprenoit de sa colere, seul vice d'un si grand Prince. On n'entendit plus parler de philosophie. Le paganisme fut entiérement détruit, & la Religion Chrétienne triompha.

Mais qui n'admireroit pas la Provi-

dence Divine, & la profondeur de ses décrets! Il arriva bientôt sous les regnes des successeurs de Théodose, de funestes révolutions, qui changerent en peu de temps la face de l'Empire. Théodose l'avoit partagé entre ses deux enfants, Arcade & Honorius. Arcade eut l'Orient, & Honorius l'Occident. L'Empire d'Occident commença à déchoir le premier, par la foiblesse d'Honorius, ensuite par les fréquentes révoltes des armées, par la désobéissance de leurs chefs, & par l'invasion d'une multitude de différentes nations barbares qui se succéderent les unes aux autres. Les Goths, après une infinité de pillages, envahirent l'Italie. Alaric, leur Roi, après l'avoir saccagée, s'empara de Rome, & l'abandonna au pillage. Atolphe, beau-frere & successeur d'Alaric, la pilla une seconde fois. Ces incursions firent peu-à-peu évanouir en Italie les restes de la ma-

gnificence Romaine. Les vaincus ne pensoient qu'à leur sureté particuliere. Insensiblement périssoit tout ce qui pouvoit entretenir le bon goût & rappeller la perfection des arts. Les yeux s'accoutumoient à ne voir que des ruines, & cette habitude passa bientôt des yeux à l'esprit. Les premiers flots de barbares qui couvrirent l'Italie en attirerent d'autres à leur suite. La fertilité de ce beau pays flattoit leur avidité qu'ils ne pouvoient pas satisfaire dans leurs contrées couvertes de neiges & de glaces. Les Francs, conduits par Pharamond, Clodion & Mérouée, s'emparerent des Gaules; & leur successeur Clovis y fonda le royaume de France. Les Saxons s'emparerent de la Grande-Bretagne, & les Goths envahirent les Espagnes. Les Huns, sortis des Palus Méotides, désolerent tout l'univers avec une armée immense sous la conduite d'Attila. Le Pape Saint

Léon se fit respecter par ce Prince barbare & païen, & garantit Rome du pillage. Quelques années après, l'Empire d'Occident périt sans ressource. Auguste, qu'on nomme Augustule, fut le dernier Empereur reconnu à Rome. Odoacre, Général des Hérules, l'en dépouilla. Il dédaigna même cet Empereur incapable de soutenir un si pesant fardeau, jusqu'au point de le laisser vivre dans l'endroit le plus délicieux du Royaume de Naples.

Cette révolution arriva l'an de Jésus-Christ quatre cent soixante & dix. On peut juger si les sciences devoient être cultivées dans des temps si malheureux, pendant que les barbares renversoient tout ce qui s'opposoit à leur passage ; & remplissoient de terreur & de désolation les villes & les campagnes. Dès la fin du cinquieme siecle, & au commencement du sixieme, il n'y avoit presque plus dans l'Europe aucune

trate de vertu, ni de ſcience. Tout dégéneroit ; & le vice, qui augmente ordinairement parmi le tumulte & le bruit des armes, produiſit l'ignorance. Le Clergé s'y oppoſa quelque temps ; mais, épouvanté lui-même par les incurſions des barbares, il commença à s'oublier. Les violences commiſes dans les égliſes & les monaſteres en chaſſerent les Eccléſiaſtiques & les Religieux. Quoiqu'ils fuſſent obligés par leur état de cultiver les ſciences, la néceſſité les contraignit à ſe ſéparer, & à vivre où ils pouvoient. Cette fâcheuſe révolution fut ſuivie d'un autre malheur, comme s'en plaint Saint Boniface, l'Apôtre de l'Allemagne ; c'eſt que les premiers Sieges Epiſcopaux ne furent remplis, ou plutôt uſurpés, que par des Eccléſiaſtiques d'une vie très corrompue ; quelquefois par des enfants, & des laïcs qui étoient à peine tonſurés.

Pendant que l'Occident étoit plongé dans l'ignorance dont je viens de parler, on conservoit toujours dans l'Orient du goût & de l'attachement pour les sciences. Il y avoit des gens de lettres soit à C. P. soit à Thessalonique, soit à Athenes, soit dans les principales villes. Il est vrai que leur maniere d'étudier n'étoit pas conduite par un goût sûr, & par la véritable raison; mais il est toujours glorieux à l'Empire d'Orient d'avoir perpétué les études jusqu'à sa décadence. Deux choses y concoururent. La premiere fut l'usage de la langue grecque, qui subsista toujours à la Cour, & ne s'abolit entiérement que lorsque Mahomet II s'empara de C. P. La seconde, qui contribua à retenir les sciences en Orient, fut la facilité que les hommes studieux trouverent dans la Bibliotheque de C. P. composée de plus de six cents mille volumes, qui étoit ouverte à tout le

monde. Il est vrai qu'elle fut brûlée deux fois ; mais comme c'étoit par des accidents inopinés, on en avoit garanti un trèsgrand nombre qui s'étoient répandus dans les cabinets des curieux. Et enfin c'est parceque, jusqu'à la prise de C. P. par les Turcs, l'Empire d'Orient ne changea point de maîtres, & fut toujours gouverné par des Empereurs Grecs.

L'état de l'Empire d'Occident étoit bien différent. La langue latine, de douce & polie qu'elle étoit, devint âpre, rude & grossiere, par le mêlange des jargons particuliers que parloient les peuples de la Germanie & du Nord, qui formerent avec la langue latine les différents idiômes d'où sont sorties les langues qu'on parle aujourd'hui dans les diverses contrées de l'Europe. S'il en resta des traces encore bien légeres, ce ne fut que parmi les Moines & le Clergé, les autres habitants de-

venus Serfs, ne s'adonnant qu'à l'agriculture. Aussi le Clergé fournissoit-il les Chanceliers, les Ministres des Rois, les Secrétaires, les Médecins, les Jurisconsultes. Comme les Ecclésiastiques étoient les seuls qui sussent lire & écrire, sous le titre de Clerc, on se frayoit non seulement un accès facile à la Cour, mais on y obtenoit encore des récompenses honorables. La disette des livres ne fut pas moins préjudiciable à l'avancement des sciences : soit que la guerre qui continua avec trop de fureur en eût fait périr la plus grande partie, il est certain que les ouvrages des anciens Philosophes étoient fort rares. Saint Augustin, qui vivoit dans le quatrième siecle, en fait de grandes plaintes, & il assure que dans la plupart des Ecoles on n'enseignoit leurs sentiments que par tradition. Cette disette de livres, comme on peut juger, alla toujours en aug-

mentant. On en avoit cependant conservé dans les Monasteres ; mais les meilleurs y étoient très rares. On y en trouvoit non seulement beaucoup d'inutiles, mais encore de mauvais, plus capables de rabaisser les esprits que de les éclairer. Il sembloit que l'ignorance fût le privilege des Princes & des Grands. La plupart des Seigneurs s'imaginoient que le titre d'homme instruit étoit incompatible avec celui de noble, & qu'il étoit au-dessous de lui de savoir les choses même les plus communes. Le Clergé resta seul en possession d'étudier, ou parut y rester. Quand les Princes vouloient s'écrire les uns aux autres, ils étoient forcés d'avoir recours à quelque Clerc, & d'emprunter sa main ; ils mettoient seulement leur monogramme & leur sceau au bas de la lettre. Charlemagne, quoiqu'il fût d'ailleurs un grand génie, un grand homme d'Etat, d'une

vive & agréable éloquence, habile même pour un Empereur de ce temps-là, ne savoit pas écrire.

La barbarie où l'Occident fut plongé dura jusqu'au neuvieme siecle : ce n'est pas que la nature ne fît de temps en temps quelques efforts pour produire des génies relevés ; mais, faute de nourriture & de solides instructions, ces génies avortoient & périssoient au milieu des ronces & des épines. Le renouvellement des sciences en Europe lui fut procuré par les Califes Arabes, successeurs de Mahomet. Ce nouveau Législateur, plus fourbe encore & plus dissimulé qu'il n'étoit hardi, profita avec une prodigieuse promptitude de l'extrême facilité que les hommes, sur-tout lorsqu'ils sont ignorants, ont à se laisser séduire, pour leur inspirer une religion agréable qui flattoit leurs sens.

Comme mon dessein n'est pas d'é-

crire l'hiſtoire de Mahomet, ni de ſa religion, mais de faire connoître comment ſes ſucceſſeurs ayant cultivé les ſciences en procurerent le rétabliſſement dans l'Europe ; je dirai que Mahomet n'ayant pas laiſſé d'enfants mâles, il eut pour ſucceſſeurs de ſa puiſſance des hommes qui prirent le nom de Califes. Les premiers avoient été ſes diſciples, & les compagnons de ſes victoires. Ils augmenterent ſi conſidérablement leurs conquêtes, qu'ils devinrent les maîtres de la plus grande partie du monde. Enfin, ayant procuré à leurs peuples la paix & l'abondance, ils voulurent jouir de leurs richeſſes, & y joindre les agréments de l'eſprit. Ils inſpirerent à leurs ſujets du goût pour les ſciences.

Le premier qui paroît s'y être attaché fut Almanzor, Calife de Syrie, & le ſecond des Abaſſides. Ce Prince vivoit vers l'an ſept cent cinquante

trois de Jésus Christ; il étoit en même temps Philosophe & Astronome. Les villes de Bagdad & de Bassora s'accrurent par ses soins, ses libéralités & sa réputation. Les curieux & les gens d'esprit venoient en foule à sa Cour, & les Savants y étoient libéralement récompensés. On assure que par rapport à la pureté de la langue arabe, ces deux villes étoient aux Musulmans, ce qu'Athenes & Alexandrie avoient été à l'égard des Grecs. L'Alcoran étant écrit en cette langue, elle étoit devenue la langue sacrée & savante, & l'on nomma indifféremment Arabes tous ceux de la secte de Mahomet qui se distinguerent dans les sciences depuis le commencement du huitieme siecle jusqu'à la fin du douzieme. Comme il y avoit peu de richesses littéraires dans la langue arabe, il fallut suppléer à une si grande disette. Almanzor envoya des Députés à Cons-

tantinople pour y acheter des livres, & entre ceux qu'on lui apporta se trouverent les écrits d'Aristote. Ses soins réussirent en partie ; mais ceux d'Almamon qui vint après lui, eurent un succès plus glorieux. Ce Calife, presque comparable aux plus grands héros, étoit en guerre avec Michel le Begue, Empereur de C. P. Après l'avoir vaincu en plusieurs occasions, il l'obligea d'accepter une paix honteuse ; & la principale condition de cette paix fut que Michel envertoit au Calife un certain nombre de manuscrits rares, savants & curieux. C'étoit moins triompher de ses ennemis que de l'ignorance de ses sujets. Quand Almamon se crut assez riche en livres, il s'empressa de les faire traduire par des hommes habiles, & il excita tous ses sujets à s'en rendre la lecture familiere. Chacun voulut suivre l'exemple du Prince. Il y a apparence que pour toutes ces traductions le Calife se servit de Juifs & de Chré-

tiens, qui étoient en grand nombre en Egypte & en Syrie. Eux seuls aussi étoient capables de ce travail, parcequ'ils savoient également les deux langues grecque & arabe. D'ailleurs, Almamon étoit très sage, & très modéré dans ses sentiments. Il ne croyoit pas qu'un homme fût méprisable, ni digne de mort, parcequ'il professoit une religion différente de la sienne.

Soit vanité, soit attachement à leurs mœurs & à leurs coutumes, les Arabes n'apprirent jamais, ou très peu, de langues étrangeres; ils se contentoient de faire traduire dans la leur les ouvrages dont ils avoient besoin: mais malheureusement pour eux, ils eurent des traducteurs infideles, ou du moins peu exacts. Cependant ces traductions eurent beaucoup de succès dans tout l'Orient. Comme Almamon regna près de vingt ans, il eut tout le loisir d'inspirer à ses sujets l'amour des sciences. Il en devint le pere

& le législateur, & tout l'Orient applaudit à ses vertus. Les siecles où le Christianisme étoit plongé dans une barbarie & une ignorance honteuses, furent ces mêmes siecles où les Arabes se distinguerent le plus. Le douzieme est leur siecle favori & de distinction. Ils le regardent de même œil que les Grecs regardoient le siecle d'Alexandre, & les Romains celui d'Auguste. Le goût des Mahométans pour les sciences s'étoit accru par l'étendue & la rapidité de leurs conquêtes. Elles élevent naturellement l'esprit, & il est impossible de vaincre sans aimer la gloire, qui en est la plus précieuse récompense.

Toutes les sciences qui avoient fleuri dans la Grece & à Rome ne furent pas également cultivées par les Arabes. Les unes répugnoient à leurs mœurs, & à la forme de leur gouvernement. En effet, de quel usage peuvent être l'élo-

quence & la politique dans un Etat où tout est bassement assujetti à la volonté d'un seul, & où l'on ne devient grand qu'à force de respects & de soumissions? La peinture & la sculpture, dit Platon, sont les deux nourrices de l'idolâtrie, & par-là même elles étoient odieuses aux Sectateurs de Mahomet. A l'égard de l'histoire, comme ils méprisoient tous les peuples qui avoient précédé la naissance de Mahomet, & encore ceux qui, de son temps, n'avoient pas reconnu le mérite de sa loi, ils refusoient de s'instruire de leurs mœurs & de leurs coutumes pour lesquelles ils avoient un souverain mépris. Les livres d'Aristote, traduits avec peu de fidélité, & encore traduits sur des originaux imparfaits, renfermerent toute la philosophie des Arabes. Il étoit leur unique guide, & ils lui rendoient un culte presque divin. A la connoissance de la physique, quoi-

qu'imparfaite chez eux, ils joignirent celle de la médecine, qui en est une des plus nobles & des plus utiles dépendances; mais comme ils s'étoient contentés d'étudier la physique dans les ouvrages d'Aristote, ils étudierent la médecine dans ceux d'Hippocrate, & ils manquerent leur principal objet, qui est la connoissance du corps humain, par le défaut de savoir l'anatomie. Les Médecins Arabes, pour y suppléer, donnerent dans une infinité de pratiques vaines & superstitieuses. Cependant ce qu'il y a de certain, c'est que les Médecins Arabes de ce temps-là passoient pour les plus habiles Médecins du monde, eu égard à l'ignorance de cette science dans laquelle les autres nations étoient plongées.

Il faut convenir pour l'honneur des Arabes, qu'ils avoient beaucoup de remedes & de secrets éprouvés, dont plusieurs même ont passé jusqu'à nous.

La médecine leur doit l'usage de la casse, de la rhubarbe ; mais ce qui mérite notre attention, c'est la maniere prompte avec laquelle ils guérissoient les malades, sans s'être fait une regle de ne les guérir qu'avec des préparations particulieres, & dans certains intervalles ; témoin Saint Louis, Roi de France Etant en Egypte lors de la seconde Croisade, après avoir pris la ville de Damiette, & gagné la bataille de Massoure, son armée fut réduite à la derniere extrémité, par la disette des vivres, & la maladie contagieuse dont lui-même fut attaqué. Comme il se retiroit avec précipitation pour gagner sa flotte, les Sarrasins le surprirent presque seul, & le firent prisonnier. Ce fut un bonheur pour ce saint Roi d'avoir été arrêté. Il étoit abattu, malade, sans escorte & sans défense ; un Médecin lui donna un breuvage qui le rétablit en très peu de temps. C'est le

Sire de Joinville, Seigneur François, qui étoit prisonnier avec le Roi, qui raconte ce fait dans la vie qu'il nous a donnée de Saint Louis.

Tous les Auteurs conviennent que la chymie doit sa naissance aux Arabes, ou plutôt le renouvellement de cette science ; car ils avouoient eux-mêmes qu'elle leur venoit des Egyptiens, qui en étoient les auteurs, comme je l'ai dit en parlant de Moïse. Les Arabes s'attacherent à la chymie avec la plus grande ardeur. Le grand nombre d'ouvrages que leurs Médecins & leurs Philosophes ont composés sur cette matiere, en est la preuve. Les Chymistes qui ont paru depuis dans l'Europe en ont pris la quintessence, qu'ils ont encore prodigieusement perfectionnée, & dont nous avons tiré des secours infinis pour les remedes de la médecine, & pour la curiosité. Les Arabes eurent des Chymistes dès le

regne d'Almanzor. Tel fut Rhasès, fils de Zacharie, qu'on surnomma le faiseur d'expériences. Tel fut encore Géber, à qui l'on attribue l'invention de l'alambic & du bain-marie, que les anciens ne connoissoient pas. Enfin, tout le monde convient que les Arabes ont eu plusieurs siecles de lumieres, dans lesquels ils ont fait briller les sciences; mais ils les ont traitées d'une maniere différente de celle des Philosophes Grecs & Romains; ils ont négligé les unes & cultivé les autres. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que nous leur avons l'obligation de leur rétablissement dans l'Europe, & ils les ont abandonnées depuis pour n'en plus faire eux-mêmes aucun usage. Elles sont aujourd'hui bannies de ces vastes Etats où domine la Religion Mahométane, qui sont tombés à leur tour dans la plus grande ignorance, à laquelle je les abandonnerai pour parler des

deux révolutions arrivées en Europe dans les sciences, l'une par l'entrée des Arabes dans l'Espagne, & l'autre par la prise de Constantinople par Mahomet II, Empereur des Turcs.

Lorsque les Arabes, Maures (1) ou Sarrasins, car cette nation est connue dans l'Histoire sous ces trois noms, envahirent l'Espagne, ils y apporterent les ouvrages qui traitoient des sciences qu'ils étoient en possession de cultiver depuis plusieurs siecles, comprises sous le nom de philosophie, & ils en instruisirent les Espagnols. Ces ouvrages étoient premiérement ceux d'A-

(1) Ils sont principalement connus par les Espagnols sous le nom de Maures, parceque ce sont les Arabes d'Afrique & de Mauritanie qui envahirent l'Espagne sous le regne de Rodrigue, en l'année sept cent quatorze de Jésus-Christ, y ayant été introduits par le Comte Julien, pour venger l'honneur de sa fille que Rodrigue [illegible]it déshonorée.

ristote, & ensuite ceux d'Alkindus, d'Algazel, d'Averroès, d'Alpharabius, & des autres Philosophes Arabes, tous grands Sectateurs d'Aristote & ses Commentateurs. L'étude de tous ces ouvrages forma une secte de Philosophes, la derniere qui ait eu de la réputation, qui fut nommée *des Scholastiques*, & qui, de l'Espagne, se répandit dans toute l'Europe. Cette secte eut trois différents périodes qu'on désigne par la Scholastique ancienne, la moyenne & la nouvelle.

La premiere commença dans le douzieme siecle, sous Pierre Lombard, Evêque de Paris, & finit sous Albert le Grand, Evêque de Ratisbonne, le génie le plus vaste de ces siecles-là.

Sous la seconde, qui commença depuis Albert le Grand, & qui continua jusqu'à Durand de Saint Porcian, Evêque d'Orléans, la doctrine d'Aristote fut portée jusqu'au comble de sa répu-

tation, par la vogue que Saint Thomas, de l'ordre des Dominicains, & Jean Duns, Ecossois, surnommé Scot, de l'ordre des Freres Mineurs, lui donnerent. Ils furent les deux esprits de la plus grande capacité pour la philosophie de ces derniers siecles. Jamais personne n'a raisonné plus juste ni plus exactement que Saint Thomas; la solidité fut son principal caractere, comme la subtilité fut le caractere de Jean Duns : ils se signalerent si fort l'un & l'autre par leur science, qu'ils devinrent les chefs de deux sectes les plus célebres qui aient existé; & sans le malheur de leur temps, où regnoit la barbarie, ils eussent été comparables aux plus grands Philosophes de l'antiquité.

Le troisieme âge de la philosophie scholastique fut depuis Durand, qui voulut s'élever contre Saint Thomas, mais avec peu de succès, & dura jusqu'à Gabriel Biel, Allemand, com-

pilateur des autres Philoſophes, qui diſoit mal ce qu'il penſoit aſſez bien ; car il a une triſteſſe d'expoſition qui le rend ſec & déſagréable. Alors les eſprits ſe ſubtiliſerent encore davantage, par l'émulation des Nominaux & des Réaliſtes. Occam, Cordelier Anglois, fut chef des Nominaux, & Scot fut chef des Réaliſtes. Comme ce ſiecle fut infecté de ce méchant air, qui gâta l'Ecole, l'animoſité de ces deux ſectes porta les eſprits à des excès dont on ne voit pas d'exemples dans l'antiquité ; car ils ſe firent dans l'Allemagne une guerre qui alloit juſqu'à l'extravaganee. Ce fut alors que la philoſophie ne s'occupa plus que d'opérations de l'entendement, de concepts, de préciſions. Les eſprits épuiſerent leurs raiſonnements en des queſtions frivoles ; on s'échauffa ſur des formalités toutes pures. Néanmoins cet air de ſcholaſtique, tout deſſéché qu'il étoit,

étoit, parut très ſolide, très propre pour détruire la fauſſeté. L'impoſture & l'erreur n'en purent ſoutenir l'éclat; & ces aigreurs, ces animoſités, ces emportements même qu'on vit alors dans les diſputes, ne furent point tant de l'Ecole, que de ceux qui la gâterent.

Avant d'entrer dans l'hiſtoire du renouvellement des ſciences, qui fit ceſſer en Europe l'ignorance dans laquelle elle étoit plongée, je dois parler de quatre hommes qui ſe diſtinguerent par leurs connoiſſances dans le premier & le ſecond âge de la ſcholaſtique, qui furent les plus beaux génies de leur temps, & auxquels il ne manquoit pour égaler & même ſurpaſſer les anciens Philoſophes, que de connoître leurs ouvrages, & ceux des premiers Docteurs de l'Egliſe, qui étoient ignorés en Europe par le défaut de communication avec les Grecs; je veux parler

de Pierre Lombard, d'Abailard, de Saint Bernard, & d'Albert le Grand.

PIERRE LOMBARD.

Pierre Lombard, célebre Théologien du douzieme siecle, nommé Lombard parcequ'il étoit de Novarre en Lombardie, & qui fut appellé depuis *le Maître des Sentences*, se distingua tellement dans l'Université de Paris, qu'il fut pourvu d'un Canonicat de l'Eglise de Chartres, puis, en l'année onze cent cinquante-neuf, de l'Evêché de Paris, que Philippe, fils de Louis le Gros, Roi de France, frere de Louis le Jeune, céda à Lombard, qui avoit été son Précepteur, pour lui donner des marques de sa reconnoissance. L'ouvrage qui a rendu Pierre Lombard célebre, est celui des Sentences divisé en quatre livres, sur lequel Albert le Grand, Saint Thomas, Saint

Bonaventure, Guillaume Durand, Scot dit l'Ecossois, Okcan, & plusieurs autres Savants, ont fait des Commentaires. On regarde cet ouvrage de Pierre Lombard comme la source & l'origine de la bonne scholastique dans l'Eglise Latine, & qui s'y est conservée avec éclat jusqu'au renouvellement des Lettres. C'est tout ce que nous savons de Pierre Lombard.

PIERRE ABAILARD.

Pierre Abailard a été aussi un des plus fameux Docteurs du douzieme siecle. Né d'une famille noble au village de Palais, à quatre lieues de Nantes, il vint à Paris faire ses études, & se rendit par son application un des plus habiles Philosophes. Il enseigna d'abord la Philosophie, s'attachant sur-tout à la dialectique. Son principal émule étoit Guillaume de Cham-

peaux (1), ſavant Théologien dont il avoit été diſciple, & avec lequel il eut de grands démêlés. Abailard enſeigna enſuite la Théologie avec beaucoup de réputation; mais ſa paſſion pour Héloïſe, niece de Fulbert, Chanoine de l'Egliſe de Paris, lui attira des diſgraces qui influerent ſur tout le reſte de ſa vie. Héloïſe étoit une femme qui joignoit à une grande beauté un eſprit ſupérieur, capable de toutes les ſciences. Elle fut inſtruite de la philoſophie par Abailard, & elle devint une des plus ſavantes femmes de

(1) Guillaume de Champeaux fut Archidiacre de Paris. C'eſt lui qui eſt un des fondateurs de l'Abbaye de Saint Victor-lès-Paris, où il enſeigna avec réputation. Il fut enſuite Evêque de Châlons-ſur-Marne, ſe fit Religieux à Ciſteaux en onze cent dix-neuf, & mourut en onze cent vingt-un.

ſon ſiecle. Abailard, ayant été mutilé par ordre de Fulbert, fut cacher ſa confuſion dans l'Abbaye de Saint-Denis. Enſuite il ſe retira près de Troyes ſur les terres du Comte de Champagne, où il établit une Ecole qui devint très célebre, & où ſes diſciples le ſuivirent. On l'accuſa d'enſeigner des erreurs, principalement ſur la Trinité, ce qui le fit condamner dans les Conciles de Soiſſons & de Sens, à la ſollicitation de Saint Bernard. Abailard étant revenu à Saint-Denis, les Moines le maltraiterent, parcequ'il lui échappa de dire, contre l'opinion de ce temps-là, que Saint Denis, Evêque de Paris, n'étoit pas l'Aréopagite; ce qui l'obligea de ſe retirer encore dans le dioceſe de Troyes, où il fit bâtir un Oratoire, qu'il nomma le Paraclet. Cependant Héloïſe, après la diſgrace d'Abailard, s'étoit retirée à Argenteuil dans un Monaſtere de filles, où elle

vivoit exemplairement, mais étant toujours en correspondance d'études & d'amitié avec Abailard. L'Abbé de Saint-Denis ayant voulu mettre des Moines dans ce Monastere dont Héloïse étoit Abbesse, elle fut obligée d'en sortir avec ses compagnes. Abailard lui donna le Paraclet pour se retirer; elle y vécut sous la conduite d'Abailard d'une maniere si édifiante, que toute la France admira sa prudence, sa douceur & sa piété. Enfin Abailard n'ayant pas pu réussir à réformer l'Abbaye de Ruys, au diocese de Vannes, où il avoit été appellé, il se retira dans celle de Cluny, où Pierre le Vénérable, qui en étoit Abbé, homme recommandable par sa science, sa sagesse & sa piété, le reçut avec bonté; il le réconcilia avec Saint Bernard, & avec le Pape Innocent II, qui avoit approuvé la condamnation d'Abailard. Telle fut sa derniere retraite. Il prit l'habit de

Cluny, & passa le reste de ses jours à faire des leçons de théologie aux Moines, qu'il édifioit encore par la régularité de sa conduite. Etant devenu très infirme, on l'envoya dans le Prieuré de Saint-Marcel, près de Châlons, où il mourut le 21 Avril 1142, âgé de soixante-trois ans. Son corps fut envoyé à Héloïse, qui le fit inhumer au Paraclet.

SAINT BERNARD.

Saint Bernard est regardé comme le plus beau génie, l'homme le plus savant, le plus vertueux, & le Philosophe le plus éclairé qui ait existé dans le onzieme siecle. Il fut le premier Abbé de Clairvaux, & le dernier des Peres de l'Eglise.

Il naquit au village de Fontaine, en Bourgogne, en l'année 1091, de parents nobles & pieux. A l'âge de

vingt-trois ans il prit l'habit de Religieux à Cisteaux, d'où il fut envoyé à l'Abbaye de Clairvaux, qui avoit été fondée en l'an 1115, pour en être le Supérieur. En très peu de temps, Saint Bernard eut sous sa conduite jusqu'à sept cents Novices. Les instructions qu'il donnoit à ses Religieux étoient si sages, si vertueuses, si prudentes & si parfaites, qu'il vit sortir de son Monastere un Pape, six Cardinaux, plus de trente Evêques, & un grand nombre d'hommes très savants. Il possédoit dans un si éminent degré cette noble & véritable Philosophie, qui doit être celle des grands hommes, celle qui les rend vertueux & capables de remplir tous les devoirs de la société, & sa sainteté, sa prudence & sa capacité étoient si universellement reconnues, que les Papes, les Rois & les Evêques le choisissoient pour arbitre de leurs différents, & le consultoient

dans toutes les affaires importantes. Ce grand homme a rendu les ſervices les plus eſſentiels à l'Egliſe Latine. Par ſes avis & ſes conſeils, Innocent II fut reconnu ſouverain Pontife; & ce fut Saint Bernard qui fit ceſſer le ſchiſme dont l'Egliſe étoit troublée, en faiſant abdiquer le Pontificat par l'Antipape Victor. Saint Bernard écrivit contre Abailard, qu'il fit condamner par les Conciles de Soiſſons & de Sens. Il réfuta les erreurs de Pierre de Bruys, s'oppoſa au Moine Raoul, qui prêchoit qu'il falloit exterminer tous les Juifs. Il s'éleva contre Gilbert de la Porée, & enfin il fut le fléau de tous les Hérétiques. Il donna des regles aux Templiers. Il prêcha, ſous Louis le Jeune, la Croiſade, qui n'eut pas tout le ſuccès qu'on en eſpéroit, à cauſe du peu d'expérience de ce Prince, & des excès auxquels les Croiſés ſe livrerent. Saint Bernard, après avoir

fondé cent soixante Monasteres, & opéré en public un grand nombre de miracles, mourut saintement à Clairvaux le 20 Août 1152, âgé de soixante-trois ans.

Saint Bernard nous a laissé plusieurs Ouvrages, qui sont l'admiration des Savants, la consolation des personnes pieuses, & servent d'instruction à ceux qui veulent marcher dans les sentiers de la vertu, & qui cherchent la vérité. Son style est vif & fleuri, ses pensées sont nobles & ingénieuses, son imagination est brillante & féconde en allégories. Il est plein d'onction & de tendresse. Il gagne d'abord l'esprit par ses manieres insinuantes, ensuite il touche le cœur avec force & véhémence. Aucun Philosophe n'a fait un usage plus utile, plus sage & plus beau que lui, de l'Ecriture sainte, dont les expressions brillent de toutes parts dans ses Ecrits.

Saint Bernard n'a jamais fait aſſaut de Dialectique dans les Ecoles de l'Univerſité, ainſi que les autres Philoſophes de ſon temps. Il a négligé l'étude de la Phyſique, comme fort inutile à la Religion : & de toute la Philoſophie, il n'a cultivé que cette Morale ſublime répandue dans l Evangile, qui doit nous conduire au ſouverain bonheur. Enfin, content de la ſimplicité de la vie monaſtique, il n'a jamais voulu être élevé à aucune dignité eccléſiaſtique.

ALBERT LE GRAND.

Albert de Lawengen, ſurnommé le Grand, étoit de l'Ordre des Dominicains. Il en étoit Provincial, lorſqu'il fut élevé à l'Evêché de Ratisbonne; mais il quitta cette dignité, pour reprendre ſes exercices dans ſon Ordre, & continuer à enſeigner dans l'Univerſité de Paris, dont il étoit

alors le Savant le plus distingué. Le nombre de ses Auditeurs étoit prodigieux, & il en venoit de toutes les parties de l'Europe pour s'instruire. Albert fut un des Peres du Concile général de Lyon, où il assista en 1274. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie à enseigner la Théologie, il se retira à Cologne, le 15 Novembre 1282. Ses Ouvrages, qui composent vingt-un volumes in-folio, ne sont pas aujourd'hui d'un grand usage, étant d'un style sec & dur, qui étoit le langage de ce temps-là.

Fin du Tome premier.





